

LETTRES

ORIGINALES

DE

MADAME LA COMTESSE

DUBARRY; K

*Avec celles des Princes, Seigneurs,
Ministres & autres, qui lui ont
écrit, & qu'on a pu recueillir.*

On y a joint une grande quantité de Notes
amusantes & instructives, propres à
donner les éclaircissemens les plus curieux
sur les causes des principaux événemens
de la fin du Regne de Louis XV.



A LONDRES.

MDCCLXXIX

LETTERS

ORIGINALS

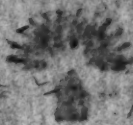
DE

MAINTENANT LA COMTESS

DUBARRY;

LES LETTRES DE LA COMTESS
DUBARRY, PAR
M. DE LAUNAY.

PARIS, Chez la Citoyenne
DE LAUNAY, Palais
National, ci-devant des
Bourbon, ci-devant de la
Fleur-de-Lys, ci-devant de la
Maison de France.



A LONDRES

Printed by J. DODD, in the Strand, near St. Dunstons Church.

MDCCLXXIX

P R E F A C E.

*L'Elevation de Madame Du Burgy a fait
l'étonnement de toute la France, peut-
être même de l'Europe entière; en effet il
est sans exemple qu'une fille d'une naissance
obscuré, sans éducation, sans mœurs, sans
talens, qui, comme elle le dit elle-même (1),
avoit fait son Séminaire de Débauche
d'abord chez la plus fameuse Entremetteuse
de Paris (2), ensuite dans la rue St. Ho-
noré, aux Thuilleries & au Jardin du
Palais Royal, ait pu parvenir à être pré-
sentée au Roi, à lui plaire, à le séduire,
à devenir sa Favorite en titre, à expulser
le premier Ministre qui lui déplaisoit (3),
sa sœur qui partageoit la couche du Mo-
narque (4), à se conserver dans un poste*

(1) V. La Lettre X, à Lamet.

(2) La Gourdan.

(3) Le Duc de Choiseul.

(4) La Duchesse de Grammont.

aussi brillant, à choisir elle-même les Ministres, à les faire ramper à ses pieds, à voir enfin les Princes du Sang à ses genoux, & à être pendant tout le regne de son amant la source & le canal de toutes les graces & de toutes les faveurs.

L'enchaînement de toutes les intrigues qui ont concouru pour opérer une révolution de ce genre, a été heureusement conservé dans le Recueil que l'on donne ici des Lettres de cette Sultane & d'une partie de celles qu'on lui a adressées.

On y verra l'Héroïne, d'un caractère frivole & léger, n'aimer que le Plaisir, la Dépense, la Parure; Ennemie de l'intrigue, & malgré cela forcée de s'y livrer, suivre d'abord aveuglement les conseils de celui qui seul pouvoit la diriger, ensuite s'abandonner à ceux des personnes, qu'elle

avoit mis en place, & qui ayant besoin d'elle pour se maintenir la faisoient mouvoir à leur gré, selon leurs intérêts. On lui trouvera un bon cœur, comme l'ont presque toutes les filles de son espece; on la verra aimer à obliger ses amis, avoir un souverain mépris pour les traitres & les ingrats; à mesure que l'on avancera dans le cours de sa vie, on parviendra, sinon à l'estimer, du moins à ne pas la haïr, à s'intéresser à son sort & à être même fâché des peines qu'elle éprouvera.

On y trouvera malheureusement un Prince foible, &, pour ainsi dire, imbécille, de tout tems ennemi du travail, toujours incertain, rester dans l'inaction & ne savoir jamais se décider quand on lui proposoit deux partis différens: las de plaisirs on le verra s'adonner à la débauche la plus

IV P R O E F A C E.

crapuleuse, se deshonorer aux yeux de tous ses sujets, de toutes les cours étrangères & terminer enfin des jours de honte & d'opprobre au grand contentement de tous les peuples, qui dans un nouveau regne entrevoient le soulagement & peut-être la fin de leurs maux.

On y verra un fourbe & un traître, Chef de la Magistrature, se faire un plaisir de la détruire; employer à cet effet les moyens les plus honteux & les plus révoltans, faire gémir la France entière, éloigner du Monarque les Princes de son sang & porter à la Nation les coups les plus cruels, dont elle sera plus d'un siècle à se ressentir.

On verra un autre intrigant, en borseur à une Province qu'il avoit écrasée par un despotisme affreux, prêt à subir sous le

P R E F A C E. V

glaire de la Justice, le châtimement dû à ses crimes, se relever tout à coup de la manière la plus inconcevable & profiter de la ruine de la Magistrature pour obtenir par le canal de la Favorite l'entrée au Conseil & les deux Départemens les plus importans du Ministère.

On y verra le Chef de la finance écrasant les peuples par des impôts géminés, réduire tous les biens des particuliers à moitié, faire perdre au Roi tout son crédit, & se soutenir dans son poste, en versant continuellement entre les mains de la Favorite & de ses créatures tout l'or du Royaume & toutes les richesses de l'Etat.

On y verra tous ces brigands s'entre-déchirer les uns les autres & chercher à usurper chacun pour soi toute l'autorité souveraine.

VI P R E F A C E.

On y verra enfin les Princes du sang, las de ne plus obtenir de graces & poussés par leurs intérêts personnels, oublier leurs Protestations, se remettre servilement sous la main de leurs tyrans, faire assidument leur cour à la Favorite, abandonner la cause du Peuple, se prêter aux vexations de ces Ministres barbares, & partager avec eux les dépouilles de l'Etat.

Nous nous sommes donné les plus grandes peines pour recueillir des Lettres aussi intéressantes & qui serviront à l'Histoire des dernières années du Regne de Louis XV; mais en même temps pour ne rien laisser à désirer au Lecteur, nous avons cru à propos d'y joindre des Notes historiques très intéressantes, pour qu'il soit instruit de la suite de quelques Evénemens dont il est fait mention dans certaines Lettres. Les

faits qui y sont constatés, sont attestés par tous les Courtisans & personne ne peut douter de leur réalité.

Mais, dira-t-on peut-être, comment a-t-on pu se procurer, avec leurs Réponses, les Lettres particulieres & Secretes de Mde. Du Barry au Duc d'Aiguillon, au Cbancelier, & l'Abbé Terray; Lettres qu'ils avoient intérêt d'ensevelir pour toujours dans le plus profond oubli? Sans entrer dans aucun détail sur les moyens que nous avons employés pour nous procurer des pieces aussi importantes, nous nous contenterons de dire, que c'est chez Mde. Du Barry même que nous les avons trouvé.

Nous espérons que cet ouvrage pourra contribuer à satisfaire la curiosité que doit avoir le Public, de connoître les ressorts cachés qui ont fait mouvoir pendant si longtems

V H I P R E F A C E

de l'union du gouvernement, & les causes
qui ont produit les événemens les plus inté-
ressans de ce siècle. Ces avantages nous parais-
sent assez considérables, pour dédomma-
ger des agrémens du style, qui n'est pas tou-
jours aussi coulant qu'il pourroit l'être;
n'étant que les éditeurs de ces Lettres, nous
n'avons pas cru devoir y rien changer.

TABLE

T A B L E

DES LETTRES

Contenues dans cet Ouvrage.

LETTRE I.	A Mr. Billard Du Monceau.	1
II.	De l'Abbé de Bonnac.	3
III.	A l'Abbé de Bonnac.	4
IV.	A sa Mere.	5
V.	A Mr. l'Abbé de Gannier.	6
VI.	A Mr. Billard Du Monceau.	7
VII.	De Mr. Duval, Commis de la Marine.	9
VIII.	A Mr. Duval.	11
IX.	De Mr. Duval.	12
X.	A Mr. Duval.	13
XI.	A Lamer, à Londres.	15
XII.	A Mr. la Garde, Maître des Requêtes.	16
XIII.	A Mr. la Garde, Fermier général.	18
XIV.	A Mr. la Garde, Maître des Requêtes.	19
XV.	A Lamer, à Londres.	20
XVI.	Du Comte Du Barry.	21
XVII.	A Madame Randon.	23
XVIII.	A Mr. Radix de Sainte-Foix.	25
XIX.	A Madame Randon.	26
XX.	A Lamer, à Londres.	28
XXI.	Du Comte Du Barry.	29

IV. TABLE DE LETTRES.

LETTRE XXII.	<i>Au Comte Du Barry.</i>	31
— XXIII.	<i>Du Comte Du Barry.</i>	32
— XXIV.	<i>Au Duc de Coigny.</i>	35
— XXV.	<i>Du Comte Du Barry.</i>	36
— XXVI.	<i>Du même.</i>	38
— XXVII.	<i>Du même.</i>	40
— XXVIII.	<i>A Madame la Garde.</i>	42
— XXIX.	<i>Au Comte de Stainville.</i>	43
— XXX.	<i>Du Roi.</i>	44
— XXXI.	<i>A la Comtesse de Béarn.</i>	ibid.
— XXXII.	<i>A Mr. de Maupeou , Chancelier.</i>	45
— XXXIII.	<i>De Mr. de Maupeou.</i>	47
— XXXIV.	<i>Du même.</i>	49
— XXXV.	<i>Au Comte Du Barry.</i>	ibid.
— XXXVI.	<i>A la Comtesse de Moyan.</i>	50
— XXXVII.	<i>De la Marquise de Mont- morency.</i>	51
— XXXVIII.	<i>A la Marquise de Mont- morency.</i>	53
— XXXIX.	<i>Au Duc d'Aiguillon.</i>	ibid.
— XL.	<i>Du Duc de Richelieu.</i>	55
— XLI.	<i>A Mde. de Mirépoix.</i>	56
— XLII.	<i>Au Duc de Villeroy.</i>	57
— XLIII.	<i>De l'Abbé Terray.</i>	59
— XLIV.	<i>A l'Abbé Terray.</i>	60
— XLV.	<i>Du Duc de Richelieu.</i>	61
— XLVI.	<i>Au Duc d'Aiguillon.</i>	62
— XLVII.	<i>Au même.</i>	63
— XLVIII.	<i>Du Duc de Noailles.</i>	64
— XLIX.	<i>Au Duc de Noailles.</i>	66
— L.	<i>De Mr. de Maupeou.</i>	67

TABLE DE LETTRES.

LETTRE	LI.	Au Duc de la Vrilliere.	70
	LII.	Du Duc d'Aiguillon.	71
	LIII.	A P Abbé Terray.	73
	LIV.	De Mr. de Maupeou.	74
	LV.	A P Abbé Terray.	77
	LVI.	Au Baron de Breteuil.	78
	LVII.	De Mr. de Maupeou.	79
	LVIII.	Du Comte Du Barry.	81
	LIX.	De Madame la Princesse de Conti.	83
	LX.	De Mr. de Maupeou.	85
	LXI.	Du Duc d'Aiguillon.	86
	LXII.	De P Abbé Terray.	88
	LXIII.	A P Abbé Terray.	89
	LXIV.	A Mr. de Maupeou.	90
	LXV.	Au même.	91
	LXVI.	A Mr. de Sartine.	92
	LXVII.	Du Duc de la Vrilliere.	93
	LXVIII.	Du Duc d'Aiguillon.	94
	LXIX.	Au Duc d'Aiguillon.	96
	LXX.	De P Abbé Terray.	97
	LXXI.	A Mr. de Sartine.	99
	LXXII.	Au Duc d'Aiguillon.	100
	LXXIII.	Au même.	101
	LXXIV.	Du Comte Guillaume Du Barry.	ibid:
	LXXV.	Au Comte Guillaume Du Barry.	103
	LXXVI.	De P Abbé Terray.	104
	LXXVII.	Du même.	105
	LXXVIII.	De Michel Oulif, Juif.	108
	LXXIX.	A Michel Oulif.	109

VI TABLE DE LETTRES.

LXXX.	Au Sr. Monvallier, son homme d'affaires.	110
LXXXI.	Du Sr. Monvallier.	111
LXXXII.	De l'Abbé Terray.	112
LXXXIII.	Au Sr. Monvallier.	113
LXXXIV.	Au Comte Guillaume Du Barry.	ibid.
LXXXV.	De l'Abbé Terray.	114
LXXXVI.	A l'Abbé Terray.	115
LXXXVII.	Au Comte Du Barry.	116
LXXXVIII.	A l'Abbé Terray.	118
LXXXIX.	De l'Abbé Terray.	119
XC.	Au Duc de Duras.	120
XCI.	De la Femme Conflant.	121
XCH.	Du Duc d'Aiguillon.	124
XCH.	Au Duc d'Aiguillon.	126
XCIV.	A Mlle. de Raucoux, Actrice de la Comédie Françoise.	127
XCv.	A la Marquise de Rozen.	128
XCvi.	A Madame la Dauphine.	129
XCvii.	Du Duc d'Aiguillon.	131
XCviii.	Au Duc de Chartres.	133
XCIX.	Au Duc d'Aiguillon.	134
C.	Au même.	135

TABLE DE LETTRES.

VII

LETTRE	CI.	De l'Abbé Terray.	137
	CII.	De Mlle. Dubois, Africa de la Comédie Française.	139
	CIII.	De Dauberval, Danseur de l'Opéra.	142
	CIV.	Du Duc d'Aiguillon.	145
	CV.	Au Duc d'Aiguillon.	147
	CVI.	Du Duc d'Orléans.	148
	CVII.	Au Duc d'Orléans.	149
	CVIII.	Au Duc d'Aiguillon.	150
	CIX.	Au même.	151
	CX.	Du Prince de Soubise.	152
	CXI.	Du Duc d'Aiguillon.	153
	CXII.	Au Prince de Soubise.	155
	CXIII.	Du Prince de Condé.	156
	CXIV.	Au Duc d'Aiguillon.	158
	CXV.	Au même.	159
	CXVI.	Au même.	160
	CXVII.	De Mr. de Boynes, Mini- stre de la Marine.	161
	CXVIII.	Du Duc d'Orléans.	163
	CXIX.	Au Duc d'Orléans.	164
	CXX.	Au même.	165
	CXXI.	Du Comte Du Barry.	166
	CXXII.	Au Comte Guillaume Du Barry.	168
	CXXIII.	De Mr. de Voltaire.	169
	CXXIV.	A Mr. de Voltaire.	170
	CXXV.	A Mr. de Maupeou.	171
	CXXVI.	Au Duc d'Aiguillon.	172
	CXXVII.	Du Duc d'Aiguillon.	173
	CXXVIII.	A Mr. de Boynes.	175
	CXXIX.	Du Duc d'Aiguillon.	176

VIII TABLE DE LETTRES

—	LETTE CXXX.	De M. Dorat.	177
—	CXXXI.	Du Chevalier de Mo- rande.	178
—	CXXXII.	Au Duc d'Aiguillon.	180
—	CXXXIII.	Du Duc d'Aiguillon.	181
—	CXXXIV.	De Mr. de Beaumont. Archevêque de Paris.	183
—	CXXXV.	A Mr. l'Archevêque de Paris.	185
—	CXXXVI.	De Mr. de Maupou.	187
—	Incluse dans la précédente du Duc d'Aiguillon à la Ba- ronne de Neukerque.		189
—	CXXXVII.	Au Duc d'Aiguillon.	191
—	CXXXVIII.	A Monsieur l'Abbé de Beauvais.	193
—	CXXXIX.	De Dauberval, Dan- seur de l'Opéra.	195
—	CXL.	Du Duc de Nivernois.	199
—	CLXI.	A la Marquise de Montrable	200
—	CXLII.	A la même.	201
—	CXLIII.	A la même.	202
—	CXLIV.	A la même.	203

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES ORIGINALES

DE MADAME
LA COMTESSE DU BARRY.

PREMIERE LETTRE.

A Mr. Billard Du Monceau. (a)

De la Communauté de Ste. Aure, le 10 Juin 1758.

Monsieur & très cher Parrain,

Je vous écris ces lignes pour avoir l'honneur de m'informer de l'état de votre

(a) Mde. Du Barry est fille de Mr. Gomart de Vaubernier, Commis aux Aides à Vaucouleurs, où elle est née en 1744. Mr. Billard Du Monceau, qui passoit par-là dans ce temps & qui étoit Munitionnaire des Vivres, logea chez le Directeur des Aides. Il y fut prié avec la femme de son hôte de tenir l'enfant du Sr. Gomart de Vaubernier sur les fonts baptismaux, & il accepta. Mde. Du Barry fut nommée Marie Jeanne. Après la mort du Sr. Vaubernier, sa femme se trouvant sans ressources & sans bien, vint à Paris avec sa fille, dans le dessein de se placer dans quelque maison comme cuisinière, ou comme femme de charge. Sa première démarche fut d'aller chez M. Du Monceau, à qui elle présenta sa filleule. Le parrain donna d'abord de l'argent à la mere & ensuite plaça sa filleule à la Communauté de Ste. Aure, qui étoit sous la direction de l'abbé Grisel, Confesseur du

santé, & en même temps pour vous dire que tout ce qu'on vous a dit de moi n'est pas vrai, sauf votre respect. Madame la Supérieure vous a dit que je lisois de vilains livres & que je les faisois lire aux autres Pensionnaires. C'est, au contraire, Mlle. Réville qui en a eu de son cousin & qui nous les a montrés; & moi, je ne voulois les lire, & je disois que ce n'étoit pas beau. Cependant je les ai lus, parceque toutes mes camarades les avoient lus & vouloient que j'en fisse autant. Voilà le seul mal que j'aye fait, mon très-cher parrain. Quant à la figure qui a été déchirée de Ste. Thérèse Philosophe, je puis vous assurer que ce n'est pas moi, & je ne fais pas laquelle est-ce de mes camarades qui l'a fait. Je souhaite que notre Seigneur vous fasse passer des jours bien longs dans la prospérité & que vous veniez me voir. Je vous regarde comme si vous étiez mon cher pere, & je vous aime autant. Je suis avec tout le respect possible,

Monseigneur & très-cher Parrain,

Votre &c.

MANON VAUBERNIER.

Gr. Bilard, Caissier des Postes, neveu de M. Du Montceau. Il paroît que la petite-fille ne s'y comportoit pas bien, puisque l'on faisoit souvent des plaintes de sa conduite à son parrain,

H. LETTRE.

De l'Abbé de Bonnac. (a)

De Vitri, le 5 Avril 1759.

TE voilà actuellement à Paris, ma petite Reine, & l'on vient de me dire que tu en reviendras ce soir : mais comme je serai bien-aise de te voir en particulier & sans que M. de Marcieu puisse, comme il le fait ici, troubler nos tête-à-tête, je t'envoie mon valet-de-chambre pour t'engager à remettre ton retour à demain. Je serai ce soir à Paris : Dumont ira te prendre dès que je serai arrivé. Je me réjouis de te voir en liberté. Outre le plaisir que j'aurai d'être avec toi, j'ai mille choses à te dire, qui, j'imagine, ne te déplairont pas. Il ne tiendra qu'à toi d'avoir un sort heureux. Je ne te demande que d'être un peu moins étourdie, & d'avoir la circonspection qu'exige mon état ; je saurai bien t'en dédommager. A revoir, ma petite

(a) Mde. Du Barry ne demouroit plus à la Communauté de Ste. Aure. Sa mere étoit alors cuisiniere dans une maison de campagne à Vitri, & elle avoit pris sa fille avec elle. M. Du Monceau continuoît toujours à les obliger. Il leur donnoit un Louis par mois.

Manon ; je suivrai de près mon billet, car
je t'aime à la folie.

L'ABBÉ DE BONNAC.

III^e. LETTRE.

A l'Abbé de Bonnac.

De Paris, le 14 Avril 1759.

Monfieur l'Abbé,

Vous m'avez fait bien des promesses,
quand vous avez commencé à m'aimer. J'é-
tois pour vous votre petit ange, votre pe-
tit cœur, & vous me disiez que je n'aurois
qu'à désirer. Cependant je vous ai deman-
dé une petite robe de taffetas ; vous m'avez
toujours dit que quand vous viendriez ici
vous me la donneriez, & vous avez déjà
fait trois voyages fans penser à moi. Cela
n'est pas bien, Monsieur ; vous m'avez trom-
pée : si j'avois son tout le prix de ce que je
vous ai donné ; je ne me ferois pas laissé al-
ler si facilement. Vous savez que je vous ai
préférée à M. de Marcieu, (a) & je crois

(a) M. de Marcieu étoit un Colonel qui alloit, ainsi
que l'Abbé de Bonnac, dans la maison où étoit Mlle. Vau-
bernier, & qui paroïssoit aussi lui faire la cour.

qu'il auroit eu plus de bonne foi que vous. Si vous ne me donnez pas ma robe dimanche, je dirai à Madame ce que vous m'avez fait, & je pleurerai tant qu'elle me pardonnera & vous grondera ! Adieu, Monsieur l'Abbé, je suis votre très-humble servante,

MANON VAUBERNIER.

IV^e. LETTRE.

A sa Mere.

Ma chere Mere,

JE suis très-bien dans la maison où vous m'avez placée. Mr. & Mde. Labille me font bien des amitiés. Il vient toute la journée bien du beau monde, & je ne puis me lasser de toutes les belles choses que j'y vois. Tout ce qui me fait de la peine, c'est de ne pouvoir être aussi parée que mes camarades. Elles m'ont dit que ce métier étoit très-bon; aussi je vais bien travailler pour tâcher de pouvoir gagner de l'argent comme elles.

Il y a une grande Dame (a) qui est venue hier acheter quelque chose dans la boutique; je crois que je lui ai plu, car elle paroît s'intéresser à moi. Elle m'a donné son adres-

(a) Mde. Gourdan, fameuse Entremetteuse de Paris.

6 LETTRES ORIGINALES

se, & m'a dit de l'aller voir quand je pour-
 rois. Sûrement elle me veut du bien, &
 demain je tâcherai d'y aller. Vous avez
 bien dépensé pour me mettre ici, mais cela
 ne sera pas perdu. Je suis bien sûre que nous
 ne serons pas toujours pauvres; & si je puis
 devenir riche, vous le ferez aussi. Adieu,
 ma chere mere, je suis votre fille,
 MANON LANÇON. (a)

Ve. LETTRE.

A Mr. l'Abbé de Gonzier. (b)

Monfieur l'Abbé,
 Si je ne vous ai dit hier mon nom & mon
 adresse, c'est que Mde. Gourdan me l'avoit
 défendu. Elle n'avoit pas voulu aussi me di-
 re qui vous étiez. Mais je l'ai su par ha-
 zard, car vous avez laissé tomber une lettre
 que j'ai mise dans ma poche. Je vous la
 renvoye & je profite de cette occasion pour
 vous assurer de mon respect & vous prier de
 vouloir bien me continuer vos bontés.

(a) En entrant chez Mr. Labille, qui étoit marchand
 de modes, Mde. Du Barry avoit pris le nom de Mademoi-
 selle Lançon.

(b) Actuellement Evêque d'Arras.

Tu m'as promis de m'entretenir & de me faire du bien : je compte sur ta parole. Je te dirai que tu m'as fait bien mal hier ; je ne puis pas marcher aujourd'hui , mais je crois que ça ne m'empêchera pas de te revoir jendi chez Mde. Gourdan. Je dirai à ma maîtresse que j'irai chez ma mere. Tu m'as promis de me donner une montre, tu me l'apporteras, n'est-ce pas ? Adieu, mon bel Abbé, je vous aime autant que vous êtes aimable, & c'est beaucoup.

LANÇON, chez Mr. Labille,
Marchand de Modes, rue St. Honoré.

VI. LETTRE.

A Mr. Billiard Du Monceau, son Parrain.

Paris, 30 Décembre 1760.

Monsieur & très-cher Parrain,

DEPUIS que nous nous sommes rencontrés chez Mde. Gourdan, (a), & que vous

(a) Il s'étoit passé une scène singulière chez Mde. Gourdan entre le parrain & la filleule. Il alloit faire souvent des parties chez l'Entremetteuse : celle-ci lui promit un jour une fille neuve & charmante. Il ne manqua pas au rendez-vous, & il y trouva la filleule. Honteux d'être dans un tel lieu devant cet enfant, il la gronde & lui

avez été si fâché contre moi de m'y trouver, j'ai toujours été dans le chagrin de voir que j'avois perdu votre amitié; mais je puis vous assurer que je n'y suis pas retournée depuis. Je suis toujours chez Mr. Labille, où l'on est très content de moi. Voulez-vous me permettre de vous souhaiter au commencement de cette année tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Je vous prie aussi de me rendre votre amitié, qui m'est bien chère. Je n'ose vous aller voir, dans la crainte que vous le trouviez mauvais. C'est ma chère mère qui vous portera cette lettre. Je vous souhaite, Monsieur & cher Parrain, une bonne & heureuse année accompagnée de plusieurs autres, & je prie le bon Dieu de vous conserver. Je suis avec le plus profond respect,

Monsieur & très-cher Parrain,

Votre, &c.

MANON VAUBERNIER.

VII^e.

fait tous les reproches possibles. „ Mais, mon parrain, „ lui dit spirituellement la petite, „ y a-t-il du mal de se „ trouver dans un endroit où vous êtes? „ Le parrain furieux de cette réponse s'emporte, & lui donne des coups de canne. La filleule crié. Mde. Gourdan arrive & les sépare. On doit rendre justice à Mde. Du Barry: depuis cette aventure elle n'est pas retournée chez l'entrepreneuse.

VIIe. LETTRE.

De Mr. Duval, Commis de la Marine. (a)

6 Février 1761.

POURQUOI, ma chere Lançon, n'as-tu pas voulu que je parvinssse avec toi au com-

(a) La circonstance qui a fait faire à Mr. Duval la connoissance de Mde. Du Barry est très singuliere. Ce jeune homme, d'une jolie figure & assez riche pour se mettre élégamment, demeurait dans la maison de M. Labille. La petite Lançon le trouva à son gré & fit les premières avances. Voici comment elle s'y prit. La maîtresse de modes savoit peindre & s'amusoit à donner des leçons de dessin à ses filles de boutique. Mademoiselle Lançon en ayant eu quelques-unes, s'amusa à crayonner la figure de M. Duval sur une feuille de papier qu'elle attacha à sa porte. Le jeune homme rentrant chez lui se reconnoît assez pour être persuadé qu'il a donné dans l'œil d'une des Demoiselles du Sr. Labille. Voilà son amour-propre flatté; il se croit déjà amoureux sans savoir de qui, n'importe; il remet son portrait où il l'avoit pris, & écrit au bas: *je voudrois bien connoître l'auteur du portrait.* Il retrouva le soir sa figure couverte de celle d'une Demoiselle, avec ces mots au bas: *C'est moi.* Le voilà enchanté de sa bonne fortune: dès le lendemain matin il entra dans la boutique de la marchande de modes; il parcourt de vue toutes les Demoiselles: la petite Lançon sourit; c'est pour elle à l'instant qu'il soupire; il ne pense plus qu'à elle, & le soir il écrit sur la porte: *quand mon peintre pourra-t-il venir m'achever de plus près?* Mlle. Lançon en montant se coucher lit & répond;

ble de la félicité? Tu m'as dit que tu m'aimois, je t'en ai dit autant: nous sommes libres l'un & l'autre; l'heure, le lieu, tout nous étoit propice, & nous n'avons goûté que l'ombre du plaisir, au lieu de la réalité. Tu n'as pas été si difficile avec ce vilain de Bonnac dont tu m'as parlé, & cependant la circonstance étoit bien plus délicate. Tu m'as promis de me dire la raison de ton refus; je l'attends, & je t'avoue que je ne puis la concevoir. Je n'ai pas dormi de cette nuit: tu étois toujours présente à mes yeux; je me mettois au bord de mon lit; je te supposois dans le milieu; je croyois te parler, te sentir, t'embrasser; mais tout cela, ma chere amie, ne me satisfaisoit pas.

Votre peintre ira dîner chez vous dimanche à neuf heures, laissez votre porte entr'ouverte. Mr. Duval fait préparer un joli déjeuner à l'heure marquée; il renvoie son domestique, tient la porte entr'ouverte, & la petite Lançon entre. Il ferme sa porte; on dîne: le jeune homme prend des familiarités avec son amante; elle ne s'y refuse point; il veut pousser sa pointe, mais on s'y oppose; il en demande les raisons: on se contente de lui dire qu'il les apprendra par la suite. Mais en attendant, la petite Lançon lui procure tous les plaisirs que le jeune homme pouvoit espérer, à l'exception du seul point le plus important, que la petite a toujours la cruauté de se point permettre. C'est dans cette circonstance qu'il lui écrit pour connoître ses intentions.

Donne ta réponse à mon domestique, & explique-toi: je l'attends avec la plus grande impatience, crois-en l'amant le plus passionné.

DUVAL.

VIII^e. LETTRE.

A Mr. Duval.

Ce 6 Février au soir 1761.

OUI, mon bon ami, je te l'ai dit & je te le repete, je t'aime de bonne foi: tu m'en dis autant, mais ce n'est qu'un caprice de ta part, & aussitôt la jouissance tu ne penseras plus à moi. Je commence à connoître les hommes: je veux te dire ma façon de penser, écoute-moi bien.

Je ne veux plus rester fille de boutique, je veux être un peu ma maîtresse, & je desire trouver quelqu'un qui m'entretienne. Si je ne t'aimois pas, je chercherois à te tirer de l'argent, je te dirois de commencer par me louer un appartement & de le meubler. Mais comme tu m'as dit que tu n'étois pas riche, tu n'as qu'à me prendre chez toi; il ne t'en coûtera rien de plus pour romployer, ta table & le reste du ménage. Il n'y aura que mon entretien & ma coëffure qui coûteront; pour cela donne-moi cent francs

(100 livres) par mois, & je te tiendrai quitte de tout. Par ce moyen nous vivrons heureux l'un & l'autre, & tu ne te plaindras plus de mes refus: si tu m'aimes, accepte ce parti; si tu ne m'aimes pas, cherchons fortune ailleurs, chacun de notre côté. Bon jour, je t'embrasse de bon cœur.

LANÇON.

IX^e. LETTRE.

De Mr. Duval.

Le 15 Avril 1761.

Tu as dû, ma petite, être fort surprise de mon déménagement, lorsque tu l'as appris. L'obstination avec laquelle tu as refusé de faire complètement mon bonheur, m'a mis dans le cas de te préférer une femme qu'avec un peu plus de complaisance tu m'aurois engagé à te sacrifier. Tu sauras donc que j'ai fait la conquête d'une personne dont le rang flatte beaucoup ma vanité, & qu'il est entré dans nos arrangemens que je prendrois un appartement chez elle. Sois sûre, mon petit bijou, que si les moments que j'ai passés avec toi, n'ont pas été assez séduisants pour te conserver mon

amour, ils ont du moins été assez agréables pour que tu puisses compter sur l'amitié que t'a voué pour la vie,

DUVAL.

X. LETTRE.

A Mr. Dural.

16 Avril 1761.

Tu m'apprends que tu me quittes pour une personne de qualité, pour une grande Dame, avec qui tu vas vivre. Il me semble que ta vanité se complait à me faire part de cette nouvelle. Je ne sais si ton cœur est d'accord, mais j'en doute. Je sais que l'amour ne connoît pas de pareilles distinctions, qu'il divise toutes les femmes en deux classes, les belles & les laides. Je sais encore qu'une jeune fille de seize ans a toujours mieux valu, vaut & vaudra toujours mieux, qu'une grosse *Coche* de quarante ans, fût-elle issue du sang des Bourbons. Penses-y; je te laisse vingt-quatre heures pour le temps de la réflexion, & compte que tu ne trouveras pas deux fois la même chose. Ne crois pas au moins que je sois embarrassée: j'ai un autre amoureux qui vaut mieux que toi pour la figure; il est plus jeune, plus

frain; Il est beau comme Arionis. Tu vas
dire s'il quand je t'annoncerai que c'est mon
Coëffeur. Mais les grandes Dames qui se
piquent de s'y connoître, préfèrent souvent
leurs laquais à leurs maris. Demande à la
tienne: si elle regardoit au rang, serois-tu
dans son lit? Celui-ci m'offre la foi du ma-
riage; je n'en veux pas, parce je serois ren-
tée de le faire cocu le lendemain: sinon, il
consent à me mettre dans mes meubles, à
manger avec moi tout ce qu'il a amassé, &
nous verrons de plus loin. Tant que nous
nous aimerons, cela ira toujours bien. A-
dieu, songes-y, j'ai du foible pour toi dans
ce moment; il sera bientôt passé, & c'est
envain que tu voudras y revenir: quand tu
seras dégouté de ta femme de qualité, le
perruquier t'aura supplanté, tu enrage-
ras, & j'en rirai. Je suis ta servante,

LANÇON.

XI. LETTRE.

A Lamet, résant à Londres. (a)

Paris, le 30 Août 1761.

Nous voilà donc bien loin l'un de l'autre, mon pauvre ami, & tous deux dans une foute position ! Tu t'es ruiné avec moi, je le fais ; & tu fais aussi que dans notre opulence j'ai refusé d'être entretenue par M. Monnoye (b), qui consentoit de quitter la grosse Madame Laurens pour moi. Je t'aimois bien, & je m'imaginois que notre bonheur n'auroit pas de fin ; mais quand nous nous désolerons, il n'en fera ni plus ni moins ; ainsi prenons courage. Tâche de gagner beaucoup d'argent à Londres : je tâcherai ici de ruiner quelque vieux fou qui voudra m'entretenir, & le premier de nous d'eux qui s'enrichira, aidera l'autre. Qu'en penses-tu ? Je te dirai pour nouvelle que je

(a) Ce *Lamet* est le coiffeur dont il est parlé dans la lettre précédente, & qui paroît avoir vécu avec Mde. Du Barry, pendant environ quatre mois.

(b) Mr. Monnoye, Procureur au Parlement, entretient Mde. Laurens, Marchande Bijoutière rue St. Honoré, depuis vingt ans. Il en a une fille assez jolie, qui est sagement mariée.

fuis retournée chez ma mere, qui n'en a pas plus qu'il faut, & pour nous soutenir nous allons tous les soirs au Palais royal & aux Thuilleries. Quelquefois nous y gagnons nos 17 ou 18 livres, quelquefois moins, mais enfin nous vivons. Au reste, j'espere que ce genre de vie ne durera pas toujours & que nous y ferons quelque bonne connoissance qui nous dédommagera de toutes les peines que nous souffrons. Adieu, mon cher Lamet, prends patience, aime-moi toujours & donne-moi de tes nouvelles. Je t'embrasse & suis pour la vie ta bonne amie,

LANÇON.

XII. LETTRE.

A Mr. la Garde, Maître des Requêtes. (a)

De la Cour-neuve, le 11 Juillet 1764.

Vous voulez absolument, Monsieur, que je vous ouvre mon cœur & que je vous dé-

(a) Le Pere Ange, Picpus, passoit pour le beau-frere de la mere de Mde. Du Barry. Il disoit en 1762 la Messe à la Cour-neuve toutes les fêtes & dimanches chez la vieille Mde. la Garde, veuve d'un Fermier Général extrêmement riche. Il trouva le moyen de présenter la pré-

clare franchement si vous me plaisez. Cet aveu est, dit-on, difficile à tirer d'une femme; mais à mon âge on ne fait ce que c'est que de feindre. Je vous dirai donc naïvement que je vous estime & que j'ai beaucoup de plaisir quand je suis avec vous; mais je vois une si grande distance de vous à moi pour la naissance & pour la fortune que cet aveu peut m'être bien dangereux, & me causer par la suite bien des larmes. Quel est votre but dans votre passion? De tromper, de séduire une jeune personne honnête & vertueuse; ensuite vous l'abandonnerez; & que deviendra-t-elle? Le rebut & le mépris de tous ceux qui la connoîtront. Ah! Monsieur, croyez-moi, étouffez dans le principe une passion qui ne fait que de naître: respectez-moi, & je serai

tendue-niece à cette Dame, qui la prit chez elle en qualité de Demoiselle de compagnie. Elle avoit deux fils, l'un Maître des Requêtes, l'autre Fermier-général. M^{de}. Du Barry, à qui ils faisoient tous les deux la cour, ne rebutoit ni l'un ni l'autre. Elle aimoit le Maître des Requêtes, mais l'autre étoit plus riche; cependant elle n'a jamais pu parvenir à s'en attacher un sérieusement. Cette petite intrigue qui fut sçue de la mere, la força de renvoyer M^{de}. Du Barry. Le Maître des Requêtes qui a eu le honneur d'en être aimé, ne lui a cependant jamais fait aucun bien.

trop heureuse de mériter votre approbation & votre bienveillance. J'aurai la plus vive reconnoissance de toutes les bontés que vous, & Madame votre mere, avez bien voulu avoir pour moi jusqu'à ce jour: je vous prie de me les continuer, & de me croire avec la plus haute estime.

Monsieur,

Votre, &c.

DE VAUBERNIER.

XIII. LETTRE

A M. le Garde, Fermier général.

De la Cour-neuve, 30 Juillet 1764.

MIEUX remerciemens, Monsieur, de la belle répétition que l'on vient de me remettre sans me dire de quelle part; mais, comme je vous connois pour l'homme du monde le plus généreux, je l'ai sur le champ mise sur votre compte, & certainement je ne me suis pas trompée. Il n'y a que vous pour faire des cadeaux aussi noblement; ce qui me fait de la peine, c'est de ne pouvoir pas en faire parade. Tout le monde m'en feroit des compliments, & Madame votre mere la premiere me demanderoit de qui je la tiens: je me contenterai donc de la met-

tre la nuit au chevet de mon lit; & là je pourrai, tant que je voudrai, la faire sonner & penser à vous sans être distraite par personne. C'est une véritable satisfaction d'avoir toujours présens à l'idée ses bienfaiteurs. Nous vous verrons ici samedi; vous l'avez promis à Madame votre mere, & j'attendrai en mon particulier ce moment avec plaisir. Je suis avec reconnoissance,

Votre, &c.

DE VAUBERNIER.

XIV^e. LETTRE.

A Mr. la Garde, Maître des Requêtes.

De la Cour-neuve, 21 Août 1764.

Vous avez trouvé, Monsieur, le moyen d'entrer furtivement dans ma chambre lundi dernier; & la crainte où j'étois tant pour vous que pour moi ne m'a pas donné la force de vous renvoyer ni de crier. Il m'a donc fallu vous recevoir en mon lit. Que de promesses ne m'avez-vous pas faites dans ce moment! Mais l'illusion est dissipée, j'ai vu avec douleur que le lendemain même vous ne faisiez plus attention à moi. Vous faisiez une cour assidue à cette femme de Fermier-général qui, mere de qua-

tre enfans, fait encore ridiculement la Belle. C'étoit pour cacher votre jeu, m'avez-vous dit. Ah! Monsieur, je m'y connois; vous mettiez trop de feu, trop de désir, & trop de passion enfin, pour qu'il n'y eût pas de naturel dans votre conduite. Vous avez abusé de ma foiblesse pour me séduire & m'abandonner ensuite; du moins je le crains. Si cela n'est pas, détrompez-moi: faites-moi part de vos véritables intentions, & vous me rendrez la vie. J'attends une réponse de vous demain par Saint Louis: si je n'en reçois pas, j'irai à Paris uniquement pour vous voir & vous faire les reproches les plus vifs. Je suis en attendant, Monsieur,

Votre, &c.

DE VAUBERNIER.

XV^e. L E T T R E.

A Lamet, à Londres.

De la Cour-neuve, le 12 Août 1764.

TE voilà donc placé, mon cher Lamet, chez un Lord, aux appointements de cinquante Livres sterlings par an. Je t'en félicite: tâche de t'y conserver jusqu'à ce que

la fortune plus heureuse m'ait favorisée. Je suis actuellement chez Mde. la Garde, Fermière générale, pour lui servir de compagnie: je commence à entrer dans le grand monde, comme tu vois. Elle a deux fils, l'un dans la robe, l'autre dans la finance: tous deux me font la cour; je ne sais lequel est le plus généreux, mais je ne rebute ni l'un ni l'autre, & je veux qu'il y en ait un des deux qui m'entretienne. Je fais un peu la vertueuse pour leur donner plus de desirs. Adieu, mon cher ami, quand il y aura quelque chose d'intéressant, je t'en ferai part. Donne-moi souvent de tes nouvelles, & crois-moi pour la vie ta meilleure amie,

LANÇON DE VAUBERNIER.

XVI^e. LETTRE.

Du Comte Du Barry. (a)

Paris, 20 Juin 1767.

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois en particulier, ma belle Demoiselle, pour vous

(a) Il y a ici un intervalle assez long dans la Vie de Mde. Du Barry. Voici en abrégé ce qu'on en a appris de plus certain.

engager à venir demeurer avec moi. Mais je n'ai pu vous faire sentir toutes les raisons qui doivent vous y déterminer & tous les avantages que vous en pouvez tirer. Je vais donc m'expliquer plus ouvertement. Vous serez d'abord la maîtresse de mon cœur, & en cette qualité la souveraine de mon hôtel, où vous commanderez à tous mes gens, qui seront désormais les vôtres. Comme je suis répandu dans tout ce qu'il y a de mieux, tant à la cour, qu'à la ville, vous ne serez pas étonnée de voir chez moi, ou plutôt chez vous, des Marquis, des Ducs, des Princes même, qui se feront honneur de vous présenter leurs hommages. Vous paroîtrez sur un ton imposant, & pour cet ef-

Elle est sortie de chez Mde. la Garde à la fin de Janvier 1765. Elle a été demeurer chez sa mere, alors remariée à un nommé Rançon, à qui Mde. la Garde avoit fait avoir une place de Commis aux barrières de Paris. Elle y vécut assez bourgeoisement pendant onze mois, à l'exception d'une petite intrigue qu'elle eut avec un perruquier de la rue de Bourbon, voisin de sa mere: mais cette intrigue ne fit pas beaucoup de bruit. Une certaine Marquise Duquesnoy, qui demouroit aussi rue de Bourbon, donnoit à jouer deux fois par semaine; pour avoir plus d'acteurs, elle fit venir la jeune Lançon chez elle; ce qui rendit la société beaucoup plus agréable & plus nombreuse. Elle y resta dix-huit mois, c'est-à-dire toute l'année 1766, & les six premiers mois de 1767, époque à laquelle elle alloit demeurer chez le Comte Du Barry.

set, vous ne manquerez ni de robes, ni de diamants, ni de tout ce qui pourra vous égaler aux femmes du premier rang. Je viens chez moi, une fois par semaine, y aine assemblée brillante; vous y regnerez, vous en ferez les honneurs, & vous recevrez les vœux & les adorations de tous ceux qui vous approcheront. Une fois avec moi, je vous instruirai de la manière dont il faudra vous conduire pour bien gouverner votre barque: mais ce sera pour vous l'affaire d'un moment. Avec tous les talents & les graces qui vous accompagnent, vous ne pouvez manquer de plaire à tous ceux qui vous verront. Faites vos réflexions & consentez. J'irai demain chez la Marquise Duquesnoy pour y recevoir votre réponse. Je suis en attendant avec le plus inviolable attachement,

Votre, &c.

COMTE DU BARRY.

XVII^e. LETTRE.

A Madame Rangon.

2 Août 1767.

MON Suisse, ma chere Maman, vous a dit hier que je n'y étois pas. Cela ne seroit

pas arrivé, si j'eusse été prévenue que vous
dussiez venir. Mais l'assemblée d'avant-hier
a été prolongée si avant dans la nuit, que je
me suis levée hier beaucoup plus tard qu'à
mon ordinaire. Je n'ai jusqu'à présent qu'à
me louer de mon nouvel établissement: le
Comte paroît m'être très-attaché, il ne me
refuse rien, & s'empresse de satisfaire tous
mes desirs. Nos assemblées sont très-bril-
lantes; l'accueil que j'y reçois, le nombre &
la qualité des personnes que j'y vois, tout
me donne lieu de croire que, s'il prenoit
fantaisie au Comte de se raccommo-der avec
celle que j'ai remplacée, ou que, si quelque
autre événement venoit à rompre notre uni-
on, je pourrois facilement & sans perdre au
change trouver un autre établissement. Au
reste, je ne veux pas m'occuper de l'avenir;
les réflexions m'ennuyent, & je ne fais que
jouir du présent. Adieu, ma chere Maman;
le porteur de cette lettre vous remettra six
Louis. Venez me voir demain à onze heures,
ne dites pas que vous êtes ma mere, & de-
mandez-moi sous le nom de Mademoiselle
Lange, que je porte à présent.

VAUBERNIER LANGE.

M.
XVIII. LET-

XVIII. LETTRE.

*A Mr. Radix de Ste. Foix, Trésorier
Général de la Marine.*

6 Décembre 1767.

JE suis, mon cher Ste. Foix, dans le plus grand désespoir; vous n'imaginerez jamais jusqu'où Du Barry pousse les mauvais procédés à mon égard. Je suis lasse d'être en butte à ses emportemens & même à sa brutalité. Si j'ai trouvé chez lui quelques agrémens, ils sont si fort éclipsés par les caprices dont je suis la victime, que je suis totalement décidée à m'y soustraire & à rompre avec lui. Dans le nombre des hommes que j'ai eu occasion de voir dans la maison, vous êtes un de ceux que j'ai le plus distingués; vous m'avez paru doux & d'un commerce facile. S'il y a quelque sincérité dans toutes les belles choses que vous m'avez dites & dans les propositions que vous m'avez faites, voici une belle occasion de me le prouver. Mais songez que je veux un arrangement sérieux: sans cela plus d'intimité entre nous. Je ne suis embarrassée que du choix, vous le savez; mais je vous aime, profitez-en. Nous y gagnerons tous deux, puisque vous

surez le plaisir de posséder exclusivement une maîtresse qui peut passer pour agréable, & que j'aurai de mon côté la satisfaction de n'être plus l'esclave de mon tyran. Adieu; mettez autant de promptitude dans votre réponse que dans vos réflexions. Je suis, si vous le voulez, toute à vous.

LANGE.

XIX^e LETTRE.

A Mde. Rançon.

3 Juin 1768.

Vous savez, ma chere Maman, que j'ai eu ici bien de sujets de peine & bien des désagréments à essuyer. Je n'aurois jamais cru qu'un homme qu'en n'aime pas, pût avoir sur nous un ascendant aussi fort que celui que le Comte a pris sur moi. Cependant, depuis que je vous ai vue, les choses ont été portées à un point qui m'avoit décidée à me séparer de lui. J'avois à cet effet écrit à un homme qui paroïssoit m'aimer. Celui-ci, quoique d'humeur à sacrifier tout au plaisir présent, a craint les suites d'un arrangement dans toutes les formes & a hésité à se charger de moi. J'étois dans l'embarras

d'un autre choix, lorsqu'un événement aussi heureux qu'inattendu m'a fait changer de résolution, & resserré plus que jamais le lien quelconque qui m'unit à Du Barry. Je n'ai pas trop le temps de vous faire un détail circonstancié. Vous saurez seulement que M. Le Bel, un Valet-de chambre du Roi & son confident, doit aujourd'hui dîner ici. Le Comte lui a parlé de moi, & vous devinez facilement quelle peut être la suite de cette entrevue & quels sont nos projets. C'est en attendant M. Le Bel que je vous écris. Réjouissons-nous, ma chère Maman! Quoiqu'il n'y ait encore rien de fait, je ne puis me refuser aux espérances les plus flatteuses. Le Comte me fait passer pour sa belle-sœur, & je me suis préparée à bien jouer mon rôle. Mais j'entends le carrosse de M. Le Bel, je vous quitte pour le recevoir. Adieu, ma chère Maman.

VAUBERNIER LANGE.

XXe. L E T T R E.

A Lamet, à Londres.

De Compiègne, le 3 Septembre 1768.

Je viens, mon cher Lamet, de recevoir ta lettre; c'est un miracle qu'elle me soit parvenue, d'après les divers changements arrivés dans ma position. Heureusement que de chez Mde. la Garde, on l'a envoyée à ma mère, qui me l'a fait passer sûrement. Tu me proposes de t'aller joindre à Londres, où tu me fais espérer un sort brillant; mais celui que je pouvois attendre des Lords ne vaudroit assurément pas celui dont je jouis à présent & que jamais je n'avois osé espérer. Tu te ne doutois gueres, lorsque nous vivions ensemble, que tu avois en ta possession une femme sur le point d'être de qualité, & Maitresse de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il me semble te voir ouvrir de grands yeux & te les frotter pour t'assurer que tu es bien éveillé en lisant ceci: cependant, mon pauvre ami, rien n'est plus vrai: j'ai épousé, pour la forme, un gros Comte Du Barry, & je suis actuellement à Compiègne, où j'exerce dans toute leur étendue les fonctions de Sultane Favorite. Je n'ai pas

Besoin de t'engager au secret ; tu dois sentir de quelle importance il est pour toi & pour moi de ne jaser. Pour t'y engager & te dédommager un peu des mille écus que je t'ai coûté , tu trouveras ci-joint un effet de mille livres sterling. Il est au porteur , & tu ne feras pas obligé de te nommer pour en toucher le montant. Tu vois que malgré ma grandeur je suis toujours bonne femme. Ne m'écris plus que je ne t'en aye donné le moyen : je compte autant sur ta discrétion , que tu dois compter sur mon amitié & sur l'envie que j'ai de t'en donner des preuves.

COMTESSE DU BARRY.

XXI. LETTRE

Du Comte Du Barry.

Paris, 9 Septembre 1768.

Vous voilà , ma chere sœur , (a) au plus haut point d'élevation où vous pouviez aspi-

(a) M^{de} Du Barry a été mariée le 1^{er} Septembre 1768 sur la paroisse St. Laurent, à Guillaume Du Barry, frère de celui qui l'entretenoit.

Le Bel, qui l'avoit présentée au Roi, lui avoit d'abord dit qu'elle étoit mariée à un homme de condition ; mais il ne croyoit pas qu'il s'y attacherait aussi sérieusement

rer. Mais, pour vous y maintenir, il faut user de la plus grande circonspection. Avec le Roi en particulier, soyez toujours gaie, folle, enjouée; mais en public prenez le ton le plus honnête, le plus réservé, enfin le ton de la cour. Il ne faut point pour cela avoir de la hauteur; au contraire, vous devez avoir la plus grande politesse & la plus grande affabilité envers tout le monde, surtout envers les femmes. Songez qu'elles sont toutes envieuses de votre sort, & qu'il n'y en a aucune, qui, en vous témoignant cependant beaucoup d'amitié, ne desire votre chute. Tâchez par tous les moyens possibles d'amener dans votre parti le Duc de Choiseul: c'est un Ministre tout-puissant qui fait de son maître tout ce qu'il veut. Ecrivez-moi tous les jours. Pour ne point effaroucher les personnes en place, je resterai à Paris, & j'irai rarement à la cour. Vous savez que vous

qu'il le fit. Craignant donc que Sa Majesté ne fût instruite de la vérité par d'autres & d'encourir sa disgrâce, il alla se jeter à ses pieds, en lui disant qu'il avoit été le premier trompé & que Madame Du Barry n'étoit ni mariée, ni de condition: „ Tant pis, s'écria le Roi, qu'on le marie donc promptement, afin que je sois dans l'impossibilité de faire quelque sottise: ” & en huit jours de temps le mariage fut fait.

n'avez point d'autre ami que moi: ainsi faites-moi part des moindres détails sur tout ce qui vous regarde. Je suis votre frere & ami,

COMTE DU BARRY.

XXII. LETTRE.

Au Comte Du Barry.

Le 13 Octobre 1762.

SA Majesté a toujours pour moi, mon cher frere; le même attachement; Elle est charmée qu'on me fasse la cour: mais je suis bien mécontente du Duc de Choiseul; il paroît avoir un mépris marqué: la Duchesse sa sœur (a) est furieuse de me voir; quand al-

(a) Madame la Duchesse de Grammont étoit la femme la plus intrigante de la cour. Elle étoit haute, impérieuse, & cherchoit à dominer en Souveraine, au point qu'elle étoit parvenue à subjuguier son frere, dont elle faisoit tout ce qu'elle vouloit. „ Cette Duchesse, dit un „ auteur du temps, étoit une véritable femme de cour, „ dans toute la force du terme, c'est-à-dire, décidée, „ impudente, dévergondée & ne regardant les mœurs „ que comme faites pour le peuple; quoique âgée de „ quarante ans, elle s'étoit imaginée pouvoir plaire au „ Roi: profitant de son rang & de la faveur de son frere, elle s'étoit initiée aux petits appartements & aux

Je me regarde, c'est avec des yeux pleins de vengeance & de haine. Oh ! je ne crois pas que je puisse jamais aimer cette femme-là. On dit que le frere & la sœur me font chançonner ; faut-il m'en plaindre au Roi ? Vous êtes à même de savoir ce qui se passe, mieux que moi. Que dois-je faire ? J'attends votre réponse, pour ne rien hazarder sans vos conseils. Je suis avec reconnaissance, mon cher frere, votre sœur & amie,

COMTESSE DE BARRY.

XXIII. LÉTTRE.

Du Comte Du Barry.

Paris, 16 Octobre 1788.

CONDUISONS-NOUS, ma chere sœur, avec bien de la prudence. Ne pouvant nous

con-

plaisirs secrets du Monarque. Abusant de son caractère bon & facile, de sa foiblesse pour le sexe & de sa pente aux plaisirs du moment, elle avoit trouvé à se mettre plusieurs fois dans le lit de Sa Majesté presque malgré elle. Mais comme ce commerce n'étoit que l'affet de l'obsession, & que, chaque fois, pour ainsi dire, elle violoit le Monarque, elle a dû être tout-à-fait rejetée dès que M^{de}. Du Barry a paru : *Inde ira.*

concilier les Choiseul; ne faisons rien qui puisse nous les mettre à dos. Si, après avoir tout tenté pour nous les rendre favorables, nous ne pouvons y réussir, alors, en les ruinant sourdement, nous serons contre eux ce qu'ils sont en ce moment contre nous. Mais soyons assez réservés pour ne tenter aucune démarche d'éclat; sans auparavant nous être formés un parti assez fort pour contrebalancer le leur.

Je vous envoie deux listes que vous devez consulter à chaque instant; l'une vous fera connoître tous les partisans des Choiseul; leur nombre est effrayant. Soyez très-prudente & cependant toujours honnête vis-à-vis d'eux. Ne vous prêtez à aucune suggestion qui pourroit vous venir de ce côté, pour vous engager à des démarches propres à vous perdre. Tâchez de mettre dans notre parti quelques unes de leurs créatures, mais n'y ayez réellement aucune confiance que lorsque nous serons bien assurés de pouvoir y compter. La seconde liste est celle des personnes douteuses ou ennemies secrètes des Choiseul. Que tout votre extérieur annonce vos dispositions favorables pour elles, & que tout votre crédit soit employé pour en faire des amis. Je ne puis trop vous répéter de me faire part de toutes les cho-

ses qui pourroient vous embarrasser, & sur lesquelles vous aurez le temps de recevoir ma réponse. Dans les cas absolument pressants, ma sœur fera votre guide.

Votre élévation a, pour ainsi dire, été l'effet du hazard; mais songez que vous ne pouvez vous y maintenir sans vous conformer aveuglement au plan de conduite que je vous trace & que vous courez le plus grand risque en vous en éloignant un instant: ainsi, malgré votre aversion pour la politique & l'intrigue, sachez qu'elles seules peuvent vous soutenir. Je ne suis point surpris de ce que vous me dites de la conduite de Madame de Grammont vis-à-vis de vous: jamais une femme n'a pardonné à celle qui l'a supplantée: fût-elle que vous plaisez au Roi, je desirerois même qu'elle poussât l'insolence plus loin, & son caractère impérieux & jaloux la portera indubitablement à des excès qui ne peuvent manquer de lui être aussi funestes qu'ils nous seront favorables, surtout si son frère est assez foible pour se laisser gouverner par elle. Si vous venez samedi à Paris, comme vous en aviez le projet, je vous en dirai plus que je ne vous en écris, quoique ma lettre soit déjà très longue. Je suis, ma chère sœur, votre frère & ami,

COMTE DU BARRK.

P. S. J'oubliois de vous dire que j'ai su avant vous que vous aviez été chansonnée. Il est évident que c'est un tour des Choiseul; malgré cela, n'en parlez pas au Roi, parce que s'il l'ignore, vous pourriez, en lui demandant justice, ne faire qu'exciter sa curiosité, qu'il seroit dangereux de satisfaire.

COMTESSÉ DU BARRY

XXIV. LETTRE.

Au Duc de Coigny.

Paris 21 Janvier 1769.

J'ai reçu votre lettre d'excuse, (a) Monsieur le Duc, & je veux bien vous pardon-

(a) Ce qui a donné lieu à cette Lettre est assez plaisant. Le Duc de Coigny avoit connu Madame Du Barry sous le nom de Mlle. Lange, quand elle vivoit avec le Comte Du Barry. Il alla ensuite en Corse & en revint quelque temps après le mariage de Madame Du Barry. Ignorant qu'elle étoit alors la Maitresse du Roi, il va la demander chez le Comte Du Barry. On lui dit qu'elle demouroit alors rue des petits-champs. Il y vole. Elle y étoit dans ce moment par hazard. Il la tutoye, veut l'embrasser, & en agir enfin avec elle comme avec une fille du monde. Celle-ci, pour se défendre de ses importunités, prit un air sérieux & lui dit enfin qu'elle étoit mariée. „ Tant mieux, lui répartit le Comte, c'est un plaisir de plus que nous aurons en faisant un cocu.”

per. Je suis bonne, & ne conserve jamais
de rancune; mais apprenez toujours à être
plus circonspect envers les jolies femmes,
elles méritent quelques égards. Je vous sou-
haite le bon jour & suis bien parfaitement,

Monseigneur le Duc,

Votre, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XXV^e. L E T T R E.

Du Comte Du Barry.

Paris (N), le 17 Avril 1769.

La parti des Choiseul, ma chere sœur,
aura toujours le dessus, tant que vous ne
serez pas présentée à la Cour. Il faut ab-

M^{de}. Du Barry voyant qu'elle ne pouvoit plus lui en im-
poser, fut obligée de sonner, d'appeller ses gens & de
leur dire d'avertir ceux de M^{le} le Duc qu'il vouloit s'en al-
ler. Celui-ci, très surpris d'une pareille réception, alla
chez le Comte Du Barry, à qui il la raconte. Le Comte
l'informa alors qu'elle étoit la Maîtresse du Roi; ce qui
força le Duc d'écrire à M^{de}. Du Barry pour lui en faire
ses excuses. Nous n'avons pu trouver cette lettre; elle
n'étoit point dans les papiers dont on s'empara, quand
M^{de}. Du Barry fut exilée au couvent du Pont-aux-Da-
mes. Elle devoit être curieuse.

seulement obtenir cette grace. Mde. la Comtesse de Béarn (a) nous a promis qu'elle seroit votre marraine; sa position critique lui fera lever tous les obstacles qui pourront se présenter. Nous ne voyons que trop la haine & la jalousie des Choiseul: non-seulement ils ont autorisé le persiflage par les chansons indécentes qui courent à la ville & à la cour sur votre compte & dont ils sont sourdement les auteurs, mais ils sont plus intimes que jamais avec la famille Royale, qu'ils indisposent tant qu'ils peuvent contre vous, en vous peignant avec les traits les plus noirs de la médisance & de la calomnie. Comme vous êtes plus que jamais dans les bonnes grâces du Roi, vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous jeter toute é-

(a) Madame de Béarn est une fille de qualité, mal à l'aise, & veuve d'un Garde-du-corps, Gentilhomme du Périgord. Elle étoit venue à Paris pour suivre un ancien procès qu'elle avoit contre la maison de Saluces, & qui étoit pour elle un objet de 300000 livres. Ayant obtenu une provision considérable, elle s'en servit pour se mettre en état de représenter convenablement à sa naissance & pour trouver du crédit. Elle étoit alliée aux Richelieu & aux d'Aiguillon, qui lui ont d'abord fait gagner son procès, & ensuite l'ont déterminée à présenter à la Cour Mde. Du Barry. La fortune qu'une pareille démarche lui méritoit, l'a été persuadé de son côté les préjugés & tout le ridicule dont elle se couvrait.

plorée à ses pieds & de le conjurer par toute l'amitié qu'il veut bien avoir pour vous de ne point vous laisser davantage en butte aux propos injurieux de vos ennemis, & de permettre, d'ordonner même votre présentation. Vous ajouterez tout ce que votre propre intérêt & votre attachement pour le Roi pourront vous suggérer dans ce moment. Cette dernière ressource sera la plus efficace. Tâchez que cette démarche soit faite avant la fin de la semaine; mettez-y toute la chaleur dont vous pouvez être capable pour émouvoir le cœur du Roi. Je désire que la première nouvelle que je recevrai de la cour soit celle-là. Je suis toujours votre frere & l'ami le plus sûr que vous ayez au monde.

COMTE DU BARRY.

XXVI^e. L E T T R E.

Du Comte Du Barry.

Paris 19 Avril 1769.

UN propos que vous avez tenu à ma sœur & dont elle vient de me rendre compte, m'effraye. „ Tous ces embarras-là m'impa-

„ timent, disiez-vous; quel est le pis-
 „ ler qui puisse m'arriver? Si le Roi m'a-
 „ bandonne, je quitterai la cour, & avec
 „ ce qu'il m'a donné & la pension qu'on
 „ ajoutera nécessairement, j'en aurai tou-
 „ jours assez pour figurer dans le monde &
 „ mener une vie aussi heureuse qu'agréa-
 „ ble.” Ah! ma chère sœur, que vous con-
 „ noissez peu la cour! apprenez que ce qui
 „ peut vous arriver, sera d'être enfermée le
 „ reste de vos jours dans un couvent, avec
 „ défense de voir qui que ce soit; enco-
 „ re serez-vous bien-heureuse si, l'on ne se
 „ défait de vous par le poison. Je ne vous en
 „ dis pas davantage, cela doit vous effrayer.
 „ Brûlez cette lettre, je vous renvoye à celle
 „ que je vous ai écrite avant-hier. Suivez
 „ mon dernier avis le plus promptement que
 „ vous pourrez.

COMTE DU BARRY

~~Paris, le 22 Avril 1769.~~

XXVII. L E T T R E

Du Comte Du Barry.

Paris, 23 Avril 1769.

Vous voyez, ma chere sœur, la bonté du conseil que je vous ai donné, par l'effet qu'il a produit. Vous voilà donc présentée, (a) malgré toutes les brigues de la cabale adverse. Cet événement, en annonçant tout votre empire sur l'esprit du Roi, doit naturellement intimider nos ennemis, les rendre plus circonspects, diminuer leur nombre, & augmenter sensiblement celui de nos partisans. Mais n'en soyez pas moins sur vos gardes à tous égards; observez-vous toujours avec l'attention la plus scrupuleuse, & surtout ayez grand soin qu'avec votre franchise ordinaire il ne vous échappe aucun propos, aucune plaisanterie indiscrete, dont on puisse se servir pour vous faire tort dans l'esprit de Sa Majesté. Si vous aviez fait quelque imprudence de ce genre, choisissez vous-même un instant favorable pour

(a) Madame Du Barry a été présentée le 22 Avril 1769, par Madame la Comtesse de Béarn.

en instruire le Roi avec les graces & l'enjouement qui vous sont si naturels & qui vous servent à le captiver. En vous conduisant ainsi, il ne fera que rire d'une chose qui l'indisposeroit peut-être beaucoup contre vous si elle lui étoit rapportée par quelques personnes mal-intentionnées. En les prévenant, elles se feront beaucoup plus de tort qu'à vous & ne prouveront que leur mauvaise volonté. Vous trouverez sûrement mes avis bien minutieux ; mais souvent les choses les plus indifférentes en apparence peuvent avoir les suites des plus graves. Obligé de vous diriger non seulement sur les événemens présents, mais encore sur ceux qui peuvent arriver si il est possible que dans le nombre de mes conseils il s'en trouve dont vous ne ferez pas dans le cas de faire usage : malgré cela, je vais toujours mon train, parcequ'il n'y a aucun danger à vous en dire trop, & qu'il peut y en avoir beaucoup à ne vous en pas dire assez. Votre situation, le tourbillon qui vous environne, & votre légèreté naturelle peuvent vous engager dans des imprudences contre lesquelles il est essentiel de vous prévenir. Placé derrière le rideau, je juge mieux des choses que vous n'en pouvez juger vous-même, & votre expérience doit

vous prouver que je vois bien. Je suis toujours avec la même amitié, ma chère sœur,
 Votre &c.
COMTE DU BARRY.

XXVIII. LETTRE.

A Madame la Garde. (a)

Verfailles, 30 Mai 1769.

JE suis fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi, Madame, quand vous vous êtes donné la peine d'y venir. Vous n'avez pas besoin de me demander ma protection, elle vous est acquise, & vous pouvez y compter, ainsi que sur mon estime. Je suis toute à vous,

COMTESE DU BARRY.

(a) La vieille Mde. la Garde, chez qui Madame Du Barry avoit demeuré en 1764, en reçut, au mois de Mai 1769, une visite avec le plus grand étalage, sans doute pour humilier l'orgueil & l'amour-propre de cette vieille folle, & un peu aussi par vanité. Madame la Garde rendit à Mde. Du Barry cette visite, & ne l'ayant pas trouvée, elle écrivit chez son Suisse qu'elle venoit lui demander sa protection.

XXIX. LETTRE.

A Mr. le Comte de Stainville.

31 Mai 1769.

J'ai reçu votre lettre, Monsieur le Comte, & j'y réponds avec d'autant plus de plaisir que je vous annonce en même temps que Sa Majesté vous accorde la survivance du Gouvernement de Strasbourg, & que moi-même je l'en ai sollicitée. Vous voyez par là que je suis bien éloignée de vous en vouloir. Je suis flattée des sentiments que vous me témoignez. Si Monsieur le Duc & Madame votre sœur pensoient comme vous, nous serions les meilleurs amis du monde, mais je ne puis y mettre que du mien. Je suis toute à vous,

COMTESSE DU BARRY.

XXX^e. LETTRE*Du Roi (a)*

Au lieu d'attendre à demain, venez ce soir,
 j'ai quelque chose à vous dire qui vous fera
 plaisir. Bon jour, croyez que je vous aime,
 LOUIS.

XXXI. LETTRE

À M^{de}. la Comtesse de Blarn.

Je ne saurois assez vous remercier, Madam^e,
 de vos bontés, de votre complaisance
 & de votre assiduité. Je croirois en abu-
 ser, si je ne vous rendois incessamment à la
 liberté que vous aimez & dont vous vous
 privez depuis longtems en ma faveur. Ce
 seroit enfin trop exiger de votre amitié.

(a) Cette Lettre n'avoit point de date, mais elle doit
 être du mois de Mai 1769; car ce que le Roi vouloit
 dire à M^{de}. Du Barry, étoit qu'il lui faisoit don du Châ-
 teau de Lucienne, qui appartenoit à cette Dame au mois
 de Juin de la même année, puisqu'elle y faisoit déjà tra-
 vailler.

Vous m'avez fait part plusieurs fois du dégoût que vous éprouviez dans un pays pour lequel vous étiez plus faite que moi, & où cependant nous avons en quelque sorte débuté ensemble. Vous avez des affaires qui vous rappellent à Paris: le voyage de Marly fini, je vous demande en grâce de ne pas vous gêner. Allez au Luxembourg y vacquer, & abandonnez-moi au tourbillon de Versailles. Mais soyez persuadée que je ne vous oublierai jamais, & que je sois pour la vie, Madame,

Votre, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XXXII. LETTRE

A Mr. de Maupeou, Chancelier. (a)

6 Juillet 1762.

Monsieur le Chancelier,

Je n'entends rien à vos loix. Elles sont injustes & barbares, elles sont contraires à la

(a) Voici à quel sujet Mde. Du Barry écrivit cette lettre à M. le Chancelier. Une jeune personne de Liancourt en Picardie étoit devenue grosse des œuvres de son Curé & elle eut le malheur d'accoucher d'un enfant mort sans

politique, à la raison, à l'humanité, si elles font pendre une fille accouchée d'un enfant mort, sans l'avoir déclaré. Suivant le Mémoire ci-joint, la suppliante se trouve dans ce cas. Il paroît qu'elle n'est condamnée que pour avoir ignoré la règle, ou pour ne s'y être pas conformée par une pudeur trop naturelle. Je renvoye l'examen de l'affaire à votre équité; mais cette infortunée mérite de l'indulgence. Je vous demande au moins une commutation de peines; votre sensibilité vous dictera le reste. J'ai l'honneur d'être, &c.

COMTESSE DU BARRY.

avoir préalablement fait la déclaration prescrite par les Ordonnances en pareil cas. Le ministère public avoit rendu plainte contre elle, & les premiers juges, d'après la disposition précise de la loi, l'avoient condamnée à être pendue, comme coupable de l'avortement. Ce jugement, confirmé ensuite au Parlement, alloit être exécuté, lorsque M. de Mandeville, Mousquetaire Noir, qui venoit d'entendre raconter cette histoire, s'intéressa si vivement à cette pauvre fille, qu'il courut aussitôt à Marly où étoit la cour, avec un Mémoire de l'affaire, se rendit chez M^{de}. Du Barry qu'il ne connoissoit point, & la pria avec tant de chaleur de solliciter la grâce de cette fille, qu'elle le lui accorda. En effet, elle écrivit à l'instant cette lettre à M. le Chancelier, & M. de Mandeville en fut le porteur.

XXXIII. LETTRE.

De Mr. de Maupeou.

6 Juillet 1769.

Madame & chere Cousine, (a)

Je ne puis vous dire combien je vous fais bon gré de m'avoir procuré une occasion de vous prouver mon parfait dévouement. Je faisrai toutes celles qui se présenteront, avec un zele qui ne vous permettra jamais aucun doute sur tous les sentimens que je fais gloire de vous avoir voués. Je viens d'ordonner un sursis sur l'affaire à laquelle vous vous intéressez. Aussitôt que les pieces m'en auront été communiquées, je ferai

(a) Mr. de Maupeou, pour se mettre de plus en plus dans les bonnes graces du Roi, voyant que la famille des Du Barry vouloit s'enter sur les Barimore d'Angleterre, qui sont de la plus haute naissance & auxquels il se dit allié, avoit appuyé cette prétention, & ne qualifioit plus Mde. Du Barry que sa Cousine; ce qui faisoit un véritable plaisir à Sa Majesté. Mr. de Maupeou pouffoit cette adulation à un point excessif. Un jour qu'il étoit allé faire sa cour à Mde. Du Barry, tous ceux qui étoient alors avec elle se leverent par honneur pour sa simarre: „ Ne vous dérangez point, Messieurs, leur dit-il, ce n'est ici qu'une visite de parenté.”

TEL. VIXXX

avoir la grace à l'accusée. Il ne conviendrait pas trop au Chef de la Magistrature d'approuver hautement vos déclamations contre des loix que sa place le met dans la nécessité de faire observer. Je ne puis cependant, ma chere Cousine, m'empêcher de convenir qu'elles seroient infiniment supérieures, si elles avoient été dictées par un génie aussi éclairé & aussi bienfaisant que le vôtre. Vous en donnez une preuve bien éclatante par l'humanité que vous montrez aujourd'hui, & je n'aurois pas besoin de ce nouveau trait de votre sensibilité pour être convaincu que notre Maître ne pouvoit faire un choix plus glorieux. Adieu, mon adorable Cousine; souvenez-vous toujours que vos moindres desirs seront des ordres pour moi.

Je suis avec respect, &c.

XXXIV. LETTRE.

De Mr. de Maupeou.

Marly, 8 Juillet 1769.

Madame & chere Cousine,

L'ACCUSEE vient de recevoir sa grace. Combien n'en ai-je pas à vous rendre, puisqu'il me flatte d'avoir, en cette occasion, été inspiré par une Divinité bienfaisante!

Je suis, &c.

DE MAUPEOU.

XXXV. LETTRE.

Au Comte Du Barry.

20 Juillet 1769.

JE suis plus que jamais, mon frere, dans les bonnes grâces du Roi & on ne peut mieux à la cour. Le Duc de Richelieu est mon ami à pendre & à dépendre. Le chancelier qui, comme vous savez, est devenu mon Cousin, me fait sa cour très-affiduellement. M. de Choiseul n'a plus tant de haine apparente. Il m'a accompagné avant-hier

pour aller à Triel, que l'on voudroit me faire acheter: mais le Duc de Richelieu me dit qu'il ne faut pas m'y fier & qu'il fait contre fortune bon cœur. La Duchesse de Grammont, pour ne plus me voir, est à courir le monde: on la croit actuellement en Hollande. Que le bon Dieu la bénisse! je voudrois ne plus en entendre parler. Avez-vous touché le mandat de 200000 livres que je vous ai envoyé lundi sur M. Baujeon? Vous ne m'en parlez pas. Je serai demain à Paris; vous me trouverez à l'Opéra.

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XXXVIe. L E T T R E.

A la Comtesse de Moyan.

4 Août 1769.

JE vous envoie un exprès, Madame, pour vous dire que nous avons la grace de M. & de Mde. de Louerme. (a). Sa Majesté me

(a) Le Comte & la Comtesse de Louerme, gens de très grande condition, venoient d'être condamnés à avoir la tête tranchée pour rebellion contre la justice. La Comtesse de Moyan étoit leur fille. Le Chancelier avoit ré-

l'a accordée de la manière la plus obligeante. „ Je suis charmée, m'a-t-elle dit, que „ la première faveur pour laquelle vous me „ forcez, soit un acte d'humanité.” Venez demain la remercier, & vous serez en même temps témoin du plaisir que je ressens moi-même d'avoir pu vous obliger.

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XXXVIIe. LETTRE.

De la Marquise de Montmorency.

4 Août 1769.

J'AI, mon aimable Comtesse, une singulière idée dans la tête. Vous connoissez un certain Duc de Boutteville: (a) il commence à n'être plus jeune, il a fait bien des sottises en tout temps, mais il prétend qu'il

fusé leur grace; mais, par politique, il avoit accordé un sursis à l'arrêt pour ménager à sa Cousine l'occasion de se distinguer.

(a) Le Duc de Boutteville étoit d'une des plus illustres maisons du Royaume, mais un mauvais sujet, deshonoré, perdu de dettes & totalement décrié. Une pareille proposition de la part de Mde. de Montmorency étoit bien politique, & elle faisoit par-là sa cour à la Favorite d'une manière bien marquée.

est décidé à devenir raisonnable. La première preuve qu'il m'en donne, c'est qu'il veut se remarier : il m'a demandé une femme. J'ai d'abord ri de sa résolution ; mais quand j'ai vu qu'elle étoit sérieuse : „ il vous faut, lui „ ai-je dit, une personne raisonnable, spirituelle, & qui puisse vous servir de Mentor ; j'en connois une qui feroit bien votre affaire, mais je ne sais si elle voudroit de vous. ” Il m'a alors beaucoup questionné & j'ai nommé Mlle. Du Barry, votre sœur & votre amie. Si c'est une imprudence, mon aimable Comtesse, le désir que j'ai de devenir votre alliée sera mon excuse. Parlez-en toujours à Mlle. votre sœur. Si cette affaire a lieu, tant mieux ; si elle n'a pas lieu, je n'en ferai pas moins votre amie pour la vie,

MARQUISE DE MONTMORENCY,

XXXVIII. LETTRE.

A la Marquise de Montmorency.

10 Août 1769.

MA sœur & moi, nous sommes flattées, Madame, de l'alliance (a) que vous proposez. J'en ai parlé au Roi, qui veut bien y donner son agrément. Voyez à arranger le tout pour le mieux: nous vous en laissons la maîtresse. Soyez persuadée que je désire autant que vous une alliance aussi flatteuse. Je vous embrasse & suis votre amie,

COMTESSE DU BARRY.

XXXIX. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon. (b)

Vous êtes trop mon ami, Monsieur le Duc, pour que je ne faisisse pas avec empres.

(a) Elle n'eut cependant pas lieu, parce que le Duc de Bouitteville demandoit pour préliminaire la liberté du Duc d'Olonne, son fils, enfermé à perpétuité par égard pour sa naissance, & digne du dernier supplice. Mais on ne voulut jamais la lui accorder.

(b) On lira dans ce recueil plusieurs Lettres adressées à Mde. Du Barry, ou écrites par elle, qui sont sans da-

sement toutes les occasions de vous rendre service. J'ai donc demandé au Roi son agrément pour la charge de Commandant des Chevaux-légers de la garde que vous voulez acheter: „ Mais, m'a-t-il dit, le Duc de „ Choiseul la demande pour le Vicomte de „ Choiseul. — En ce cas, lui ai-je répondu, c'est une raison de plus pour me l'accorder, parcequ'il faut un peu le punir de son animosité & de sa méchanceté à mon égard. Sa Majesté a souri & m'a dit qu'elle ne pouvoit me rien refuser. Ainsi vous voilà content & moi aussi. Mes complimens à ma bonne amie, Madame d'Aiguillon. Je vous souhaite le bon jour, Monsieur le Commandant des Chevaux-légers de la garde du Roi.

COMTESSE DU BARRY.

te. On les a trouvés telles parmi ses papiers, sans qu'on puisse assurer si cette omission a été faite à dessein ou par pure négligence. Quoi qu'il en soit, nous avons jugé à propos de n'y rien ajouter, & de les mettre sous les yeux du public, dans le même état où nous les avons recueillies.

XL^e. LETTRE.*Du Duc de Richelieu.*

Mon adorable Comtesse,

Vous ne sauriez trop tôt faire cesser l'insolence du Comte de Lauraguais. Il vient de prendre une fille de la rue St. Honoré, lui a donné une maison qu'il a meublée, & la fait appeller hautement la *Comtesse du Tonneau*. Vous sentez la grossière épigramme d'une pareille impertinence. Si elle duroit encore quelques jours, tout Paris la sauroit, & il faut l'arrêter dans son commencement. (a) Le Comte de Lauraguais est ami du Duc de Choiseul, ainsi vous voyez d'où part le coup. Je suis avec respect, mon adorable Comtesse, le plus dévoué de vos serviteurs.

DU C DE RICHELIEU.

(a) Mde. Du Barry a beaucoup ri de cette plaisanterie, mais le gouvernement a été plus sévère. La pauvre Comtesse du Tonneau a été mise à la Salpêtrière, & le Comte de Lauraguais a échappé à une lettre de cachet en partant sur le champ pour Londres.

XLII. LETTRE.

A Madame de Mirepoix.

Versailles, le 1er. Janvier 1770.

J'AI été ce matin, ma chere Maréchale, demander au Roi, comme je vous l'avois promis, les Loges de Nantes (a) pour vous. Mais vous ne les aurez pas, & savez-vous pourquoi? C'est que S. M. les avoit destinées pour Etrennes à une bien méchante femme. Vous devinez bien que c'est moi. S. M. veut absolument que je les garde. Je suis on ne peut plus flattée de l'amitié avec laquelle le Roi m'a fait ce cadeau: (b) mais

(a) Les Loges de Nantes, objet de 40000 livres de Rentes, appartenoient auparavant à feu Madame la Duchesse de Lauraguais, pour sa vie seulement.

(b) On croiroit peut-être que Mde. Du Barry, au lieu de demander ce cadeau pour Mde. de Mirepoix, l'a demandé pour elle; mais elle étoit de bonne foi, & la façon dont elle en rend compte brièvement dans sa lettre, n'est pas aussi à son avantage que celle qui a eu lieu.

Le Roi étoit alors environné de ses courtisans. Mde. Du Barry entra fort gaie, & après les premiers complimens d'usage: „ Je viens, dit-elle, SIRE, vous demander mes étrennes; ce sont les Loges de Nantes,

je l'aurois été encore davantage s'il me l'eût accordé pour vous, parce que j'ai plus de plaisir à obliger qu'à recevoir. Mettez-moi à même de vous rendre un service plus essentiel, vous verrez avec quel plaisir je m'y porterai. Je vous embrasse, ma chère Marchale, de tout mon cœur.

COMTESSE DU BARRY.

XLII. LETTRE.

Au Duc de Villeroi.

1^{er}. Février 1770.

VOTRE lettre, Monsieur le Duc, bien loin de servir à vous excuser, ne fait que

pour ma bonne amie, Mde. de Mirepoix. Cela ne se peut pas, dit le Roi en souriant, j'en ai disposé. Hé bien, repartit Mde. Du Barry en boudant, voilà la quatrième faveur que je sollicite & que vous me refusez; le diable m'emporte si je vous importune désormais! Le Roi lui observa que c'étoit commencer mal l'année que de boudier: & vous, bien plus mal, dit Mde. Du Barry. Vous avez beau faire, repartit le Roi, vous ne me ferez pas changer de résolution; je suis bien aise de ce que vous montrez tant de chaleur pour votre amie: mais savez-vous à qui j'ai destiné ce cadeau? C'est à vous, Madame." Et il l'embrassa en même temps.

m'irriter de plus en plus contre vous, par l'indignité de votre conduite & la bassesse de vos sentimens. (a) Je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre. Ne remettez jamais les pieds chez moi.

COMTESSE DU BARRY.

(a) Le Duc de Villeroi étoit très libertin. Il devint éperduement amoureux d'une femme-de-chambre de Mde. Du Barry, qu'on nommoit Sophie; &, après l'avoir séduite & engrossée, il l'avoit fait sortir de chez sa Maitresse pour la mettre dans ses meubles. M. de Choiseul, sachant qu'il alloit souvent chez Mde. Du Barry, lui reprocha la cour basse & servile qu'il lui faisoit. „ Vous „ vous trompez, lui répondit le Duc de Villeroi, je „ n'ai jamais mis le pied chez cette créature pour elle, „ mais bien pour Sophie, sa femme-de-chambre; la „ preuve en est que je viens de la mettre dans ses meu- „ bles & d'en faire ma maitresse en titre.” Mde. Du Barry, à qui on rendit compte de cette réponse, ren- voya le Duc la première fois qu'il alla la voir & lui défendit de reparoitre jamais devant elle. Il eut encore la bassesse de lui écrire pour lui faire ses excuses, & il en reçut cette réponse.

XLIH^e. L E T T R E

*De l'Abbé Terray, Contrôleur général
des Finances. (a)*

Madame la Comtesse;

L'AMITIE dont vous voulez bien m'honorer, & les choses obligeantes que vous avez dites de moi à votre auguste amant, me font un devoir de vous en témoigner ma reconnoissance de la maniere la plus convaincante : j'ai un projet à exécuter & j'espère que vous ne le trouverez pas mauvais.

Le Roi vous fait une pension de 30000 livres par mois ; ce qui est sans contredit trop modique pour les dépenses excessives que la place où vous vous trouvez vous met dans le cas de faire. Vous le savez, puisque vous êtes obligée de donner sur le Banquier de la Cour plusieurs mandats que je prends pour argent comptant dans le compte qu'il m'en rend. Je conseillerai à Sa Majesté de doubler votre pension, & pour cet effet je

(a) Mort en son château de La Motte le 22 Février 1778.

vais lui faire entendre que ce sera une économie, en supprimant vos petits mémoires & mandats particuliers, que je dirai être considérables. Entre nous deux, ils n'en auront pas moins lieu & je les passerai également en compte au Banquier de la Cour. Voilà ce que je puis faire dans ce moment pour vous prouver tout le zèle & l'attachement que je vous ai voués pour la vie. (a)
Je suis avec respect, Madame la Comtesse, &c.

TERRAY.

XLIV. LETTRE

A l'Abbé Terray.

Vous êtes un homme adorable, charmant, divin, mon cher Abbé. Tout ce que vous ferez sera très bien, & ne pourra qu'être agréable à Sa Majesté, ainsi qu'à moi. Je vous en fais d'avance mon remerciement. Croyez-moi toujours prête à vous

(a) Cet arrangement a eu effectivement lieu, & Mlle. Du Barry, non-seulement donnoit toujours des mandats sur le Banquier de la Cour, mais encore son beau-frère en faisoit autant quand il le vouloit.

rendre tous les services dont je suis capable.
Je vous souhaite le bon jour.

COMTESSE DU BARRY.

XLV^e. LETTRE.

Du Duc de Richelieu.

GARDEZ-VOUS bien, mon adorable Comtesse, de suivre l'idée que M. le Duc de Noailles vous a mise dans la tête, d'aller aux Eaux de Bares pour ne vous point trouver à l'arrivée de Madame la Dauphine, sous le prétexte que vous figureriez mal à des Fêtes qui ne seroient que pour elle, & que cette Princesse pourroit vous donner quelques mortifications. M. le Duc de Noailles qui vous a ainsi conseillé, ne peut être votre ami: il a été aposté par le Duc de Choiseul, qui voudroit profiter de votre absence pour vous faire perdre tout l'ascendant que vous avez sur le Roi. Vous êtes sa Divinité, ne le quittez pas d'un instant. Jeune & belle comme vous êtes, vous ignorez les dangers de l'absence. Que ne feroit-on pas alors pour le distraire d'une passion qui fait tout son bonheur, & qu'on lui représenteroit bien différemment. L'âge affoiblit les desirs, s'ils ne sont continuellement

cités. Je ne vous en dirai pas davantage, ma divine Comtesse; mais sachez que vous risquez tout si vous vous absentez.

Je suis avec respect, &c.

DU C DE RICHELIEU.

XLVI. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

30 Août 1776.

Je vous remercie, mon cher Duc, de votre conseil. Le Duc de Richelieu a aussi été de votre avis, & je m'en suis très-bien trouvée par la réception gracieuse que m'a faite Madame la Dauphine. Quant à ce qui vous regarde, quoique je n'entende pas les affaires, je me suis jointe hier à M. de Maupeou pour faire casser votre procès au Parlement; j'ai dit au Roi, selon nos conventions, que Choiseul avoit soulevé vos juges contre vous, parceque vous preniez mon parti. Sa Majesté est décidée à aller retirer toutes les pieces de votre procès, vous regardant comme totalement justifié de toutes les imputations qu'on vous faisoit. Ainsi vous devez être content. J'embrasse ma chere Duchesse, & vous souhaite bien le bon jour.

COMTESSE DU BARRY.

XLVIIe. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

JE ne crois pas, mon cher Duc, que tous les arts réunis aient jamais produit un chef-d'œuvre plus parfait & plus élégant que le Vis-à-vis que je viens de recevoir de votre part. (a) Si je ne puis me lasser d'admirer tous

(a) D'après les sollicitations de Mde. Du Barry, le Roi alla lui-même retirer toutes les pièces du procès du Duc d'Aiguillon, dans son Lit de Justice du 30 Septembre 1770. Celui-ci, par reconnaissance, fit faire le Vis-à-vis dont il est question dans cette Lettre, & l'envoya à sa bienfaitrice. Rien de plus élégant & de plus magnifique en même temps. Tout Paris alloit le voir par curiosité. Sur les quatre panneaux principaux on voyoit les armoiries des Du Barry sur un fond d'or, avec le fameux cri de guerre: *Boutez-en ayant*. Sur chacun des panneaux de côté, on voyoit répétée une corbeille garnie d'un lit de roses, sur lequel deux Colombes se becquetoient lascivement, & d'un cœur transpercé de fleches avec tous les attributs de l'Amour. Ce Vis-à-vis a coûté au Duc d'Aiguillon 52000 livres. Le Public a été scandalisé d'un faste aussi indécent, & l'on a fait à ce sujet l'épigramme suivante:

Pourquoi ce brillant Vis-à-vis?

Est-ce le char d'une Déesse?

Ou de quelque jeune Princesse?

S'écrioit un badaud surpris.

Non... de la foule curieuse

Lui répond un caustique, non;

C'est le char de la Blanchisseuse

De cet infame d'Aiguillon.

les talens que tous les artistes y ont développés, combien ne dois-je pas d'éloges au goût de celui qui les a dirigés! J'aurai un véritable plaisir de faire partager au Roi mon admiration. Cependant, comme on n'a encore rien vu d'aussi magnifique en ce genre, j'ai quelque inquiétude que Sa Majesté ne s'oppose à l'empressement que j'ai de faire usage de ce cadeau. (a) Mais, telle chose qui puisse arriver, je vous prie d'être aussi persuadé de ma reconnoissance que du désir que j'ai de vous donner dans toutes les occasions les preuves du sincere attachement que je vous ai voué pour la vie.

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XLVIII. LETTRE.

Du Duc de Noailles.

Madame la Comtesse,

JE suis chargé d'une commission de la part de Mde. la Duchesse de Grammont vis-à-vis

(a) Mde. Du Barry ne s'en est point effectivement servie, parceque le Roi l'ayant trouvé trop beau, le lui a défendu.

de vous, & je m'en acquitte avec d'autant plus de plaisir qu'elle me procure l'avantage de m'entretenir un instant avec la Divinité qui fait les délices de la Cour. Cette Dame est mortifiée de n'être point dans vos bonnes grâces; elle ne sait à quoi attribuer le froid qui a toujours paru régner entre elle & vous; elle vous estime particulièrement; & comme la voilà de retour de ses voyages, elle desiré avec le plus grand empressement que la paix puisse se rétablir entre vous deux. Elle m'a pris en conséquence pour son médiateur. Puis-je me flatter de pouvoir réussir? Je vous dirai en mon particulier qu'elle est désolée d'avoir pu vous manquer en quelques occasions; mais son aveu & la démarche qu'elle fait doivent lui servir de pardon, surtout vis-à-vis de vous, Madame, dont la bonté s'est montrée en tant d'occasions. Je vous prie donc d'avoir égard à sa prière, & de m'honorer d'un mot de réponse.

Je suis avec respect, &c.

DUC DE NOAILLES.

XLIX. LETTRE

Au Duc de Noailles.

COMMENT, Monsieur le Duc, Madame de Grammont ne sait, dit-elle, à quoi attribuer l'inimitié qui regne entre elle & moi? Ignore-t-elle sa hauteur insultante, son mépris & ses propos indécens? Ignore-t-elle les chansons qu'elle a fait faire, tant contre le Roi qui l'avoit comblée de bienfaits, que contre moi? A-t-elle oublié toutes ses menées sourdes, toutes ses intrigues, toutes les cabales pour me noircir dans l'esprit de S. M. & de la famille Royale? Si toutes ces manœuvres odieuses se sont effacées de sa mémoire, elles sont encore gravées dans la mienne, mais, à la vérité, pour les mépriser. Cependant je ne conserve pas de rancune: dites-lui que je veux bien ne plus penser à elle, mais à condition que je ne la reverrai jamais. En conséquence, qu'elle ne paroisse plus à la cour, qu'elle vive tranquille à Paris, & je vous promets à vous & à elle de ne l'inquiéter aucunement. Si elle pouvoit encore me perdre, je suis convaincue qu'elle le feroit. Plus généreuse qu'elle, je me contente de la prier de m'honorer de

son indifférence, comme je lui accorde la mienne. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

LETTRE

De Mr. de Maupeou.

5 Décembre 1770.

Madame & chere Cousine,

Vous n'influez pas moins dans les affaires de l'Etat, que si vous en teniez les rênes; ainsi, comme notre intérêt est commun, nous devons être extrêmement unis & ne rien faire que pour le bien général, dans lequel, en bons sujets, nous trouvons aussi le nôtre. Nous venons de donner avant-hier, comme vous le dites si joliment, les écrivains au Parlement, en lui recommandant d'être plus circonspect à l'avenir: mais ce Corps haut, impérieux, & dont l'ambition s'étend jusqu'à vouloir usurper l'autorité du Souverain, est excité par le Duc de Choiseul, son protecteur, à se révolter contre la nouvelle Loi de Sa Majesté, Loi qui n'est cependant que le renouvellement d'une ancienne, enregistrée, il y a

plus de cent ans & toujours exécutée. Comme le Duc de Choiseul est notre ennemi commun & encore plus le vôtre que le mien, qu'il n'y a pas de sûreté pour vous, tant qu'il restera en place, & que le moment est venu où il faut nous en débarrasser pour toujours, réunissons-nous tous deux.

De votre côté, vous donnerez à entendre continuellement au Roi, que M. de Choiseul excite sourdement le Parlement à cesser ses fonctions & à se révolter contre lui. Ce que vous aurez ainsi avancé sans paroître y faire beaucoup d'attention, j'en donnerai à S. M. les preuves les plus fortes & je lui ferai voir également par des pièces que j'ai en main, que la Duchesse de Grammont, sous prétexte de voyager pour son plaisir, n'a fait autre chose que chercher à soulever les autres Parlemens, pour les rendre réfractaires à ses ordres. Enfin le Duc d'Aiguillon & l'Abbé Terray lui insinueront adroïtement que le Duc de Choiseul, pour conserver tout son crédit, cherche par des voyes obliques à exciter la guerre, malgré les mouvemens apparens qu'il se donne pour entrer dans les vues pacifiques de Sa Majesté.

En voilà plus qu'il n'en faut pour perdre ce Ministre ambitieux aux yeux de notre

Monarque, qui ne l'aime plus, mais qui s'y est habitué, pour ainsi dire, malgré lui, parcequ'il le craint & qu'il le regarde comme un homme nécessaire. Voilà la marche que nous devons tenir.

Je suis enchanté de votre dernière plaisanterie au sujet du Duc de Choiseul. (a) De pareilles railleries portent coup: il faut avoir autant d'esprit que vous en avez pour en imaginer si à propos. Il n'est pas besoin de vous recommander le secret dans nos démarches; vous êtes aussi intéressée que moi à les tenir cachées.

Je suis avec respect, &c.

DE MAUPEOU.

(a) Il y a eu deux plaisanteries de Mde. Du Barry sur le Duc de Choiseul; on ne fait trop de laquelle M. de Maupeou parle ici. Quoi qu'il en soit, les voici:

Un jour que Mde. Du Barry étoit avec le Roi, elle tenoit deux oranges, &, en les jettant en l'air, elle disoit: *Saute, Choiseul! saute, Praslin!*

Une autre fois, elle rencontre sur son escalier un de ses Cuisiniers, qui lui parut ressembler au Duc de Choiseul. „ Etes-vous à mon service, lui dit-elle: Oui, Madame, répond-il. Allons, dit Mde. Du Barry, vous avez la figure trop sinistre! Dites à mon Intendant que „ je ne veux plus vous voir & qu'il vous renvoie à l'instant.” Cela fut exécuté. Le même soir, Mde. Du Barry conta cette aventure au Roi, & lui ajouta: „ j'ai renvoyé mon Choiseul, quand renverrez-vous le vôtre?”

LI. LETTRE.

Au Duc de la Vrillière.

24 Décembre 1770, 10 heures du matin.

Voici, Monsieur le Duc, deux Lettres de cachet que le Roi a signées, & qu'il vous charge de faire signifier sur le champ à Mrs. de Choiseul & Praslin: ne perdez pas un instant. (a)

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

(a) Voici ces deux Lettres de cachet:

1^o. Celle au Duc de Choiseul:

Mon Cousin,

„ Le mécontentement que me causent vos services, me
 „ force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous ren-
 „ drez dans vingt-quatre heures. Je vous aurois envoyé
 „ beaucoup plus loin, sans l'estime particulière que j'ai
 „ pour Mde. la Duchesse de Choiseul, dont la santé m'est
 „ intéressante. Prenez-garde que votre conduite ne me
 „ fasse prendre un autre parti. Sur ce je prie Dieu, mon
 „ Cousin, qu'il vous ait en sa sainte garde.”

LOUIS.

2^o. Celle au Duc de Praslin:

„ Je n'ai plus besoin de vos services, & je vous exile
 „ à Praslin, où vous vous rendrez dans vingt-quatre
 „ heures.”

LOUIS.

LII. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

27 Décembre 1770.

J'ai reçu, Madame la Comtesse, trop de marques de vos bontés pour être surpris de la nouvelle faveur dont vous m'honorez. En vous assurant de toute ma reconnaissance, permettez moi, cependant, quelques réflexions sur les circonstances actuelles.

La preuve éclatante que j'ai reçu de la protection du Roi dans mon affaire, m'a suscité trop d'ennemis, & cet événement est encore trop récent pour qu'il soit prudent d'accepter en ce moment la place à laquelle vous avez engagé Sa Majesté de me nommer.

(a) Outre cela, Madame, le regret général dont le public entier s'est empressé à donner des preuves à nos ennemis au moment de leur exil, en a plutôt fait pour eux une espèce de triomphe, qui ne peut qu'influer de la manière la plus désagréable sur ceux qui les

(a) Il s'agit ici du Ministère de la Marine, que Mde. Du Barry avoit obtenu du Roi pour le Duc d'Aiguillon, & que celui-ci, par une politique bien entendue, refusa dans ce moment.

remplaceront. Je crois donc, sans entrer dans un plus long détail, que j'agirai plus prudemment en restant encore pendant quelque temps derriere le rideau, & en attendant un moment plus favorable pour entrer sur la scene. Toute la précaution que nous devons prendre, c'est que cet *interim* soit rempli par des gens qui n'aient assez de consistance ni assez de talens pour nous faire craindre qu'ils puissent se maintenir malgré nous. Lorsque tout le fiel du public se sera épuisé sur eux, & que leur impéritie fera désirer leur changement, il sera temps alors que je paroisse. Devenant pour ainsi dire nécessaire, j'en aurai plus de facilité à vous donner des preuves réelles de tout mon dévouement. Vous avez, Madame, assez de sagacité pour concevoir mon plan, & assez d'adresse pour m'aider à le mettre à exécution. Il est, vous le savez, des occasions où il faut, comme l'on dit vulgairement, *reculer pour mieux sauter*. Je suis, &c.

DUC D'AIGUILLON.

LIII. LETTRE.

A l'Abbé Terray.

3 Janvier 1771.

LE Roi est toujours incertain, mon cher Abbé, sur le choix d'un Ministre de la Marine. Je lui ai parlé de vous, & je croyois que M. le Chancelier, avec qui j'étois dans le moment, m'auroit appuyé en votre faveur; mais il n'a pas dit un mot. Sa Majesté m'a répondu qu'on lui proposoit plusieurs sujets, & qu'Elle ne savoit à qui donner la préférence. Cependant pour que les affaires de la Marine ne souffrent point du retard que l'incertitude du Roi pouvoit y mettre, je lui ai conseillé de vous en donner le porte-feuille provisoirement, c'est-à-dire, que vous le remettrez aussitôt la nomination faite d'un autre Ministre. S. M. y a consenti: vous voilà Ministre de la Marine par *interim*: c'est à vous, mon cher Abbé, à faire dans cette nouvelle place tous vos efforts pour mériter qu'on vous y laisse à demeure. Comme le Ministère de la Guerre n'étoit pas votre fait, je n'ai pas même eu l'idée de vous proposer. Le Prince de Condé a beaucoup intrigué & sollicité pour

un Marquis de Monteynard que je ne con-
nois guere, & le Roi lui a donné son con-
sentement. Nous verrons comment il se
comportera, & si nous en serons contents. (a)
Adieu, croyez-moi toujours votre amie,
COMTESSE DU BARRY.

LIV. LETTRE.

De Mr. de Maupeou.

Madame & chere Cousine,

JE ne vous cache point que, bien loin d'en-
gager le Roi à accorder le porte-feuille de la

(a) Comme tout ne se fait que par intérêt, le Prince
de Condé avoit le sien dans la nomination du Marquis de
Monteynard. Il y avoit longtemps qu'il désiroit qu'on ré-
tablît en sa faveur la charge de Grand-Maitre de l'Artille-
rie de France, qui lui auroit valu 400000 livres de rentes,
& il comptoit que le Ministre de la Guerre étant sa créature
seroit le premier à proposer le rétablissement de cette char-
ge pour lui. Mais le Marquis de Monteynard, soit pour ne
point diminuer son revenu & son autorité, en détachant
une si belle portion de son Département, soit réellement
en vue du bien de l'Etat, représenta au Roi que le mo-
ment où l'Etat de ses finances exigeoit une diminution sur
les fonds de l'Extraordinaire de guerre, ne lui paroî-
soit point être celui de faire une dépense aussi considéra-
ble, en accordant au Prince de Condé la grace qu'il de-
mandoit. En conséquence l'affaire n'eut pas lieu.

Marine à l'Abbé Terray, je l'ai, au contraire, demandé pour M^r Bourgeois de Boynes; & je vous prie, si vous n'intéressez pas S. M. en faveur de celui-ci, au moins de ne plus insister en faveur de l'Abbé Terray. Vous savez que c'est moi qui lui ai fait avoir le Contrôle-général; j'espérois qu'il me seroit attaché, & qu'il seconderoit tous mes projets: il n'a pas manqué de me le promettre; mais il avoit bien résolu en son particulier de n'en rien faire. Loin de me fournir les choses nécessaires pour consolider la destruction du Parlement & des Choiseul, nos ennemis, il n'a pas même voulu lever les obstacles qui se présentoient contre moi. Personne n'étoit plus initié que lui dans les mystères de la Magistrature, plus connu au Parlement, & plus au fait des caractères, des esprits & des intrigues de ses anciens confrères. Cependant il ne m'a été d'aucun secours, ne m'a aidé d'aucun conseil, & m'a laissé tout le poids & l'embarras de mon entreprise. Ce n'est pas, croyez-moi, par aucune vue du bien public, qu'il s'est conduit ainsi; ce n'est pas par amitié ou générosité envers ses anciens confrères; mais il regardoit comme impossible l'exécution totale de mes projets. Il espéroit que je succomberois sous le far-

deau: dès-lors il entrevoyoit qu'il pouvoit me remplacer comme chef de la justice, & proposer un nouveau plan tout opposé au mien. Heureusement que M. de Boynes est venu à mon secours, il m'a communiqué ses lumieres, m'a aidé dans l'exécution de mes desseins, & me rend encore les mêmes services. Le Roi connoît son mérite & ses talens, & j'espere qu'il le récompensera par le Ministère de la Marine, d'autant plus qu'il trouvera en lui un homme infatigable & d'un jugement solide. (a) Je vous prie donc, Madame & chere Cousine, de vouloir bien ne pas déranger mes opérations, dont il ne peut rien résulter que d'heureux. Quant à l'Abbé Terray, il ne faut pas lui rompre sur le champ en visiere, il faut toujours l'amadouer par de belles promesses, & le tenir ainsi continuellement dans la dépendance. Je vous attends à dîner demain, com-

(a) Ce Mr. de Boynes n'étoit pas plus honnête homme que le Chancelier & l'Abbé Terray. C'étoit un nouvel intrigant, qui n'étant pas aussi avancé que les deux autres, pressé de se pousser, s'étoit rendu nécessaire au Chancelier, & l'avoit servi de bonne foi, du moins dans les premiers momens, pour prendre pied dans le Conseil, s'y ancrer, & se mettre en état de travailler ensuite pour son compte, de se former un parti, & de s'élever sur les ruines de ceux dont il envioit la fortune.

me vous me l'avez promis ; malgré nos affaires, j'espère que vous pourrez vous amuser. J'ai l'honneur d'être, &c.

DE MAUPEOU.

LV. LETTRE.

À l'Abbé Terray.

Vous auriez tort de m'en vouloir, mon cher Abbé, de ce que la Marine est donnée à Mr. de Boynes: vous pouvez être sûr que je ne me suis point mêlée de cette nomination, & que je suis fâchée en mon particulier de ce qu'on ne vous a pas donné la préférence. Il ne faut pas pour cela vous en porter, comme vous faites, ni offrir votre démission, parceque vous seriez le premier puni si le Roi l'acceptoit. Sa Majesté, à qui j'ai demandé pourquoi Elle n'avoit pas pensé à vous pour ce Ministère, m'a répondu qu'il n'y avoit que vous qui connussiez actuellement l'état de ses finances, & que vous lui seriez plus utile dans cette place que dans toute autre. Ainsi ne vous désespérez pas: remplissez vos fonctions à la satisfaction générale; laissez une route bien tracée pour celui qui vous remplacera:

alors on vous fera passer à un Ministère plus important. Vous savez que celui des Affaires Etrangères est vacant ; le Roi ne veut pas encore y nommer ; il n'est pas impossible que l'on pense à vous y placer.

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

LVI. LETTRE

V

Au Baron de Breteuil.

LE Prince Louis, Monsieur, a sollicité & fait solliciter par le Prince de Soubise l'Ambassade à la Cour de Vienne. Le Roi n'a pu s'y refuser. Mais comme vous étiez destinée à cette Ambassade, (a) j'ai engagé

(a) Mr. le Baron de Breteuil étoit une créature du Duc de Choiseul, & un homme du plus grand mérite en fait de négociation. Mais on craignoit qu'il n'intriguât auprès de la Reine de Hongrie, & qu'il ne l'engageât à être vivement en faveur du Duc de Choiseul. Il étoit essentiel au parti des Du Barry d'avoir à la Cour de Vienne un homme qui leur fut dévoué ; c'est ce qui fit donner la préférence au Prince Louis, tous les yeux duquel s'étoient fixés, pour ainsi dire, le partage de la Pologne, sans qu'il en fut instruit. Aussi quand le Roi sut cette nouvelle, il dit amèrement : „ Ah ! si Choiseul fut resté, cela „ ne seroit point arrivé. „ Mais il retomba dans son indolence ordinaire, & oublia bientôt cette perte.

sa Majesté à vous donner celle de Naples, qui est moins importante à la vérité, mais aussi honorable. Elle y a consenti avec plaisir, connoissant votre mérite & vos lumières. Je suis, Monsieur, &c.

COMTESSE DU BARRY.

=====

LVII. LETTRE.

De Mr. de Maupeou.

Madame & chere Cousine,

Vous connoissez, je le crois, le caractère de votre auguste amant, aussi bien que moi. Il est trop bon, trop foible, & la sévérité qu'il a montrée en punissant les membres réfractaires de son Parlement, commence à lui paroître dure. Il est de son intérêt qu'il ne change point, & par une suite évidente le nôtre en dépend essentiellement, parceque nous nous sommes déclarés trop ouvertement contre ces Tribunaux, pour que nous n'ayons pas tout à craindre de leur rétablissement. Il faut donc intimider S. M. dans le cas où sa foiblesse le tourneroit à la douceur, & lui donner du courage malgré lui-même. Nous ne saurions employer à cet effet trop de moyens. Il

s'en présente un qu'il ne faut pas laisser échapper. Du nombre des Tableaux à vendre, provenant du Cabinet de feu Baron de Thiers, est le portrait de Charles I, Roi d'Angleterre, à qui son Parlement a fait trancher la tête: retirez-le à tel prix que ce soit, sous prétexte que c'est un portrait de famille, puisque les Du Barry sont de la maison de Stuart. Vous le ferez placer dans votre appartement à côté de celui du Roi: la mort sinistre du Monarque Anglois fera frémir S. M. & vous pouvez lui faire entendre que peut-être le Parlement se feroit prêt à un attentat pareil, si je n'eusse arrêté son complot criminel, avant qu'il fût formé au degré de noirceur & de scélératesse, auquel il auroit pu parvenir. Une crainte de ce genre, présentée par vous, ma chere Cousine, le rendra inflexible contre toutes les démarches & les tentatives de nos ennemis. (a)

Brû-

(a) Mde. Du Barry a suivi effectivement le conseil de M. de Maupeou. Quelque absurde & quelque abominable que fût cette imputation, elle enflammait le Prince pour le moment; c'est du pied de ce tableau que partaient les foudres qui alloient frapper la Magistrature & la pulvériser jusqu'aux extrémités les plus reculées du Royaume.

Brûlez cette lettre, mais n'oubliez pas ce qu'elle renferme.

Je suis avec respect, &c.

DE MAUPEOU

L'VIII. LETTRE.

Du Comte Du Barry.

ME voilà de retour, ma chère sœur, de mon voyage, & je vous vois avec la plus grande satisfaction au plus haut point d'élevation. Ma sœur vous a communiqué les lettres que je lui écrivois pour votre instruction, & vous voyez que vous vous êtes très-bien trouvée de ne vous en être pas écartée. Vous voilà débarrassée de votre plus dangereux ennemi: tous les Ministres nous sont dévoués, le Chancelier, M. de Boynes, l'Abbé Terray, le Duc de la Vrillière & le Prince de Soubise. Mais ce n'est pas tout, il reste un Ministère vacant, & il faut y placer quelqu'un de notre main. Notre ami d'Aiguillon nous presse continuellement de vous engager à prier le Roi de le nommer: il le mérite à tous égards: son procès est déjà oublié du public. Voilà six mois

écoulés depuis, ainsi il n'y a plus d'obstacles contre lui. Il sort de chez moi avec le Duc de la Vrilliere, & je leur ai promis que cela seroit. Vous voyez, ma chere sœur, qu'il ne faut pas perdre cet objet de vue.

Vous vous êtes plaint dernièrement à ma sœur, apparemment pour qu'elle me le rendit, que je tirois trop sur le Banquier de la Cour; mais on vous aura donc exagéré à cet égard; car je n'ai encore touché que deux millions trois cents mille livres; & quand j'aurois tiré davantage, qui pourroit s'en plaindre? Ce ne peut être le Roi, puisqu'il n'y a personne assez hardi pour oser lui en parler. Ce n'est pas vous, qui me devez votre fortune & qui devez être la première à la faire réjoillir en partie sur moi. Ce n'est pas le Banquier de la Cour, puisque dans ses comptes on prend mes Mandats pour argent comptant. Ce ne peut être l'Abbé Terray, qui nous craint & qui seroit écrasé, si vous & moi disions la moindre chose. Ce ne peut être le Chancelier, notre Cousin, que nous soutenons dans sa place. Personne donc n'a le moindre reproche à nous faire: ainsi continuons & profitons de la fortune, tant qu'elle nous sera favorable.

Je vous embrasse, & suis, &c.

COMTE DU BAY

LIX^e LETTRE.*De Madame la Princesse de Conti.*

Vous ne devez pas douter, Madame, de la peine sensible qu'éprouvent toutes les personnes de la famille Royale, en voyant les Princes éloignés de la Cour & dans la disgrâce du Roi. Ceux dont vous êtes environnée vous ont engagée à vous servir de tout votre crédit pour contribuer à ce triste événement. J'aime à penser que vous ne vous y êtes prêtée, que parcequ'on vous a trompée par l'apparence d'un bien présent, & que vous n'avez pas prévu les suites funestes qui devoient en résulter. Les choses sont dans un état de crise, où elles ne peuvent rester longtemps. De quelle gloire ne vous couvririez-vous pas, si, voulant employer votre faveur à réparer le mal que vous avez fait & à rétablir la paix dans le Royaume, vous engagiez Sa Majesté à rappeler près de lui ces illustres Exilés, qu'on ne l'a forcé de punir qu'en les lui représentant comme rebelles à ses volontés, tandis qu'en s'opposant au bouleversement de tout

tes les loix, ils lui donnoient la preuve la plus éclatante de leur attachement inviolable à ses véritables intérêts ! Si la justice d'une telle cause ne suffisoit pas pour vous engager à la défendre, votre intérêt personnel vous en feroit une loi. En effet, Madame, quel seroit vtre sort si nous venions à perdre le Roi ! Quand même vous n'aurez point à craindre la catastrophe la plus affreuse, pourriez-vous sans effroi songer au nombre & à la qualité des ennemis que vous vous ferez suscités ? Vous pouvez aujourd'hui vous en faire autant de protecteurs ; il vous sera même facile d'acquérir des droits sur leur reconnoissance, & de vous concilier leur estime, ainsi que la mienne, par une conduite qui, dans tous les temps, ne pourra que vous faire le plus grand honneur.

Je suis, &c.

PRINCESSE DE CONTI.

LX^e. LETTRE.*De Mr. de Maupeou.*1^{er} Juin 1771.

J'AI encore raisonné ce matin, Madame & chere Cousine, avec le Duc d'Aiguillon sur le projet de votre mariage avec le Roi: nous n'avons pas du tout trouvé la chose impossible. Vous savez que nous avons l'exemple d'un mariage pareil entre Louis XIV & Madame de Maintenon: les circonstances vous sont assurément beaucoup plus favorables qu'elles ne l'étoient à cette Dame, qui n'avoit point sur son amant un ascendant aussi fort que celui que vous avez sur le Roi. Outre cela, Louis XIV avoit un caractère extrêmement fier, même assez dur: celui de son successeur est, au contraire, facile jusqu'à la timidité, & très-facile à subjuguier. Mais, pour arriver au but, il est essentiel de maintenir la destruction du Parlement & l'éloignement des Princes. S'ils venoient à rentrer en grace, vous sentez que l'espoir que les circonstances vous mettent dans le cas de concevoir ne seroit plus alors qu'une vaine chimere. Il est donc essentiel, ma

Belle Cousine, que vous me fécondiez de tout votre pouvoir. Soyez bien assurée que de mon côté je ne resterai pas oisif, & que tous les efforts de vos ennemis seront vains, tant que nous réunirons les nôtres contre eux. Il faut actuellement vous occuper sérieusement à faire le Duc d'Aiguillon Ministre des Affaires Etrangères, parcequ'en cette qualité il pourra non seulement vous rendre favorables les autres Puissances, mais encore solliciter vivement près de la Cour de Rome la dispense qui vous est nécessaire.

Je suis, &c.

DE MAUPEOU.

EXI. LETTRE

Du Duc d'Aiguillon.

30 Juin 1771.

Madame la Comtesse,

Vous avez eu trop de part à ma nomination au Ministère des Affaires Etrangères, pour que vous puissiez douter de toute ma reconnaissance & du désir que j'ai de vous en donner des preuves. J'ai déjà eu avec le Nonce du Pape une entrevue au sujet de

la dispense que vous désirez obtenir, & il m'a promis de vous servir dans cette affaire. Pour entamer à ce sujet une négociation dans toutes les regles, il est nécessaire que vous signiez le Mémoire que vous trouverez ci-joint. (a) Je le remettrai au Nonce, qui se charge de le présenter lui-même au Saint Pere. De mon côté, j'engagerai le Cardinal de Bernis à en solliciter vivement le succès. Je suis, &c.

DE D'AIIGNILLON.

(a) Voici en abrégé ce que contenoit ce Mémoire, trop long pour être rapporté entièrement.

M^{de}. Du Barry représente à sa Sainteté que par le fait des regles canoniques, elle n'avoit su que depuis la célébration de son mariage avec le Comte Guillaume Du Barry, qu'il fut défendu d'épouser le frere d'un homme avec qui on a vécu. Elle avoue avec toute la douleur d'une ame repentante, qu'elle avoit eu des foiblesses pour le Comte Jean Du Barry, frere de son mari; qu'elle a été heureusement prévenue à temps de l'inceste qu'elle alloit commettre, & que sa conscience, éclairée alors, ne lui avoit pas permis d'habiter avec son nouvel époux; qu'ainsi le crime n'est point encore commis, & elle supplie Sa Sainteté de vouloir bien la relever d'une alliance aussi scandaleuse.

Au reste, ce projet de Mariage avec le Roi n'étoit qu'un leurre que le Chancelier, le Duc d'Aligillon, & l'Abbé Terray donnoient à M^{de}. Du Barry, afin qu'elle s'intéressât toujours pour eux auprès du Monarque, & qu'elle leur fit obtenir tout ce qu'ils desiroient. Ils connoissoient toute la chimere de ce projet, mais une ambition de cette importance ne pouvoit se terminer autrement: c'est tout ce qu'ils demandoient.

 LXII. LETTRE

De l'Abbé Terray,

5-Août 1771.

Je suis trop sensible, Madame la Comtesse, à toutes les marques d'amitié dont vous voulez bien m'honorer, pour ne vous en témoigner ma reconnoissance dès que l'occasion s'en présente. En voici une qui ne peut que vous être agréable.

Le Roi faisoit 300000 livres de rentes viagères à Mr. le Comte de Clermont qui vient de mourir. Voilà par conséquent 300000 livres de rente que S. M. gagne d'un seul coup. Mais, comme vous n'avez pas encore songé à vos intérêts, il est juste que vos amis y pensent pour vous. Je viens à ce sujet d'avoir une conférence avec le Roi, dans laquelle je lui ai exposé que votre attachement désintéressé pour la personne ne vous permettoit que de vous occuper des moyens de lui plaire & de lui témoigner votre reconnoissance des bontés dont il vous honoroit; & que je croyois qu'il étoit de la justice de vous faire un bien-être en vous donnant une partie de la rente du Comte de

Clermont; ce qui pouvoit se faire d'autant mieux que cela ne dérangerait rien dans ses finances, & que les peuples n'en souffriroient aucunement. Le Roi m'a remercié de mon idée & vous a fait don du tiers de cette somme. Je goûte le plus grand plaisir à vous l'apprendre sur le champ, & à vous réitérer les assurances du respect avec lequel je suis, &c.

TERRAY.

EXIII. LETTRE

A P. Abbé Terray.

5. Août 1775.

Le Roi vient de me confirmer, mon cher Abbé, ce dont vous m'avez fait part ce matin. Recevez-en mon remerciement, & en même temps la nouvelle que sur les 200000 livres restantes de la rente viagère du Comte de Clermont, j'en ai demandé 50000 livres pour vous, en reconnaissance de vos services, & que S. M. vous les a accordées de la meilleure grace possible. Voilà comme j'aime à me venger de vos procédés. Croyez-moi pour la vie dans les mêmes dispositions à votre égard.

COMTESSE DU BARRY.

LXIV. LETTRE.

A Mr. de Maupeou.

7 Août 1771.

Je me suis trouvée hier avec le Roi, Monsieur le Chancelier. L'Abbé Terray y est venu, qui a beaucoup remercié S. M. des ~~30000~~ livres de rente qu'elle lui accordoit à ma considération sur les 300000 livres viagères qu'elle gagne par la mort du Comte de Clermont, & dont elle m'avoit donné le tiers sur les représentations que lui avoit faites le Contrôleur Général. Le Roi demanda alors ce qu'il seroit des 150,000 livres restantes? „Sire, lui ai-je dit, mon „Cousin le Chancelier en mériteroit bien „autant que l'Abbé: vous savez les services essentiels qu'il vous rend; voilà l'occasion de le récompenser. Qui, Sire, répondit sur le champ l'Abbé Terray, ce sera „un dédommagement des sacrifices considérables qu'il a faits par l'extinction de „beaucoup de Charges qui procuroient à „la fienné de gros bénéfices, & par la remise qu'il a également faite à vos nouveaux Magistrats du droit de Marc d'or.”

Mais il n'est pas si méchant au moins, ce pauvre diable d'Abbé ! qu'en pensez-vous, mon cher cousin ? Il prend vos intérêts comme les siens propres : pour moi je lui en fais bon gré. (a) Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

LXV. LETTRE.

A Mr. de Malpègue.

MON SIEUR le Chancelier, malgré toutes les lourdes remontrances du Marquis de Monteynard, je viens enfin d'obtenir l'agrément du Roi pour le Régiment que vous desiriez pour Mr. votre fils. Je m'empresse de vous faire part de cette nouvelle, & je desire que vous ayez autant de plaisir à l'apprendre que j'en ai à vous l'annoncer. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

(a) On croiroit, d'après ces Lettres, qu'au moins le Roi s'est conservé les 10000 livres restantes. Point du tout. Le Comte de la Marche vint à la traverse, & voulut aussi avoir sa part du gâteau. Il représenta qu'il étoit le seul Prince du sang qui fût resté attaché au Roi, & qui eût approuvé les opérations du Chancelier. Pour reconnaître son zèle, on lui donna les 10000 livres.

LXVI. LETTRE.

A Mr. de Sarrine, Lieutenant général
de Police.

JE ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous marquer tout mon mécontentement sur un livre qui paroît depuis peu, & dont on assure que les Exemplaires ne sont pas aussi rares qu'ils devroient l'être. Vous n'ignorez pas jusqu'à quel point cette brochure, qui a pour titre *le Gazetteur Cuirassé*, (a) pousse l'insolence sur le compte du Roi,

(a) C'est une rhapsodie décomposée de toutes sortes de déclamations, d'impostures, de mensonges & de jeux de mots contre le Roi, & pour ainsi dire, la France entière. Ce qui a piqué surtout Mde. Du Barry, ce sont certains articles sur son compte, absolument faux, & qui la vilipendoient de toute manière. Entr'autres absurdités, on lui donne dans ce livre, pour pere, le Pere Ange Picpus; on dit qu'elle a donné une galanterie au Marquis de Chabillant; qu'elle a fait le métier de fille publique à Paris pendant quinze ans; qu'elle va faire rentrer les Jésuites, parce qu'elle a les inclinations de ces Non Conformistes; qu'elle va établir un nouvel Ordre qui sera celui de Ste. Nicole, (allusion à un nommé Nicole, Charlatan, très connu à Paris pour le traitement des maux vénériens) & que, quoiqu'elle ne doive y nommer que ceux qui ont été bien avec elle, cet Ordre sera plus nombreux que celui de St. Louis.

de ses Ministres, de toute la Cour, & sur le mien en particulier. Je ne doute que vous ne réussissiez, sinon à découvrir l'auteur & à le punir avec toute la rigueur qu'il mérite, du moins à supprimer tous les exemplaires de son infame ouvrage. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

LXVII. LETTRE.

Du Duc de la Vrilliere.

RECEVEZ, je vous prie, Madame la Comtesse, mes très-humbles excuses, sur l'accident qui m'est arrivé hier chez vous. (a) Vous savez que je ne me suis exposé

(a) Le Roi avoit promis que ce seroit Mde. Du Barry qui nommeroit à toutes les places de la Maison d'Artois qu'on formoit alors. La Marquise de Mêmes avoit engagé Mde. Sophie à solliciter pour son fils une place dans cette Maison. Mde. Sophie s'étoit adressée directement au Roi, qui avoit donné son Bon. Mais le Duc de la Vrilliere, piqué de ce que cette grace avoit été obtenue sans sa participation, en fit ses plaintes à Mde. Du Barry, en lui démontrant les inconvéniens qu'il y auroit à ce que le Roi accordât ainsi des places à son insçu, lui dit d'en parler à S. M. & différa l'expédition du brevet de M. de Mêmes. Mde. Sophie, instruite de cette manœuvre, manda le Duc de la Vrilliere, lui ordonna d'expédier le Brevet, & prit cette occasion pour lui re-

à la scène qui m'a mis dans l'état où vous m'avez vu, que pour m'être opposé avec trop de fermeté à ce que l'on n'accordât aucune grâce sans votre participation, ou au moins à votre insçu. Soyez persuadée que le désagrément que j'ai essuyé ne rallentira pas mon zèle, & que vous me trouverez toujours disposé à vous donner des preuves de mon dévouement sans réserve.

Je suis, &c.

DUC DE LA VRILLIERE.

LXVIII^e. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

JE suis bien touché, ma chere Comtesse, de n'avoir pu pénétrer chez vous, où je ne doute pas que vous étiez renfermée, malgré

procher le trafic scandaleux qui se faisoit chez lui & chez M^{de}. de Langeac, la Maitresse, des différentes graces dépendantes de son Ministère. Le pauvre Duc reçut cette leçon après avoir dîné copieusement, comme à son ordinaire. Il alla aussitôt après chez M^{de}. Du Barry, où, en lui rendant compte de ce qui venoit de se passer, il se trouva mal, & manifesta les effets d'une indigestion. Il resta sans connoissance, & il fallut le transporter chez lui dans l'état le plus dégoûtant. C'est pour se justifier qu'il écrit cette lettre.

les assurances de votre Suisse. J'étois allé pour essayer de vous consoler du désagrément que vous avez essuyé de la part de Monseigneur le Dauphin. S'il vous étoit arrivé quelque chose d'heureux, je n'en aurois sûrement pas été informé si promptement. Ce contretemps fâcheux ne justifie que trop bien ce que j'ai eu l'honneur de vous dire lorsque j'ai sçu que vous vous étiez permis quelques plaisanteries sur ce Prince, dont le caractère n'est pas endurant. (a) De nouveaux avis seroient à présent hors de saison, parceque vous sentez combien vous devez être réservée dans vos propos. Je crois qu'il est inutile que vous tentiez aucune démarche marquée pour un raccom-

(a) Mde. Du Barry avoit eu l'imprudence de le permettre des plaisanteries sur la prétendue impuissance de Mgr. le Dauphin: on les lui rapporta. Furieux, il se transporta à l'instant chez elle, où il lui fit sentir de la façon la plus vive qu'il ne lui appartenoit pas de s'égayer ainsi sur son compte; & comme on parloit alors du Vicomte Du Barry, pour lequel Mde. Du Barry, sa tante, sollicitoit la place de premier Ecuyer, Mgr. le Dauphin lui dit: „ Si votre neveu a cette place, qu'il ne s'approche pas de moi; je lui donneroie de ma botte sur la joue.” Mde. Du Barry fut si fâchée de cette scène, qu'elle se renferma chez elle pour toute la journée, & ne voulut voir personne. Le Duc d'Aiguillon n'ayant pu entrer, lui écrivit cette lettre.

modement. Vous seriez mal reçue, & ce seroit peut-être vous préparer de nouvelles humiliations. Attachez-vous plus que jamais à subjuguier le Roi; la faveur dont il vous honore, tiendra au moins vos ennemis en respect. Je suis, &c.

DUC D'AIGUILLON.

LXIX. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

J'écommence à croire, Monsieur le Duc, que vous aviez raison de m'inspirer de la défiance sur le Chancelier. Je viens de découvrir que, malgré toutes ses protestations, il cherchoit à obtenir pour son fils la place de premier Ecuyer, quoiqu'il fût très-bien que je la sollicitois pour le Vicomte Du Barry. Je ne crois pas que le Roi m'accorde ma demande; je vous avoue même que d'après ce qui s'est passé entre le Dauphin & moi je ne le desirer pas: mais je suis fort aise d'avoir eu occasion d'apprécier la bonne foi de M. de Maupeou: certainement j'usurai de représailles. A propos, je ne sais qui est-ce qui a averti ce Marigny, qui

qui vient d'arriver à temps pour déconcerter nos démarches & nous empêcher de lui souffler sa place. (a)

LXX. LETTRE.

De l'Abbé Terray.

2 Décembre 1774.

Madame la Comtesse,

Vous avez raison de désirer que la place d'Intendant des Bâtimens soit donnée à Mr. votre frere. Mais pour y parvenir, il faut trouver des griefs contre le Marquis de Marigny; & voici ce que j'ai projeté.

(a) Le Marquis de Marigny étoit Intendant des Bâtimens du Roi. Les Du Barry regardant cette place comme l'appanage naturel de la famille de la maîtresse en titre de S. M., la sollicitoient depuis longtems, & en conséquence ils dénigroient le Marquis aux yeux du Roi, pour le faire disgracier. Mais celui-ci, ayant été informé des menées sourdes que l'on tramoit contre lui, vint à la cour se disculper des fautes qu'on lui imputoit. Le Roi ne put alors se décider à le renvoyer. Quoiqu'il en soit, l'Abbé Terray, tout en faisant sa cour aux Du Barry, trouva ensuite le moyen de s'approprier cette place; on va voir son projet dans la Lettre suivante.

E

Il y a longtems que cette partie manque de fonds; les circonstances m'autorisent à les refuser, sans que je paroisse y mettre de la mauvaise volonté ou de l'humeur: conséquemment elle est dans le plus mauvais ordre, ce qui déplaît beaucoup au Roi. Profitez d'un instant où S. M. demandera quelque ouvrage qu'il n'aura pas; je serai plus resserré que jamais, & ne fournirai point d'argent au Marquis de Marigny: alors insinuez au Roi qu'il feroit bien de me conférer cette place, parceque les fonds étant à ma disposition, je n'aurai pas à donner les mêmes raisons que mon prédécesseur & que je ferai bâtir tout ce que voudra S. M. Le Marquis ainsi dépouillé, je dirai au Roi quelque temps après que mes occupations ne me permettent pas de vacquer à de nouvelles fonctions, & je serai le premier à lui proposer de les confier au Comte Du Barry. (a) Voilà un moyen qui me paroît bon, & je vous conseille d'en faire usage. Je ne le propose que dans la vue de vous obliger. Je suis, Madame la Comtesse, &c.

TERRAY.

(a) Ce projet a réussi très-promptement. C'est au château de Bellevue que l'occasion s'est présentée. M. de Marigny fut sacrifié & l'Abbé Terray eut la place.

LXXI^e. LETTRE.*A Mr. de Sartine.*

18 Décembre 1771.

LE premier devoir de votre place, Monsieur, est d'arrêter la circulation des libelles attentatoires à l'honneur du Roi. Cependant votre vigilance est toujours en défaut sur un point aussi important. Voici encore une Ode infame, que l'on dit courir tout Paris, & dont on m'a remis une copie. (a) Connoissez-en l'auteur, punis-

(a) Cette Ode avoit principalement pour objet la révolution du temps: mais, dans deux strophes, on traitoit avec beaucoup de mépris la passion du Roi pour M^{de}. Du Barry. On lui adressoit ces paroles:

Diane, Bacchus & Cythere

De ta vie abrègent le cours:

Renvoye, il en est temps encore,

L'Impure qui te deshonore:

Chasse tes indignes amours.

Tu n'es plus qu'un tyran débile,

Qu'un vil automate imbécile,

Esclave de la Du Barry:

Du Gange jusqu'à la Tamise,

On te honnit, on te méprise.

sez-le, & empêchez que cette Ode ne se répande davantage, sinon, je serai obligée de la montrer à S. M. & de l'engager à mettre dans votre place un sujet plus attaché & plus vigilant.

COMTESSE DU BARRY.

LXXII. LETTRE.

au Duc d'Aiguillon.

8 Janvier 1772.

VOYEZ mon mari, mon cher Duc: il est actuellement à Paris pour faire cesser le bruit que l'on avoit malicieusement fait courir de sa mort. Conseillez-lui, je vous prie, d'être très-décent & très-réservé pendant le peu de temps qu'il restera dans la Capitale. (a) Ajoutez-lui que, pour peu qu'il y ait des reproches à lui faire, on l'exilera sur le champ pour le reste de ses jours. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher Duc, & suis votre amie,

COMTESSE DU BARRY.

(a) Ce Guillaume Du Barry étoit un sac à vin, un pourceau, se vantant le jour & la nuit dans les plus sales débauches.

LXXIII. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

JE ne doute pas, mon cher Duc, que le Chancelier ne soit un fourbe : il m'avoit toujours fait espérer la grace de Billard que j'avois demandée, non pour obliger ce malheureux, mais en faveur de son pauvre oncle (a) que le châtimement du neveu deshonoré. Il a tant fait qu'il a rendu le Roi inflexible à mes prières. Oh ! c'est un homme dont il faudra nous défaire. J'entre dans vos projets & ferai ce que vous me direz à cet égard. Je vous salue, & suis, mon cher Duc, votre amie.

COMTESSE DU BARRY.

LXXIV. LETTRE.

Du Comte Guillaume Du Barry.

Madame & très respectable Epouse,

J'AI eu la bêtise de perdre avant-hier mille Louis contre M. le Marquis de Chabillant. J'ai

(a) M. Billard Du Monceau, son parrain.

été trouver mon frere pour lui demander de l'argent ; mais il a eu l'impertinence de m'envoyer faire f... & m'a dit que je devois me contenter de ma pension, ajoutant qu'il avoit assez de dettes à payer sans se mêler des miennes. Je vous avoue que c'est bien vilain de sa part. Vous savez que les dettes de jeu sont des dettes d'honneur : ainsi je vous prie de me faire avoir cette somme, ou bien je n'oserai plus reparoitre. Je ne veux plus m'adresser à mon frere dans mes besoins, il n'a point d'amitié pour moi & il jette tout l'argent qu'il veut par les fenêtres. La preuve, c'est qu'il vient de tenir avec sa Madame de Murat un enfant de Mademoiselle Beauvoisin. (a) Cette seule

FIN DE LA LETTRE

(a) L'insolence du beau-frere de Mde. Du Barry étoit à son comble. Il entretenoit une fille qui avoit pris le nom postiche de de Murat. Il la maria à un Chevalier de St. Louis qui, par une circonstance singuliere, portoit ce nom, & auquel il fit une pension de deux mille écus, pour conserver sa Maitresse, qu'il qualifia par dessus cela du titre de Marquise. Ce Du Barry affichoit ainsi un scandale affreux, & peu après il poussa l'indécence jusqu'à tenir publiquement avec sa maitresse l'enfant d'une fameuse Courtisane, nommée la Beauvoisin. Le baptême se fit à Montmartre près Paris, avec le plus grand appareil. Il y avoit douze carrosses de suite, &, comme la paroisse est à l'endroit le plus élevé du lieu, le Curé eut la complaisance de descendre à une petite Chapelle, où

misère, qui ne m'auroit pas coûté dix louis, lui en coûte plus de mille, qu'il auroit bien mieux fait de me donner. Je vous promets que je ne jouerai plus si gros jeu, & je tâcherai, au contraire, de gagner pour ne vous plus importuner. J'ai l'honneur d'être bien parfaitement,

Madame & respectable Epouse, votre, &c.

COMTE G. DU BARRY.

LXXV. LETTRE.

Au Comte Guillaume Du Barry.

Je vous envoie les mille louis pour votre dette du jeu, & autant pour vous en retourner, afin que vous ne me deshonoriez pas. Je fais que votre conduite à Paris est des plus méprisables, & que tout le monde se f... de vous hautement. Si vous y restez plus de huit jours, prenez garde à vous.

COMTESSE DU BARRY.

se fit la cérémonie. Les cadeaux, les dragées, &c. coûtèrent en effet 24 à 25000 livres au Comte Du Barry, qui se chargea en outre de faire 1200 livres de pension au petit bâtard, son filleul.

LXXVI. LETTRE.

De l'Abbé Terray.

Madame la Comtesse,

L'IDEE de vous voir une seconde Madame de Maintenon est certainement très belle : personne ne desireroit plus que moi de la voir réalisée. Mais il faut penser encore plus au solide qu'au brillant. S'il survient quelque changement dans votre position, soit que vous veniez à tomber dans la disgrâce du Roi, soit que nous ayons le malheur de le perdre, où en feriez-vous ? Par votre contrat de mariage, il y a communauté de biens entre vous & Mr. le Comte. Celui-ci, comme mari, seroit main basse sur tout ce que vous avez, & vous seriez sous sa dépendance ; ce qui vous réduiroit à une servitude bien rigoureuse. Je vous conseille donc avant tout, de vous faire séparer d'avec lui, par justice, & de corps & de biens. Par-là toute votre fortune sera à couvert, & vous pouvez en jouir & en disposer à votre gré. J'ai conversé avec le Duc d'Aiguillon au sujet du conseil que je vous donne, & il le goûte beaucoup. Signez donc

donc le pouvoir que je vous envoie, & ré-
posez-vous sur moi du soin nécessaire pour
terminer cette affaire, qui d'ailleurs ne peut
apporter par la suite aucun obstacle à votre
mariage avec le Roi.

LXXVII. LETTRE

De l'Abbé Terray.

Madame la Comtesse,

RIEN ne m'a plus flatté que l'honneur
que vous m'avez fait de dîner hier chez moi.
Mais Madame Damerval est enchantée de
l'accueil gracieux dont vous l'avez honorée.
(a) Elle désire instamment que vous lui

(a) Mde. Damerval est une bâtarde de l'Abbé Terray
& de Mde. de Clerci, sa première maîtresse. Il la maria
à l'âge de douze ans au Sr. Damerval, frère de Mde. de la
Garde, sa seconde maîtresse. C'étoit un homme âgé, sans
fortune, incapable de profiter du crédit de son beau-pe-
re, fou, mal-propre, agreste, dur, en un mot une espe-
ce d'ogre. Il déplut si fort à sa femme que l'on croit
que le mariage n'a jamais été consommé, ou qu'il ne l'a
été qu'autant qu'il étoit nécessaire pour préparer les
voyes à l'Abbé Terray, accoutumé depuis longtems à
une besogne trop aisée pour en aimer une aussi pénible.
Mde. Damerval fut bientôt soustraite à son mari & se
réunit à sa belle-sœur, qui la logea avec elle au Contrôle
Général, & qui, convaincue de la nécessité de prévenir
les dégoûts physiques de son amant, préféra d'être la
surintendante de ses plaisirs.

donniez une place dans votre amitié, & la permission de vous faire souvent la cour. Elle n'a d'autre but que de contribuer à votre amusement; mais, entre nous, oserois-je vous dire qu'elle pourroit vous être de quelque utilité. L'âge du Roi & les plaisirs immodérés auxquels il est accoutumé depuis longtemps, lui rendent le changement nécessaire. Vos charmes, vos attraits peuvent ne pas toujours fixer un amant inconstant & usé: si par un autre canal que le vôtre, il trouvoit quelque personne jeune & aimable, son cœur libertin pourroit s'y arrêter pendant quelque temps, & l'on profiteroit de cet instant pour abuser de sa foiblesse & l'éloigner de vous. Vous savez que dernièrement la Princesse de Lamballe lui a donné dans les yeux. (a) Je vous conseillerois donc, en amie, d'avoir auprès de vous quel-

(a) Le Roi avoit plusieurs fois parlé avec amitié à Mde. la Princesse de Lamballe & il affecta d'en exalter un jour les charmes devant Mde. Du Barry, qui lui en fit des reproches & se plaignit des bruits qu'il laissoit courir sur son dessein d'épouser cette Princesse. Le Roi piqué de ce reproche lui dit avec humeur: „ Madame, je pourrois plus mal faire. ” Mde. Du Barry sentit la morture & éclata en gémissements. Le Roi ennuyé de cette scène s'en alla.

que jeune compagne qui puisse quelquefois flatter les desirs du Monarque & les satisfaire. Il ne vous en seroit pas pour cela moins attaché, parce qu'il vous auroit l'obligation du plaisir que vous lui auriez procuré; & vous vous maintiendrez toujours en faveur, en vous prêtant ainsi, comme faisoit la Marquise de Pompadour, au goût changeant de Sa Majesté. La petite Damerval vous convient pour ce rôle, on ne peut mieux: c'est un enfant qui n'aura ni l'esprit ni le talent de plaire longtemps au Roi, & à qui vous pourrez en faire succéder une autre, s'il est besoin. (a) Au reste, ceci n'est qu'un propos en l'air. Si vous l'adoptez, il peut vous être très avantageux: ce n'est que dans cette vue que je vous en fais part. Vous n'en pouvez pas plus douter que du respectueux attachement, avec lequel je suis, &c.

TERRAY.

(a) Le but de l'Abbé Terray étoit de faire de M^{lle}. Damerval la maîtresse du Roi & de supplanter M^{lle}. Du Barry. Par un raffinement d'adroite politique, ne pouvant présenter lui-même sa bâtarde, il vouloit que la Comtesse fût l'entremetteuse. Mais son projet échoua, & si le Roi a goûté de ce morceau friand, ce n'a pu être qu'en passant. Il conserve toujours le même attachement pour sa favorite.

LXXVIII. LETTRE.

De Michel Oulif, Juif.

7 Mai 1772.

Madame la Comtesse,

ON vient de me dire qu'il y avoit une lettre de cachet contre moi, pour me faire renfermer à cause du mandat de 66000 livres que vous avez signé en dernier lieu. Madame, je vous supplie de ne pas me perdre. Vous savez que je ne vous ai fait aucun tort. Vous me deviez anciennement 60000 livres, qui, jointes aux 6000 livres de votre dernier achat, font les 66000 livres du mandat. Comme j'ai eu l'honneur de vous dire que j'avois un extrême besoin d'argent, vous m'avez ordonné de faire ce mandat, que vous avez eu la complaisance de signer. Il est vrai que vous n'en comptiez signer qu'un de 6000 livres, & mon tort a été de ne vous pas avoir dit que j'y joignois les 60000 livres d'ancienne date. Mais pour cela je ne suis pas criminel. J'ai cru, au contraire, faire en même temps votre bien, puisque sans vous en appercevoir je vous libérois d'une dette dont vous auriez toujours été tenue. Ainsi j'espere de votre

bonté que s'il y a effectivement un ordre contre moi, vous voudrez bien le faire lever. Je ne cesserai de faire des vœux au ciel pour la conservation de vos jours précieux, & suis avec le plus profond respect, Madame la Comtesse,

Votre, &c.

MICHEL OULIF.

LXXIX. LETTRE.

A Michel Oulif.

8 Mai 1772.

NON, mon pauvre Oulif, n'aye point d'inquiétude: bien loin qu'il ait jamais été question de te faire enfermer, j'ai, au contraire, raconté ton espièglerie (a) au Roi, qui s'en est beaucoup diverti. Ainsi tranquillise-toi.

COMTESSE DU BARRY.

(a) Mde. Du Barry avoit appris ce tour par Mr. Beaujon, Banquier de la cour, sur qui le mandar de 66000 livres avoit été tiré & qu'il avoit acquitté. Celui-ci lui observoit vaguement que ses mandats devenoient fréquens; &, comme elle comptoit que le dernier n'étoit que de 6000 livres, elle traita cela de misère & de bagatelle. Mais le lourd financier prétend que 66000 livres ne font pas si peu de chose: il s'en suit une explication. Mde. Du Barry rit beaucoup, & conta le tour au Roi pour l'amuser.

LXXX^e. LETTRE.

Au Sr. Montpallier, son homme d'affaires.

PASSEZ, Monsieur, chez le Pot, Notaire. Cet impertinent, le jour qu'il est entré chez moi pour me faire signer un contrat, a vu le Nonce & ce pauvre Cardinal de la Roche-Aymond qui, au sortir de mon lit, m'ont présenté chacun une pantoufle. On dit qu'il en plaisante dans Paris. Dites-lui, que si j'apprends encore quelque chose de lui, je saurai lui imposer silence & le faire punir comme il le mérite.

Ma Séparation (a) avance-t-elle? Voyez à ce sujet l'Abbé Terray & le Procureur qu'il m'a donné. Faites finir cette affaire au plutôt. Je suis toute à vous,

COMTESSE DU BARRY.

(a) Le motif sur lequel on appuyoit cette Séparation étoit assez plaisant: on fait qu'en pareil cas il faut des preuves que le mari a maltraité sa femme. Cette circonstance ne pouvoit avoir lieu ici: il a donc fallu trouver un autre grief. On a dit au Comte Guillaume Du Barry de traiter la Comtesse d'infame en présence de quelques personnes. Celles-ci ont déposé ce fait, & cela a suffi pour faire la séparation.

LXXXI. LETTRE

Du Sr. Montvallier.

Madame la Comtesse,

VOTRE Séparation est faite. Vous pouvez actuellement acheter en votre nom tout ce que vous voudrez sans courir aucun risque. Le Marquisat de Genlis en Picardie est à vendre; c'est une Terre magnifique, je vous conseille d'y penser: si vous le voulez, j'irai sur les lieux en prendre connoissance, & je vous en ferai un fidele rapport. Vous n'avez pas à présent de fonds, mais voici un moyen de vous en procurer. Priez le Roi de vous faire le remboursement des 100000 livres de rentes viageres que vous avez sur la ville; voilà un million tout trouvé. Après cela, si cette Terre ne vous convient pas, il s'en présentera d'autres aussi belles. J'irai demain prendre vos ordres. Je suis avec un profond respect, Madame la Comtesse, &c.

MONTVALLIER.

LXXXII. LETTRE

De l'Abbé Terray.

LE Roi m'ayant fait part, Madame la Comtesse, de ses intentions, j'ai donné des ordres au Sr. Certain, votre payeur de rentes à la ville, pour le remboursement de vos 100000 livres viageres. Il a même fallu qu'il y eût une contrainte contre lui & qu'il en fût fait mention sur ses registres pour opérer sa décharge: au moyen de quoi votre homme d'affaires doit toucher aujourd'hui votre million. Mais, comme vous savez tout le désir que j'ai de vous être utile en toute occasion, je vais arranger les choses de façon que, malgré le remboursement, vous conserverez toujours les 100000 livres de rentes viageres. Ne doutez pas du succès de cette opération, non plus que du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

TERRAY.

LXXXIII^e. LETTRE.*Au Sr. Montrallier.*

Nous verrons à acheter quelque terre par la suite: ce que j'ai le plus à cœur dans ce moment, c'est de voir finir & embellir mon Pavillon de Lucienne. Voyez les peintres, les sculpteurs, enfin tous les ouvriers qui doivent le meubler & l'orner. Pressez-les de finir, & vous ferez régler leurs comptes par le Doux, à qui vous donnerez 10000 livres, prix convenu entre nous, pour son travail. Je vous souhaite le bon jour.

COMTESSE DU BARRY.

LXXXIV^e. LETTRE.*Au Comte Guillaume Du Barry.*

Vous êtes insupportable avec vos demandes continuelles. Néanmoins, pour me débarrasser de vos importunités, le Roi veut bien vous accorder 6000 livres de rentes dans le Duché de Roquelaure, à condition que vous ne sortirez pas de ce pays, que vous ne mettez plus le pied à Paris, & enfin qu'on n'entendra plus parler de vous. M. l'Abbé

Terray va vous faire en conséquence passer cet acte de gratification.

COMTESSE DU BARRY.

LXXXV^e. LETTRE.

A l'Abbé Terray.

Madame la Comtesse,

EN renouvelant le Bail des poudres, j'ai exigé un pot de vin de 30000 livres. Il vous étoit destiné. Si je ne vous en ai pas fait part dans le moment, c'est que je me réservoïs le plaisir de vous porter moi-même cette somme en or. On m'assure que les Fermiers des poudres regardent ce pot de vin comme une exaction & que le Chancelier à qui ils se sont adressés doit porter leurs plaintes au Roi, si ce n'est pas déjà une affaire faite. Si Sa Maj. vous en parle, j'ose espérer, Madame, que vous voudrez bien me justifier près d'elle. Elle verra dans cette occasion que je ne néglige aucun moyen de faire réjaillir ses graces sur vous, sans qu'il en coûte la moindre chose à l'Etat. Je suis toujours avec les sentimens respectueux que vous me connoissez, Madame, &c.

TERRAY.

LXXXVI^e. LETTRE.*A l'Abbé Terray.*

Vous aviez raison de penser, Monsieur l'Abbé, que le Chancelier cherchoit à vous noircir dans l'esprit du Roi : n'a-t-il pas eu l'insolence de dire que vous vouliez vous approprier le pot de vin du Bail des poudres ? Entre nous, cela pourroit bien être, car. ce qu'il avance se rapporte assez parfaitement avec ce que j'ai déjà appris par des personnes dans le cas d'être bien instruites. Quoi qu'il en soit, votre procédé est trop galant pour que j'examine les choses de si près : je vous ai donc servi en amie, car lorsque S. M. est venue me témoigner son mécontentement, je me suis mise à rire, & lui ai dit que tous les propos tenus sur votre compte n'étoient que calomnie & méchanceté. Pour preuve, je lui ai montré votre lettre, & l'ai fait convenir par-là que vous étiez un homme plein de ressources. Ainsi vous n'avez pas perdu les bonnes grâces. Je vous souhaite le bon jour, & suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

LXXXVII. LETTRE.

Au Comte Du Barry.

JE vous dirai, Monsieur le Comte, que si vous avez été dans le cas de me donner des avis, c'est à vous actuellement à en recevoir de moi. Vous prenez des airs qui ne vous conviennent point. Tout le monde murmure à Paris contre vous, & je suis forcée d'avouer que l'on a raison. Premièrement, vous vous vantez publiquement d'être déjà à votre cinquième million depuis que je suis à la Cour. Secondement, vous avez eu la sottise de marier votre maîtresse à un Chevalier de St. Louis pour lui donner un nom, & elle reste toujours ce qu'elle étoit au vu & au feu de tout le public, devant qui vous en faites parade. Troisièmement, vous avez fait un esclandre terrible à l'hôtel des Fermes pour faire avoir une place de Directeur à une de vos créatures; & les Fermiers-généraux sont venus se plaindre à moi, non-seulement de cet esclandre, mais encore de ce que vous vous en êtes vanté tout haut dans Paris. (a) Je

(a) Le Comte Du Barry avoit été au Comité des Fermes den andes pour le Sr. Desaint, son ami, la Direction

vous conseille donc, pour assoupir tous ces bruits désavantageux, d'aller passer quelques mois dans le Marquisat de Piše, que je vous ai fait avoir du Roi. Apprenez-y à tourner votre langue sept fois dans la bouche, avant de parler; & donnez pour prétexte de ce voyage que vous voulez prendre connoissance de cette terre, qui mérite bien en effet que vous la voyiez, puisqu'elle vaut plus de 100000 livres, à ce qu'on m'a assuré. Vous reviendrez dans quelque temps. J'espère que l'on aura alors oublié vos inconvénients. Pensez que je vous donne ce conseil en amie, & pour éviter que le

de Paris, vacante par l'élévation du Sr. de la Perliere au grade de Fermier général. Le Comité lui représenta qu'il s'y étoit pris trop tard, que cette place étoit déjà donnée au Sr. Chomel, & qu'il n'étoit pas possible de déplacer un homme installé ou de le faire retragner. Le Comte insista, disant qu'il ne se feroit pas donner la peine de venir trouver ces Messieurs, si c'étoit été pour une chose ordinaire. On fit de nouvelles difficultés, & il parla plus haut, demandant insolenement si l'on ne savoit pas que c'étoit lui qui avoit eu l'honneur de donner une Maitresse au Roi, qui avoit fait M. le Duc d'Aiguillon Ministre des Affaires Etrangères & M. de Boynes Ministre de la Marine, qui soutenoit M. le Chancelier, M. le Contrôleur général, &c? ajoutant, qu'on eût en conséquence à y prendre garde, & à ne pas lui donner d'humeur. Ce propos, sans exemple, étourdit tellement les Fermiers généraux qu'ils n'osèrent repliquer & firent tout ce qu'il exigeoit.

Roi instruit de votre conduite ne se serve de son autorité pour vous éloigner. Je suis toujours avec le même attachement, &c.

COMTESSE DU BARRY.

LXXXVIII. LETTRE.

A l'Abbé Terray.

VOILA près d'un an, Monsieur l'Abbé, que vous êtes en possession de la place d'Intendant des Bâtimens, & il ne paroît pas que vous songiez à remplir les conventions que nous avons faites, avant que j'eusse engagé le Roi à vous la donner. La maniere dont je me suis conduite jusqu'ici avec vous, ne me paroît pas mériter que vous m'ayez tendu un piège pour me jouer. J'ai de la répugnance à vous en croire capable, & vous m'obligerez de fixer le plutôt possible l'opinion que je dois avoir de votre franchise. Je vous avoue au reste, Monsieur, que plus je mets de bonne foi dans ma maniere d'agir, moins je suis disposée à souffrir quel'on en manque vis-à-vis de moi.

COMTESSE DU BARRY.

LXXXIX^e. LETTRE.*De l'Abbé Terray.*

Madame la Comtesse,

JE ne vous mettrai jamais dans le cas d'avoir aucun doute fondé sur ma bonne foi. Vous savez que j'ai toujours saisi avec zèle toutes les occasions de vous donner des preuves de mon dévouement sans réserve. Je ne me démentirai dans aucun temps. Vous n'ignorez pas, Madame, dans quel délabrement étoient tous les bâtimens du Roi, lorsqu'il m'en a donné l'Intendance : or j'ai pensé que je ferois un cadeau plus agréable & plus complet à celui à qui vous destinez cette place, en ne la lui remettant que lorsque tout sera rétabli & dans le meilleur état. Soyez persuadée que cette seule considération a occasionné mon retard & qu'il ne sera pas long. Permettez-moi cependant, Madame, de vous rappeler aussi, je ne dirai pas vos promesses, mais les espérances que vous m'avez fait concevoir sur la place de M. de Maupeou. Depuis longtemps vous avez à vous plaindre de lui, vous êtes aussi intéressée que moi à sa perte;

&c, s'il vous est aisé de l'accélérer, il ne vous l'est pas moins de déterminer S. M. à jeter les yeux sur moi pour le remplacer. Soyez convaincue que vous ne pouvez mettre personne à cette place, qui soit plus véritablement dans vos intérêts.

Je suis, &c.

TERRAY.

XC. LETTRE.

Au Duc de Duras.

COMME courtisan intéressé, Monsieur le Duc, vous me faites souvent votre cour basement; comme intrigant, vous cherchez à me ravir le cœur du Roi, en lui faisant valoir les charmes d'une certaine Madame Pater qui pouvoit, dit-on, être passable, il y a douze ou quinze ans; (a) &c, en votre qualité de Gentilhomme de la Chambre, la chronique scandaleuse ajoute que non-seulement vous l'avez présentée à Sa Majesté; mais

(a) Cette Mde. Pater est une Hollandoise, qui avoit fait dix ans auparavant beaucoup de bruit dans Paris. Elle grondoit en 1772, on ne fait pourquoi, la qualité de Baronne de Neukerque. L'anecdote dont parle ici Mde. Du Barry est très-vraie, mais l'intrigue n'eut pas de suite.

mais même que vous avez tenu la bougie. Je vous en fais mon compliment : mais vous n'avez pas encore toutes les qualités d'un véritable ami du Prince : vous n'êtes pas assez fin pour cacher votre jeu ; & la preuve en est, que moi, qui aurois dû être la dernière instruite, je fais toute cette belle intrigue avant le dénouement. Je sais aussi que mon cher Duc de Choiseul dirige de Chanteloup toute votre conduite, & qu'il espere en avoir le profit, comme vous en aurez la honte à coup sûr. Continuez, Monsieur le Duc ; faites briller vos talens, mais avec plus de mystère. A compter de ce jour, j'espere ne vous plus revoir chez moi. D'ailleurs, je suis avec toute l'estime que vous méritez, Monsieur, votre &c.

COMTESSE DU BARRY

XCI. LETTRE.

De la Femme Constant.

Madame la Comtesse,

JE suis Madame Constant, maîtresse chaudronnière à Paris. Vous devez bien me remettre, car du temps que vous viviez avec Lamet, mon pauvre cher Compere, je

ne voyois que vous tous les matins chez moi, & nous avons mangé la salade bien souvent ensemble. Actuellement que vous voilà belle comme une châsse, peut-être avez-vous oublié votre ancienne amie. Mais je m'en gauffe, tenez, comme de ça! Au reste, si je vous écris, ce n'est pas pour vous demander des graces, parceque je n'en veux pas; mais c'est pour vous recommander votre pauvre famille. Votre tante, Madame Cantini, qui est une brave femme, vantez-vous-en! est plus malheureuse que les pierres. Avant que vous fussiez grande Dame, elle vivoit de son métier de revendeuse à la toilette & elle y gagnoit son pain & celui de ses enfans; mais depuis que vous êtes veuve, ou ce que vous êtes, vous m'entendez, vous lui avez fait défendre de se dire votre tante & de continuer son commerce, en lui promettant 600 livres de pension, dont elle ne reçoit cependant que moitié, parcequ'on dit que ça passe par les mains de Monseigneur l'Abbé Terray. Et comment voulez-vous qu'elle vive avec ça, & qu'elle nourrisse ses enfans qui n'ont pas plus d'éducation qu'un chien & qui vont tout nus? Cela devoit vous faire honte, en vérité de Dieu. Et savez-vous à quoi cela mene, cette pauvreté? le voilà. Ce pauvre Auguste, qui

actuellement dix-sept ans, hé bien! il a escamoté avec un autre petit diable, tout aussi espiegle que lui, une poularde sur le bord de la boutique d'un rôtisseur. Il a été mené chez le Commissaire, & s'il n'eut pas dit qu'il étoit votre cousin-germain, on l'auroit mené en prison, & puis ensuite, ce pauvre cher homme (a) auroit été fouetté & marqué. Ne voilà-t-il pas une belle avance, pendant que vous, qui êtes riche comme un Juif, ne daignez seulement pas regarder vos plus proches parens avec un oeil de commémoration. Fi! que cela est mal! Prenez-y garde, la colère de Dieu tombera sur vous, & il vous arrivera quelque chap-chûte. Au reste, ce que je vous en dis, tenez, c'est pour votre bien: si vous ne le faites pas, tant pis; si vous le faites, tant mieux. Pour moi, qui ai l'ame patibulaire, je n'y peux pas tenir, & vous dis tout ça en pleurant, & suis avec confi-

(a) M^{de}. Du Barry, dans la crainte que ce cousin ne fit de nouvelles frédaines, donna des ordres pour qu'on l'enlevât quelques jours après & qu'on le mît à St. Lazare, d'où il n'est sorti que faute de paiement de sa pension & par l'entremise de son parrain qui avoit quelque crédit. Celui-ci a tellement fait rougir les Du Barry de l'aventure, qu'on a enfin procuré au jeune homme de l'emploi dans les Indes, où on l'a fait passer.

dération, Madame la Comtesse, votre très-humble & obéissante servante,

CONSTANT.

XCII. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

Vous voyez actuellement à vos pieds, ma chere Comtesse, le Monarque, les Princes du sang, les Ministres, enfin toute la Cour. Pour vous maintenir dans une situation si brillante, il faut vous occuper sérieusement du déplacement de M. de Maupeou. Fier de l'ascendant qu'il a sur le Comte de la Marche, & qu'il avoit également sur le Prince de Condé, (a) il espere deve-

(a) Le Prince de Condé étoit revenu à la Cour, & avoit fait ses excuses au Roi par l'entremise du Comte de la Marche. Ce fait est confirmé dans un Noël qui courut alors. Voici les couplets :

La Marche a le cœur loyal,
Condé sur le connote,
Et servi par son égal
Il va droit à son maître.
Ce moyen est en général
Le plus digne pour être.

nir Premier Ministre, & croit que tout doit plier devant lui. Il est essentiel de prévenir ses projets, & je n'y vois d'autre moyen que de le perdre, comme le Duc de Choiseul. Si cela pouvoit réussir par votre secours, ma chere Comtesse, tous les Princes du sang & la France entiere vous aimeroient: le Parlement qui seroit ensuite rappelé, & qui vous en auroit l'obligation, vous cheriroit: enfin, vous seriez comblée d'éloges & de gloire. (a) C'étoit-là le sujet d'une conféren-

Comme le Comte de la Marche avoit toujours favorisé le parti de M. de Maastricht, celui-ci croyoit que M. le Prince de Condé l'embrasseroit aussi.

Le Duc d'Orléans étoit revenu dans les bonnes grâces du Roi par l'entremise du Duc d'Aiguillon. Aussi, en apostrophant ce Prince dans le même Noël, on disoit:

Vous avez fort noblement
Combattu la dévotion.
En refusant constamment

Le Comte de la Marche:

D'Aiguillon vous a bien infiniment

Fourni cette autre marche.

Mais au fond l'honneur n'est rien,

Il n'en faut tenir compte;

Hé! que vous fait le moyen,

Si vous n'en avez la honte:

Allez, d'Aiguillon vous dira bien

Comment on la rachète.

(a) Il paroît surprenant de voir le Duc d'Aiguillon désirer & solliciter la rentrée du Parlement, qu'il avoit

ce que j'ai eue ce matin avec le Duc d'Orléans, le Duc de Chartres & le Prince de Conti. Si vous pouvez donc obtenir quelque jour du Roi sa signature pour l'exil du Chancelier, vous verrez dès le lendemain tous les Princes venir vous en témoigner leur reconnoissance. Je suis avec les sentimens que vous me connoissez, & que je vous ai voués pour la vie, ma chere Comtesse, votre &c.

DU C D'AIGUILLON.

XCHII. LETTRE

Au Duc d'Aiguillon.

JE n'aime pas plus, mon cher Duc, M. le Chancelier que vous ne l'aimez. Mais tou-

avoir été disposé à le juger avec la dernière rigueur, avant que les pieces du procès eussent été retirées du Greffe par le Roi. Mais l'étonnement cessera, si l'on fait que M. d'Ormesson, Président à mortier, avoit fait promettre à ce Duc, au nom de la Compagnie, par le Duc d'Orléans, que, si le Parlement rentroit par ses sollicitations, on reviendrait à son procès pour le juger, & le rendre blanc comme neige, en le déchargeant de toutes les malversations dont il étoit accusé. D'après cette promesse il avoit le plus grand intérêt à voir rentrer le Parlement.

te cette politique & toutes ces intrigues ne me plaisent point. Je voudrois que M. de Maupeou partit sans que je m'en mêlasse. La raison en est simple. Le Roi n'aime point que je lui en parle. Quand cela m'arrive, il devient tout de suite triste & sérieux: or il est de mon intérêt de ne pas l'ennuyer, & de chercher, au contraire, tous les moyens de le distraire de ses embarras. Cependant je ne vous dis pas que je ne ferai rien: je voudrois que l'occasion se présentât sans la chercher, alors j'en profiterois. Vous pouvez faire part de mes sentimens au Duc d'Orléans. Je suis toute à vous, mon cher Duc,

COMTESSE DU BARRY.

XCIV^e. LETTRE.

A Mlle. de Raucoux, Actrice de la Comédie-Françoise.

Vous savez, ma belle Raucoux, ce qui s'est passé hier entre le Roi, vous & moi. Ayez la plus grande discrétion & n'abusez pas de la

favor que je vous ai procurée. (a) Nous vous avons tous deux récompensés, & ce ne sera pas, je crois, la dernière fois. Je vous ménagerai encore une entrevue qui ne vous déplaira pas. Adieu, ma belle Raucoux: continuez à être sage, c'est le moyen de vous faire estimer & de réussir. Comptez sur mon amitié.

COMTESSE DU BARRY.

XCV. LETTRE

À la Marquise de Rozen.

PARDON, ma belle petite Marquise, de la plaisanterie qui s'est faite la semaine passée chez moi. Je vous dirai qu'elle a été imaginée par le Roi, & je n'en ai été que l'exécuteur. (b) Je desire que vous ne m'en fa-

(a) Mlle. Raucoux, après avoir joué devant Sa Maj. le rôle de *Diadon*, entra dans le boudoir, attendant sa loge, où elle étoit seule avec la Maîtresse. Le Roi se livra aux mouvemens de la chair avec ce nouvel objet, qui sortit comblé des bienfaits du maître & de la favorite.

(b) Mde. de Rozen, jeune & très-jolie, s'étoit intimement liée avec Mde. Du Barry, qui l'avoit prise en amitié. Mais d'après les reproches que lui fit Mde. la Comtesse de Provence, dont elle étoit Dame d'honneur, au sujet de ses assiduités auprès de la Favorite, elle rom-

sachiez pas mauvais gré, & que nous vivions dans la même intimité qu'auparavant. Croyez que je vous aime toujours bien sincèrement : c'est dans ces sentimens que je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XCVI. LETTRE.

A Madame la Dauphine.

Madame,

J'ai appris avec peine qu'on avoit cherché à me nuire dans votre esprit, en me prêtant des propos pleins d'humeur au sujet du Bec de diamans que j'avois fait faire, & qui a paru vous plaire, puisque vous l'avez gardé.

pit tout-à-coup avec elle, ou du moins se refroidit considérablement. L'autre fut sensible à ce changement, & en témoigna son humeur au Roi, qui dit en plaisantant, que Mde. de Rozen étoit un enfant à qui il falloit donner le fouet. Mais Mde. Du Barry prend le propos à la lettre, invite le lendemain Mde. de Rozen à venir dîner chez elle, & la fait entrer ensuite dans son boudoir, où étoient quatre femmes-de-chambre, qui s'en emparèrent & la fouetterent d'importance. Le Roi, à qui elle alla se plaindre, ne put rien dire à Mde. Du Barry qui lui rappella que c'étoit par son ordre. Quoiqu'il en soit, la réconciliation se fit par l'entremise du Duc d'Aiguillon.

(a) Loin d'avoir, exprimé le moindre mécontentement de cette privation, j'ai regretté de n'avoir pas pu prévoir que ce bijou pût être de votre goût. J'aurois eu autant de plaisir à prévenir vos désirs dans cette occasion, que j'en aurai dans tous les temps, à vous prouver, combien je souhaite méri-

(a) Madame la Dauphine devoit être furieuse contre Mde. Du Barry, à cause de propos infames que celle-ci avoit eu l'indignité de tenir contre cette Princesse. Elle chercha à s'en venger par une espièglerie digne de son âge & de sa gaieté.

Elle scut que Mde. Du Barry avoit commandé à un joaillier un bec de diamans très beau. Avertie du jour où l'artiste devoit l'apporter, elle ordonne qu'on le guette, & qu'on le fasse entrer chez elle avant qu'il aille chez la favorite. On exécuta ses ordres exactement, & lorsqu'elle le vit, elle lui proposa de lui faire un bec de diamans très riche & très élégant. Le joaillier lui demande si elle le veut pareil à celui qu'il apporte, & c'est où la Dauphine l'attendoit. Elle voit ce bijou, le prend, se le fait ajuster par ses Dames, trouve qu'il lui va très bien, & déclare qu'elle veut le garder. Le marchand est intrigué. La Princesse s'en apperçoit, & en veut savoir la raison. Il l'avoue. Mde. la Dauphine le rassure, & lui répond qu'elle prend la chose sur elle. Ensuite elle va, avec son bec de diamans, chez le Roi, & lui demande comment il le trouve? Il en vante le goût & la richesse, & ensuite elle lui conte le tour qu'elle a joué à Mde. Du Barry. Sa Majesté l'approuve, en rit beaucoup, & va lui-même en plaisanter la Maitresse.

ter que vous m'honoriez de votre bienveillance.

J'e suis avec le plus profond respect, &c.

COMTESSE DU BARRY.

XCVII. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

ON vient de faire, ma chere Comtesse, de nouveaux couplets (a) sur le Roi, dans

(a) Voici quelques passages de ces couplets :

Vous verrez sur les fleurs de lys

Un vieil enfant debonnaire.

Une eleve de la Paris

Tient son V... pour liziere

.....

Vous verrez le Doyen des Rois

Aux genoux d'une Comtesse,

Dont jadis un écu tournois

Auroit fait votre maitresse,

Faire auprès d'elle cent efforts

Dans la route lubrique,

Pour faire mouvoir les ressorts

De sa machine antique.

Mais c'est envain qu'il a recours

A la Grande Prêtresse ;

Au beau milieu de son discours

Il retombe en foiblesse.

De cette lacune, dit-on,

En son ame elle enrage ;

Mais un petit coup d'Aiguillon

Bientôt la dédommage, &c.

FIN

lesquels on donne à entendre que j'ai eu le bonheur d'avoir vos bonnes graces. Je ne fais pas comment on a pu se douter de notre liaison. N'auriez-vous pas été assez circonspecte, & êtes-vous bien sûre de notre confidente ? Vous savez que le moindre coup d'œil vis-à-vis des courtisans est une espece de preuve, & vous n'ignorez pas d'ailleurs l'intérêt que nous avons à garder le plus grand secret. J'aime mieux croire que ce n'est qu'un soupçon inventé par la méchanceté : mais rien n'est plus essentiel que d'empêcher que ces couplets ne parviennent au Roi. M. de la Vrilliere vient de faire renfermer deux personnes à qui l'on en a trouvé des copies, & il a donné les ordres les plus rigoureux à M. de Sartine pour qu'il n'en circule plus d'exemplaires à Paris. Bon soir, ma chere Comtesse, croyez-moi pour la vie, votre &c.

DU C D'AIGUILLON.

XCVIII. LE TITRE.

Au Duc de Chartres.

Monseigneur,

J'AI parlé hier au Roi de vous pour la dignité de Grand Amiral que vous désirez. Je lui ai dit les plus belles choses du monde pour vous le rendre favorable. S. M. m'a demandé si vous aviez l'agrément du Duc de Penthievre ? Je lui ai répondu que je le croyois. Hier elle l'a demandé à ce Prince, à qui vous n'en aviez pas dit un mot, & qui a paru très surpris de la démarche que vous me faisiez faire. Le Roi m'en a même fait des reproches : mon excuse a été que je n'en savois rien & que je m'étois simplement acquittée de ma commission. Ainsi voyez à disposer mieux vos batteries par la suite. Mes respects au gros père, je vous prie. (a)
Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

(a) Elle appelloit ainsi le Duc d'Orléans.

XCIX. LETTRE

Au Duc d'Aiguillon.

HIER, mon cher Duc; je m'étois couchée fort satisfaite, dans l'espérance de vous apprendre ce matin la disgrâce du Marquis de Monteynard. Le Roi avoit enfin cédé à mes sollicitations, & signé la lettre de cachet, que je lui avois présentée, après l'avoir mené au point où je le voulois. Ses réflexions nocturnes ont fait échouer tout mon projet, & la première chose qu'il a faite en se levant a été de révoquer sa signature. Cet événement me servira de leçon: si je suis assez heureuse pour trouver encore une occasion semblable, j'aurai soin de faire porter sur le champ les lettres de cachet, afin de mettre le Roi dans l'impossibilité d'en revenir. Je suis outrée d'avoir manqué mon coup, car cet homme m'est plus odieux que jamais, d'après son propos à l'Abbé Terray (a), le refus que je viens

(a) M. de Monteynard ayant été chez l'Abbé Terray lui demander des fonds pour son Département & celui-ci ayant répondu sèchement qu'il n'y en avoit pas, le Marquis lui répliqua en termes durs, qu'il étoit surpris qu'il n'eût pas de fonds pour le service du Roi, tandis qu'en prodiguoit tant pour des Putains & des Maquerelles.

d'en-effuyer, (a) & ses liaisons avec le Chancelier. (b) Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

Ce. L E T T R E.

Au Duc d'Aiguillon.

Si je n'ai pas eu, mon cher Duc, la satisfaction d'expulser tout-à-fait M. le Marquis de Monteynard, le Roi pour m'empêcher de lui savoir mauvais gré de sa foiblesse dans cette occasion, vient de m'accorder la grace que vous m'avez conseillé de lui demander. Je lui ai parlé des contributions énormes qu'exige Mde. de Langeac (c), & des

(a) Elle lui avoit demandé le Régiment de Baufremont Dragons, pour le Sr. Dangers d'Orçay, neveu du Fermier général du même nom. Ce Ministre refusa de le donner à ce parvenu, & le donna au Prince de Lambesc,

(b) On sera peut-être surpris que Monsieur de Monteynard, le plus bonnête homme du Ministère, se fut lié aussi étroitement avec le Chancelier. Mais comme on lui en demandoit la raison, il répondit que dans les choses qu'il n'entendoit pas, il se rangeoit toujours du côté du Ministre, du Département duquel ressortissoient les affaires agitées, suivant en cela le système du Cardinal de Fleuri.

(c) Tout le monde a entendu parler de Madame de Langeac, qui avoit d'abord épousé un nommé Sabathin.

personnes auxquelles elle fait obtenir des graces. S. M. en a été indigné, & m'a promis de lui proposer des sujets pour former la Maison du Comte d'Artois. Il n'en coûtera rien à ceux qui y seront placés, mais nous aurons la satisfaction de n'y voir que des gens qui nous seront dévoués. Le Chevalier Du Barry sera Capitaine des cent Suisses de la Garde. Quant aux autres places, voyez, mon cher Duc, sur qui vous pouvez avoir des vues: je ne proposerai au Roi que ceux dont nous ferons convenus. Je ne vous verrai point aujourd'hui; le Roi chassera, & je passerai une partie du jour au couvent de Ste. Elisabeth. (a) Adieu, mon cher, vous savez combien je vous aime.

230 38 () COMTESSE DU BARRY.

savetier à Marseille, & qui arrivée à Paris pour y faire le métier de fille du monde, devint la Maîtresse en titre du Duc de la Vrillière. Ce Ministre ayant eu plusieurs enfans d'elle, & voulant les ennoblir, fit mettre Sabastien à Bicêtre, supposa un faux extrait mortuaire de cet homme, & maria sa prétendue veuve au Marquis de Langenc, qui reconnut les enfans pour être de lui.

(a) Mde. Du Barry alloit y voir sa mere, qui y étoit sous le nom de Madame de Montrable, qu'on commençoit à faire précéder du nom de Marquise. La conduite de Mde. Du Barry vis-à-vis d'elle, fait l'éloge de son cœur, puisque, malgré l'ivresse de la Faveur du Roi & la grande dissipation où elle vivoit, il étoit rare qu'elle fut plus de 15 jours sans aller voir sa mere, & avec

CI. LETTRE.

De l'Abbé Terray.

Paris, 18 Avril 1773.

Madame la Comtesse,

VOTRE homme d'affaires vient de me demander 6 000 livres de votre part, sans me dire à quel emploi vous les destinez. Je lui ai répondu que je ne pouvois les lui remettre dans le moment, mais que j'aurois l'honneur d'en conférer avec vous. Je suis bien éloigné, Madame, de vous rien refuser: vous ne pouvez ignorer à quel point je vous suis dévoué: permettez-moi cependant de vous faire quelques réflexions, après lesquelles je me conformerai à tout ce qu'il vous plaira. Le trésor Royal n'est pas aussi mépulsable que vous le pourriez croire; malgré tous les moyens dont je me sers pour trouver des ressources, je vous avoue que je suis souvent, & surtout dans ce moment, très-embarrassé. Depuis que vous m'honorez de

elle & y passer une grande partie de la journée. Il est à remarquer que la Supérieure de ce couvent pouvoit la bassesse jusqu'à envoyer sa niece, qui chantoit très bien, pour amuser la Comtesse pendant le dîner.

vos bontés, voilà 18,00,000 livres claires & nettes que vous avez touchées, sans parler d'une foule de petits objets dont je n'ai pas fait mention. D'un autre côté, le Chancelier fait une dépense énorme pour compléter les Parlemens & solder les espions: enfin le Duc d'Aiguillon me ruine pour se faire des créatures & des partisans dans les Cours Etrangères, où vous savez qu'il est vu de mauvais œil. Jugez-vous-même, Madame la Comtesse, si mes réflexions sont mal fondées. Il faut que je sois dans un aussi grand embarras pour me les être permises, n'ayant rien plus à cœur que de satisfaire tous vos desirs, & même de les prévenir, lorsque je le puis. Cependant si vous pouvez vous contenter pour le présent de 300000 livres, je les remettrai à votre homme d'affaires dès qu'il paroîtra. Je suis avec respect, &c.

TERRAY.

CII^e. LETTRE.

De Mlle. Dubois, Actrice de la Comédie Française. (a).

Paris, 25 Avril 1773.

Madame, (b)

PAR obéissance à vos ordres, je m'étois décidée à remonter au théâtre, & à tâcher de perfectionner mes foibles talens pour vous amuser encore : malheureusement je m'y suis prise trop tard ; mon rôle est distribué, & mes camarades m'ont fait sentir quel désordre j'allois occasionner parmi eux. Ils m'ont assuré que les Gentilshommes de

(a) Nous n'avons pas vu les véritables originaux de cette Lettre & de la suivante. Nous ne les inférons ici que parce qu'il en a couru des copies à Paris & à la Cour : mais nous n'en pouvons assurer l'authenticité.

(b) Pour l'intelligence de cette Lettre, il faut savoir que M^{de} Du Barry aimoit beaucoup Mlle. Dubois, qu'elle l'avoit comblée de biens, & avoit employé son autorité pour la faire remonter au théâtre. Celle-ci y consentit, mais les circonstances ne lui ayant permis de le faire, elle profita de l'accès que cette négociation lui donnoit auprès de la Comtesse pour la prier de déterminer à l'épouser, Dauberval, Danseur de l'Opéra, son ancien amant.

la Chambre s'étoient chargés de vous mettre sous les yeux un Mémoire qui vous exposeroit plus clairement l'impossibilité de ma rentrée actuelle. Puissiez-vous être convaincue par-là, Madame, de tout le zèle que j'ai mis dans mes sollicitations & de l'empressement que j'aurois eu à contribuer à vos plaisirs dans ces momens précieux où votre génie se repose des importantes occupations qui l'exercent!

Mais, Madame, vos bontés m'enhardissent à vous en demander une autre. Permettez que mon cœur s'ouvre à vous: le vôtre est trop sensible pour n'avoir pas égard aux faiblesses de l'amour. Depuis plus de douze ans j'aime Dauberval: heureuse si sa passion pour moi avoit été aussi soutenue que la mienne! A combien d'autres l'infidèle n'a-t-il pas fait depuis les mêmes sermens qu'à moi! J'ai cependant un gage cher de notre union, un enfant, l'objet de ma tendresse maternelle. Je ne puis sans gémir faire réflexion à l'illégitimité de sa naissance: je voudrois la réparer par le mariage. Je suis riche aujourd'hui; j'ai de quoi payer les dettes du perfide, je ne lui demande que du retour & la main. Cette bonne action, Madame, est digne de vous; & quoique j'aye vécu dans le désordre, mon cœur a

toujours eu des sentimens honnêtes. Vous savez ce que c'est que la jeunesse d'une fille qui a quelques attrait, que sa position met à portée d'être séduite par les hommages des Seigneurs les plus aimables de la Cour. Le moyen qu'elle résiste à tant de corrupteurs ! Cependant, je n'ai jamais été heureux dans le tourbillon du théâtre ; un fond de religion m'est demeuré, j'ai une conscience timorée qui s'alarme aisément ; les craintes de l'avenir m'ont troublée sans relâche au sein des voluptés ; la perte de mon dernier amant m'a jettée dans une mélancolie profonde ; sa fin sinistre à la fleur de l'âge m'a fait trembler pour moi. Voilà, Madame, le principal motif qui m'avoit engagé à quitter la scène : vous avez désiré que j'y reparusse ; j'ai vaincu mes scrupules & ma répugnance. Les circonstances s'opposent à votre volonté : daignez, Madame, compléter le bonheur que j'ai de voir que vous vous êtes occupée quelques instans de moi, en m'accordant une protection que je réclame, ou, pour mieux dire, une autorité qui ne peut jamais être mieux employée. Je suis persuadée d'abord que Dauberval ne pourra se refuser à un devoir qui sera dicté par vous, & j'aurai une consolation de plus

dans cet hymen; c'est que ne pouvant jamais vous délasser au théâtre dans tous vos nobles loisirs, je contribuerai encore à vos amusemens par un autre moi-même, par un mari qui y sera dévoué, tant qu'il sera assez heureux pour vous plaire. Je suis avec le plus profond respect, &c.

DUBOIS.

CIII. LETTRE.

De Dauberval, Danseur de l'Opéra (a).

Madame,

JE ne connois pas l'amour aussi bien que Mlle. Dubois; mais s'il consiste à recevoir un homme dans son lit, il est certain qu'elle en a eu beaucoup pour moi. Cependant, comme je ne pouvois pas l'occuper tous les

(a) Mde. Du Barry, après la réception de la Lettre de Mlle. Dubois, avoit mandé Dauberval, & lui avoit fait part des propositions de l'Actrice, qui consistoient à lui donner 40000 livres argent comptant pour payer ses dettes, à fondre son mobilier qui pouvoit valoir 200000 livres, & à lui assurer sa part sur 15000 livres de rentes viagères qu'elle avoit. A toutes ces offres, Dauberval fit la réponse que voici, après avoir fait ses réflexions pendant quelques jours.

jours, & qu'il falloit, sans doute, qu'elle eût absolument de l'amour, elle donnoit souvent la place à d'autres; & nous nous relayions ainsi tour-à-tour, quatre ou cinq, & quelquefois plus. De tout ce mélange il est résulté un petit garçon. Elle m'a fait la faveur de m'en nommer le pere; je l'ai reçue avec d'autant plus de reconnoissance qu'elle pouvoit lui en choisir un bien plus distingué, soit entre plusieurs Seigneurs de la Cour, soit parmi les gens de la haute Robe, ou dans le Clergé, ou parmi les Matadors de la finance. Quoi qu'il en soit, j'ai accepté cet honneur & je consentois à prendre soin de l'enfant. Mais sa mere, qui le regardoit comme un joujou créé exprès par la Providence pour l'amuser, a voulu s'en emparer & en faire son passe-temps. Je lui ai alors déclaré que je ne l'entendois pas ainsi & que je renonçois à la paternité. Aujourd'hui, que le hochet n'est plus si plaisant, ni si docile, qu'il l'embarrasse & lui pese sur les bras, elle voudroit bien s'en décharger & me le renvoyer. Mais elle a eu le bénéfice, il faut qu'elle ait la charge, d'autant qu'elle est très-conforme à la vie bourgeoise qu'elle veut mener, aux sentimens maternels dont elle sent ses entrailles émues, ainsi qu'à ceux de la religion qu'elle affiche à

présent. Je fais qu'elle a la tête très-foible; je craindrois que le mal ne me gagnât, & qu'elle ne fit tourner la mienne. Elle a peur du diable, & moi aussi; c'est ce qui m'empêche de l'épouser, c'est un démon incarné, qui fait enrager pere, mere, sœur, amans; jugez ce qu'il arriveroit du pauvre mari!

Vous m'avez permis, Madame, de vous parler librement sur cet objet, & je me conforme à votre intention. Puissé ma sincérité vous égayer un moment! J'imagine que c'est tout ce que vous avez eu en vue dans cette négociation, trop au dessous de vous par ceux qu'elle intéresse, mais admirable par cette bonté d'ame qui caractérise toutes vos actions. Le plus grand malheur de Mlle. Dubois sera, sans doute, de ne pouvoir plus contribuer à vos plaisirs. Quant à moi, je n'ai pas besoin de l'épouser pour vous être dévoué. Je veux avoir à moi seul tout le mérite de l'hommage le plus volontaire.

A l'égard de Mlle. de Raucoux, dont vous avez bien voulu me proposer le mariage au défaut de Mlle. Dubois, c'est encore un effet bien neuf, qui doit nécessairement entrer dans le commerce, & dont je ne me soucie pas d'être le premier tireur, ni même

me l'endosseur. Quand il aura circulé, nous verrons à qui il restera.

Je suis avec un profond respect, &c.

DAUBERVAL.

CIV. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

Vous savez, ma belle Comtesse, que nous avons bien des sujets de plainte contre votre beau-frere. Il vient encore de faire un esclandre dont je suis furieux. Vous allez en juger, & j'espere que vous m'aidez à le contenir. Depuis son retour de Lisse il s'est enfermé pendant quelques jours au château de Triel pour s'y livrer plus à son aise à toute la fureur du jeu. Au-delà de l'argent qu'il avoit, il a perdu sur sa parole sept mille louis, pour lesquels il a donné un mandat sur l'Abbé Terray, selon la coutume ordinaire. L'Abbé, d'après ce dont nous étions convenus, a refusé de l'acquitter. Votre beau-frere a jetté alors feu & flamme, il s'est répandu en invectives contre nous tous, & s'est vanté d'avoir fait les Ministres & de pouvoir les déplacer; enfin

il a cru donner une grande idée de sa modération & de son économie, en disant qu'il n'avoit encore tiré que cinq millions du trésor Royal. (a) Ce qui me pique le plus, c'est que la personne qui m'a rendu ces propos, m'a assuré qu'ils avoient été tenus dans un souper composé de gens qui se feront une fête de les divulguer. Vous sentez, ma chere Comtesse, combien ils peuvent vous faire de tort, surtout pour ce qui regarde la facilité de puiser au trésor Royal, qu'on ne manquera pas d'exagérer encore pour vous faire plus d'ennemis. Je vous parle à cœur ouvert sur tous ces objets, parceque je fais que depuis longtemps vous êtes lassé des persécutions de cet homme, qui est très dangereux, & j'espère que vous m'aidez à les faire cesser. Du caractère dont il est, il ne manquera sûrement pas de faire quelque équipée qui nous fournira un prétexte honnête pour l'éloigner, & pour le forcer à prendre ce parti, s'il faisoit quelque difficulté. Adieu,

(a) Il tenoit encore un autre propos bien plus insolent. Quand il perdoit beaucoup au jeu, & qu'on paroïssoit le plaindre, „ Eh! mes amis, disoit-il, que cela ne vous inquiète pas, FURET m'en donnera. ” C'est ainsi qu'il nommoit Louis XV.

ma belle Comtesse; vous savez combien vous
m'êtes chère;

DU C D' AIGUILLON.

CYc. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

Fontainebleau, 21 Octobre 1773.

JE suis, mon cher Duc, dans des tranfes
mortelles: vous savez qu'avant-hier le Roi
a été indisposé; il a fait coucher la Mar-
tinieriè dans sa chambre; j'ignore ce qui
s'est passé entre eux; mais depuis ce mo-
ment S. M. s'est sensiblement refroidie. Je
redoute furieusement les réflexions de cet
Esculape: (a) les suites que peuvent avoir

(a) Le Roi, en témoignant à la Martinieriè, son pre-
mier Chirurgien, ses inquiétudes sur le délabrement de
sa santé, lui dit: „ je vois bien que je ne suis plus jeu-
„ ne, il faudra que j'en raye. — SIRE, lui répondit la
„ Martinieriè, vous feriez bien mieux de dételer. ” Le
Roi fut ensuite pendant quelque temps très froid avec sa
Maîtresse, au point que dans un accès d'humeur il fit dé-
commander un carosse magnifique qu'elle avoit ordonné
pour la revue, où elle ne se trouva point. Mais peu
après sa santé se rétablit, & son refroidissement envers
la Favorite se dissipa entièrement.

ses conseils me font frémir : dès que vous serez libre, passez chez moi ; je serai seule toute la soirée ; il est de la dernière conséquence que nous concertions ensemble la conduite que je dois tenir. Je suis toute à vous.

COMTESSE DU BARRY.

CVI. LETTRE.

Du Duc d'Orléans.

Paris, 24 Octobre 1773.

J'ATTENDS avec impatience, ma belle Comtesse, l'effet des sollicitations que vous m'avez promis d'employer près du Roi, pour l'engager à donner son agrément à mon mariage avec Madame de Montesson. L'intérêt vif que vous m'avez paru prendre à cette affaire, & le crédit que vous avez sur l'esprit de S. M., m'avoient fait espérer que je pouvois compter sur un succès prochain. Ce n'est, vous le savez, qu'en me le faisant envisager comme tel, que vous m'avez déterminé à retourner à la cour. Depuis que j'ai fait cette démarche, les choses en sont toujours au même point : il est certain, ma belle Dame, que vous n'avez pas fait ce que

vous auriez pu. Cependant je ne puis croire qu'une aussi belle bouche que la vôtre ait pris avec moi des engagements avec la résolution de ne les pas tenir. Ce procédé démentiroit l'aimable franchise que vous m'avez montrée dans toutes les occasions, & je ne vois pas pourquoi je serois le seul avec lequel vous n'en agiriez pas de bonne foi.

Je suis, &c.

LOUIS PH. DUC D'ORLÉANS.

CVII. LETTRE.

Au Duc d'Orléans.

25 Octobre 1773.

Monseigneur, je vous envoie
MALGRÉ tout le crédit que vous me croyez sur l'esprit du Roi, il ne m'est pas aussi facile que vous l'imaginez de lui faire faire les choses auxquelles il a de la répugnance. Je vous dirai franchement que ce mariage est une de ces choses, & j'en suis fâchée pour vous. Jusqu'ici mes sollicitations n'ont eu aucun effet; mais il ne faut qu'un bon moment pour vous rendre content. Quand viendra-t-il? C'est ce que je ne puis

vous dire. Tenez, gros pere, (a) voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Commencez par épouser, nous verrons par la suite à faire mieux pour vous: j'y suis moi-même fortement intéressée. Si le Roi ne donne pas son consentement à votre mariage, il pourra le reconnoître par la suite, & cela reviendra au même. Soyez sûr que je n'oublierai pas vos intérêts, & que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY

CVIII. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

JE vous écris, mon cher Duc, toute inondée des lamentations du Duc de la Vrillière & de Mde. de Langeac. Mais l'affaire est faite: le Chevalier d'Aroq fera quelque

(a) C'est ici une maniere de parler assez cavaliere, sur tout au premier Prince du Sang. Mais on n'en fera pas surpris quand on saura que Mde. Du Barry passoit encore plus librement au Roi même. Un jour que S. M. s'étoit mis à faire du Caffé dans l'appartement de la Maîtresse, celle-ci, qui voyoit le Caffé se répandre, lui dit: "Eh! La France, prends donc garde, ton Caffé f...t le camp."

temps sans vendre des graces. La Lettre de cachet est signée pour l'exiler à Tulle, où je doute qu'il trouvera aussi facilement qu'ici des occasions de faire valoir ses talens. Je compte toujours sur la promesse que vous m'avez faite, de venir demain à Paris avec moi. Adieu, je suis votre amie,

COMTESSE DU BARRY.

CIX^e. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

Vous l'aviez bien prévu, mon cher Duc: le mariage du Vicomte Du Barry est manqué; mes instances & mes larmes ont été sans succès. Le Roi a été plus ferme que je ne l'aurois cru. C'est le Marquis de la Tour-du-Pin-la-Chorce qui nous enleve Mlle. de Saint-André. Il faut penser sérieusement à Mlle. de Tournon; (a) on la dit très-belle,

(a) Mlle. de Saint-André étoit fille naturelle de Louis XV. Elle étoit au couvent de la Présentation à Paris. Le Roi étoit déterminé à la donner au Vicomte Du Barry; il fit venir le Sr. Yon, homme de confiance, chargé de veiller à l'éducation de cette jeune personne & à la manutention de son bien. Celui-ci eut le courage de lui faire les plus fortes représentations pour l'éloigner de ce projet: le Roi se rendit à ses raisons, & maria sa fille au Marquis de la Tour-du-Pin-la-Chorce.

on veut même me faire craindre qu'elle ne devienne ma rivale; mais n'importe: si cela arrive, j'aurai du moins la satisfaction de voir que la place ne sortira pas de la famille. Je suis toujours toute à vous.

COMTESSE DU BARRY.

CX^e. LETTRE.

Du Prince de Soubise.

L'ENTREVUE s'est faite hier chez moi, mon aimable Comtesse. Le Vicomte Du Barry est enchanté de ma belle cousine, qui, de son côté, consent à tout ce que je ferai pour son bien. Le Prince de Condé n'est pas éloigné de cette alliance; mais avant d'y donner formellement son aveu il désireroit que le Roi lui accordât l'entrée dans son Conseil, qu'il lui achetât son hôtel, & qu'il

Mlle. de Tournon étoit une fille de qualité de Normandie, âgée de dix-sept ans, très-belle & alliée à ce qu'il y a de plus grand à la cour; mais elle n'étoit pas riche. Elle étoit parente du Prince de Soubise: ce fut lui qui eut la bassesse de proposer ce mariage. Le Prince de Condé, comme gendre du Prince de Soubise, se trouvoit mêlé dans la négociation; il fit à ce sujet des demandes très-considérables: on lui en accorda une partie, & le mariage se fit.

qu'il lui donnât 1500,000 livres pour payer ses dettes. Il pense qu'il vous sera facile d'obtenir ces graces de Sa Majesté. Quant à moi, je le désire bien vivement, par l'empressement que j'ai de voir terminer une alliance qui me flatte infiniment. Je fais que nous pourrions en quelque sorte nous passer de l'agrément de ce Prince, mais il pourroit y avoir une très grande différence dans la satisfaction générale: si, au contraire, M. le Prince de Condé pouvoit obtenir par vous ce qu'il desire, il ne vous seroit pas désavantageux d'acquérir des droits aussi forts sur sa reconnoissance. Je suis, mon aimable Comtesse, &c.

PRINCE DE SOUBISE.

CXI^e. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

J'AI, ma chere Comtesse, bien des observations à vous faire sur ce que vous m'avez dit hier. Quoique vous ayez pris fort gaîment les craintes sages qu'on vous a voulu donner sur les suites du mariage en question, je crois cependant qu'il mérite de votre part bien des réflexions. Je crains qu'en vous

donnant des mouvemens pour le faire réussir, vous ne travaillez en même temps à votre perte. N'auroit-on pas le projet de vous engager à y concourir, en vous sollicitant de prendre cette affaire aussi à cœur ? Votre beau-frère en seroit bien capable, (a) & peut-être n'est il pas le seul. Pensez-y bien, ma chere Comtesse. Mlle. de Tournon, belle comme elle est, peut plaire au Roi; le Prince de Condé, par son rang & son alliance avec elle, aura le plus grand crédit sur son esprit; & vous connoissez assez le Comte Du Barry pour craindre qu'il ne prenne sur sa bru un ascendant dont il abuseroit infailliblement pour vous perdre, ou du moins pour vous tenir plus que jamais dans la dépendance. Si, malgré toutes ces observations, vous persistez à vouloir courir les risques de l'événement, au moins sera-t-il très-essentiel d'interdire au Prince de Condé l'entrée du Conseil. Outre que ce seroit augmenter les avantages qu'il peut tirer de ce mariage, nous ne serions plus maîtres des délibérations; il deviendrait tout-puissant, & se trouveroit à la tête de l'admini-

(a) Le Vicomte Du Barry, qu'en parle ici de mariage, est le fils du Comte Jean qui avoit vécu avec M^{de}. Du Barry.

l'iteration du Royaume. Pour ne pas le rebu-
 ter, engagez Sa Majesté, sans le refuser
 positivement, à lui laisser espérer qu'elle
 pourra lui accorder cette grace après le ma-
 riage, sans assigner précisément le temps,
 ou se lier par une promesse formelle. Quant
 au paiement de ses dettes & à l'achat de
 son hôtel, vous pouvez aisément lui faire
 obtenir ces deux graces: elles pourront le
 satisfaire, sans tirer à aucune conséquence
 pour vous. Adieu, ma belle Comtesse;
 songez que je ne fais ici que vous représen-
 ter les conséquences des deux partis que vous
 avez à prendre, sans vous rien conseiller:
 ainsi, telle chose qui puisse arriver, vous
 n'avez aucun reproche à me faire. Je suis
 toujours avec la même amitié, votre &c.

DU C D'ANGUILLO

CXII. LETTRE.

À. Prince de Soudise.

Monsieur le Prince,

J'ai été assez heureuse pour engager le Roi
 à faire l'acquisition de l'hôtel du Prince de
 Condé, & à lui accorder les 1500,000 livres
 dont il a besoin pour payer ses dettes: j'ai

rois désiré réussir également à lui procurer l'entrée au Conseil ; mais S. M. m'a dit qu'elle verroit après le mariage ce qu'elle auroit à faire à ce sujet , qu'elle ne lui accordoit ni lui refusoit formellement cette faveur. Voilà, Monsieur, tout le résultat de mes vives sollicitations. Si le Prince de Condé persiste à ne vouloir approuver le mariage de Mlle. de Tournon avec le Vicomte Du Barry , qu'à condition expresse d'avoir son entrée au Conseil, qu'il ne soit plus question d'alliance ni d'aucunes faveurs : nous verrons à trouver au Vicomte un parti qui ne nous suscite point de pareils embarras. Tout mon regret sera de n'avoir pu remplir vos vœux. Mais , au reste , j'aurai fait tout ce qui dépend de moi , & vous n'aurez aucun reproche à me faire. Je suis , &c.

COMTESSE DU BARRY,

CXIII. LETTRE.

Du Prince de Condé.

Je n'ai jamais prétendu, Madame la Comtesse, mettre aucunes conditions au mariage de Monsieur le Vicomte Du Barry ; mais j'avois imaginé que devant épouser une

personne dont je suis allié, je pourrois, dans cette occasion, solliciter par votre entremise des graces que j'aurois été d'autant plus flatté d'obtenir, que je vous en aurois eu toute l'obligation. Recevez, Madame, tous mes remercemens pour les deux faveurs que le Roi m'a accordées à votre sollicitation. (a) Quant à la troisieme, j'ose espérer que vous voudrez bien ne la pas perdre de vue, & me continuer vos bons offices à cet égard. Je désirerois aussi avoir un entretien avec vous sur cet objet : faites-moi dire, je vous prie, le jour & l'heure où je pourrai avoir l'honneur de vous voir. (b)

Je suis, &c.

L. DE BOURBON, PRINCE DE CONDE.

(a) Le Prince de Condé très-ambitieux avoit réellement les vues qu'avoit présumées M. le Duc d'Aiguillon, & que ce dernier avoit exposé à Mde. Du Barry : mais il devint moins difficile par la crainte de manquer tout.

(b) On ne sera point surpris de voir le Prince de Condé demander à Mde. Du Barry son heure, quand on saura qu'il avoit observé ce cérémonial à la premiere visite qu'il lui fit, & qu'il l'ayant omis à la seconde, la Comtesse, pour le faire rentrer dans son devoir, l'avoit fait attendre assez longtemps avant de le recevoir. Au reste, elle lui en vouloit de ce qu'il avoit fait son raccommodement par la voye du Comte de la Marche que dirigeoit le Chancelier ; & ses souplesses continuelles sembloient inviter Mde. Du Barry à redoubler d'impertinence vis-à-vis de lui.

CXLV. LÉTTRE.

Au Duc d'Anguillon

C'EST à regret, mon cher Duc, que je vous apprend que ma réconciliation avec la famille Royale n'aura pas lieu, comme je m'en étois flattée. (a) Je ne puis m'en prendre à Mde. de Narbonne, qui a très-bien conduit la négociation dont elle s'étoit chargée. Elle avoit persuadé Mde. Adélaïde: celle-ci une fois gagnée n'avoit pas eu de peine à mettre sa sœur dans son parti, & elle avoit été même assez heureuse pour y engager non-seulement Mde. la Comtesse de Provence, mais encore Mde. la Dauphine. Mais Mr. le Dauphin a fait échouer tout ce beau projet, & s'est montré si récalcitrant qu'on a perdu toute espérance de le vaincre. Vous savez que je dois présenter la jeune Vicomtesse: il faudra la mener chez lui, je

(a) Mde. Du Barry étoit vue, comme l'on sait, de mauvais oeil par M. le Dauphin, Mde. la Dauphine, & les Princes. Pour engager Mde. de Narbonne à négocier un accommodement, on lui avoit fait espérer de faire son mari Duc, & de lui accorder des grâces pécuniaires très-considérables.

crains ce moment : je voudrois pouvoir honnêtement me dispenser de cette présentation. A propos, comment va la Duchesse ? a-t-elle été saignée ce matin ? Vous me direz tout cela demain. Je vous attends à dîner, comme vous me l'avez promis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

COMTESSE DU BARRY.

CXV. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

HÉ BIEN ! mon cher Duc, ne vous l'avois-je pas dit, que j'avois bien raison de craindre cette présentation. Vous n'imaginerez pas jusqu'où ce grand garçon mal élevé (a) a poussé la malhonnêteté. Lorsque nous avons été chez lui, il étoit occupé, ou feignoit de l'être, à regarder par la fenêtre; quoi qu'on nous eût annoncé, il n'a pas quitté cette posture : enfin nous sommes sorties, sans qu'il nous ait honoré d'un regard. Ma niece a été vivement touchée de ce procédé; mais elle en est amplement dédommée par les attentions marquées que

(a) Mgr. le Dauphin.

le Roi a pour elle. Elle lui plaît au point de m'inquiéter beaucoup ; cependant , je n'en fais rien paroître de peur de déplaire à S. M. Je fais d'ailleurs qu'en lui marquant de l'humeur , je ne ferois qu'augmenter un goût , qui , selon toute apparence , ne fera que passer. Je ne suis pas encore bien sûre qu'il ne se soit rien passé de sérieux entre eux ; j'aurai l'air de fermer absolument les yeux ; mais je compte , mon cher Duc , que vous m'aidez à tenir tout cela secret. Vous savez combien cela est essentiel au maintien de mon crédit. Je suis charmée que la Duchesse soit rétablie , dites-lui que je l'aime autant que vous ,

COMTESSE DU BARRY.

CXVI. LETTRE

Au Duc d'Aiguillon.

J'APPRENS dans l'instant , mon cher Duc , que mon mari vient de se brouiller avec le Parlement de Toulouse , à l'occasion d'une émeute , dans laquelle on dit qu'il a voulu jouer un rôle. (a) Je ne suis pas en-

(a) Le Comte Guillaume , alors à Toulouse , s'avisa de vouloir jouer un rôle dans les émeutes qu'il y eut à l'oc-

core bien informée du fait; tâchez de savoir ce qui en est, & faites, je vous prie, dans cette occasion les démarches nécessaires. Nous l'avons éloigné d'ici pour que sa conduite crapuleuse soit moins en vue; faut-il que, d'où il est, il nous donne encore des inquiétudes! Je vous souhaite le bon soir.

COMTESSE DU BARRY.

CXVII. LETTRE

De Mr. de Baynes, Ministre de la Marine.

Madame la Comtesse,

Lémécontentement que le Roi m'a marqué hier, me cause les plus grandes allarmes. Ce n'est, pour ainsi dire, que par l'ordre de Mgr. le Duc d'Orléans que je me suis prêté à la démarche qui a donné lieu à la scène dont

casion de la cherté du pain. Un jour où la fermentation du peuple étoit très-grande, il le harangua & s'ingéra de donner des paroles au nom du Roi & de capituler avec les mutins. Le Parlement trouva cela mauvais: il y eut des voix pour le décréter; mais la faveur prévalut. On se contenta d'envoyer à la Cour un Mémoire de ce qui s'étoit passé. Cette affaire n'eut pas de suite.

vous avez été témoin. (a) Puis-je espérer, Madame, que vous voudrez bien engager S. M. à me rendre les bontés dont elle m'hon-

(a) Le Duc d'Orléans avoit chargé M. de Boynes de rédiger un Mémoire sur le retour des Parlemens, qui devoit nécessairement entraîner l'exil de M. de Maupéou dont M. de Boynes désiroit la place. Il étoit plus que tout autre au fait de cette besogne, puisqu'il avoit travaillé avec M. le Chancelier à la ruine de la Magistrature. Le Mémoire fait, ils s'étoient rendus tous les deux secrètement chez Mde. Du Barry, & lui avoient proposé de solliciter le Roi pour l'exécution d'un projet qui rendroit, disoient-ils, tout le monde content. La Favorite en frappant sur la bédaine de son Altesse, lui dit avec son terme d'amitié ordinaire: „Gros pere, vous savez que „je ne me mêle pas des affaires d'Etat. ” Le Duc d'Orléans avoit insisté, & s'étoit mis presque aux genoux de la Comtesse, qui consentit enfin à entendre la lecture du Mémoire. Le Roi survint alors, & le Duc d'Orléans arracha dans l'instant le Mémoire des mains du Ministre pour le mettre dans sa poche. Mais S. M. remarquant de l'émotion sur le visage de sa maîtresse, voulut en savoir la cause, & elle lui avoua tout ce qui venoit de se passer; sur quoi le Roi dit au Duc d'Orléans: „Mon „cousin, si vous voulez que nous restions bons amis, ne „vous mêlez pas de cette négociation. ” Puis s'adressant au Ministre: „& vous, Monsieur de Boynes, je „suis surpris de vous trouver ici; ce n'est pas votre „place: sortez. ” — „Pour vous, ma bonne amie, „dit-il à Mde. Du Barry, je vous fais bon gré de votre „résistance; je vois bien que vous ne trempez pour rien „dans le complot. ” C'est d'après cette scène que M. de Boynes écrivit à Mde. Du Barry, pour éviter la disgrâce dont il étoit menacé.

noroit ? Je crois les mériter par le zèle que j'ai toujours eu pour son service. Celui que je vous ai voué aussi, Madame, me donne lieu de compter dans cette occasion sur vos bons offices. Ma reconnoissance égalera le profond respect avec lequel je suis, &c.

BOURGEOIS DE BOYNES.

CXVIII. LETTRE

Du Duc d'Orléans.

Je suis très-persuadé, Madame, que si notre dernière entrevue n'avoit pas été troublée, loin de dire que vous ne vouliez pas vous mêler dans la cause des Parlemens, vous auriez été la première à vous en rendre la protectrice, & porter aux pieds du trône leur justification & les vœux de toute la France pour leur retour. Le plan que je projette de mettre sous vos yeux doit satisfaire tout le monde, sans faire aucun mécontent. Un seul homme perdrait à cette réconciliation, & cet homme n'est pas moins votre ennemi que celui de l'Etat.

(*) Comme il seroit trop long de vous en

(*) M. le Chancelier.

rendre compte dans cette lettre, vous m'obligerez de m'indiquer un jour & une heure où je pourrai me rendre chez vous avec M. de Boynes, pour y raisonner quelques momens sur ce sujet. Je suis persuadé qu'après cette entrevue, non-seulement vous adopterez mes idées, mais encore vous m'aidez à faire revenir le Roi de ses préventions. Il peut venir un temps, Madame, où vous me saurez bon gré de vous avoir fourni l'occasion de contribuer à une révolution désirée par tous les bons citoyens, dont la reconnoissance vous flattera, & pourra ne vous pas être inutile, non plus que l'appui des tribunaux qui vous devront leur rétablissement. Je suis, &c.

L. P. DUC D'ORLEANS.

CXIX. LETTRE.

Au Duc d'Orléans.

Monseigneur,

Vous savez combien j'ai de répugnance à me mêler des affaires pareilles à celle que vous me proposez. Je doute que vous puissiez me faire prendre la chose aussi à cœur que vous paroissez le croire. Mais,

comme je ne veux pas vous mécontenter, je vous attendrai demain à six heures. Vous voyez que je ne puis rien refuser à votre Altesse. J'espère qu'elle me tiendra compte de ma complaisance. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

CXX^e. LETTRE.

Au Duc d'Orléans.

Monseigneur,

CE qui vient de se passer vous aura sûrement donné mauvaise opinion de ma bonne foi; & vous imaginez peut-être que ma conduite, en cette occasion, a été concertée avec le Roi. Si mon empressement à vous réconcilier avec S. M. ne suffisoit pas pour dissiper vos doutes, le simple exposé de ce qui s'est passé ne vous en laissera plus aucun.

Par la négligence d'une de mes femmes, on a eu la mal-adresse de me remettre votre lettre devant le Roi. Voyant qu'elle venoit de vous, j'ai voulu en remettre la lecture à un autre moment; mais S. M. a exigé que je la lui montrasse. Elle a été de

la plus mauvaise humeur après l'avoir lue : d'abord elle m'avoit ordonné de vous refuser l'entrevue que vous demandiez ; mais ensuite, après avoir gardé un assez long silence : „ toute réflexion faite, me dit-elle, donnez „ rendez-vous pour demain au Duc d'Orléans ; je m'y trouverai sans être vu, & „ me placeraï de façon à entendre ce qu'il „ a à vous dire. Ne l'en prévenez pas au „ moins, & répondez-lui sur le champ.” Je n'ai pu qu'obéir ; le Roi lui-même a dicté ma lettre ; (a) par conséquent c'est lui seul qui vous a tendu le piège. Envain ai-je fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous en tirer. J'espère donc que nous n'en serons pas moins bons amis, & que mon GROS PERE ne m'en voudra pas. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

(a) Le Roi, après avoir entendu le discours du Duc d'Orléans, se montra, témoigna son indignation & le menaça même de sa disgrâce, s'il vouloit persister à agiter de pareilles matières. Le Duc lui répondit que cette disgrâce seroit sûrement un très grand malheur, mais qu'il la subiroit avec constance pour la défense du public qu'il ne pouvoit abandonner. Heureusement que Mde. Du Barry eut l'avantage de pouvoir raccommo-der sur le champ ce Prince avec le Monarque.

CXXI. LETTRE.

Du Comte Du Barry.

J'ESPEROIS, ma chere sœur, que lors du mariage de mon fils avec Mlle. de Tournon, vous m'auriez fait avoir les dix mille Louis que je demandois; car vous savez que les vingt mille qui m'ont été accordés n'étoient que pour payer des dettes de jeu, & qu'il ne m'en est rien resté. Mais au moins faut-il que l'on m'en donne autant comme présent de noces pour le mariage du Chevalier (a) avec Mlle. de Fumel, s'il a réellement lieu, car je crains qu'il ne réussisse pas. Cette Demoiselle paroît ne s'y prêter qu'avec peine, malgré les faveurs dont le Roi la comble. La famille s'oppose à ce que le Chevalier porte le nom & les armes des Fumel, ce dont on étoit cependant convenu; enfin ces gens-là ne paroissent susciter des difficultés que pour gagner du temps & faire manquer l'affaire. Comme il nous importe qu'elle réussisse, engagez le Roi, qui a bien voulu s'en mêler déjà, à en pres-

(a) Ce Chevalier étoit frère du Comte Du Barry.

fer la conclusion. Un mot de sa part levera tous les obstacles. (a) Je suis tout à vous, ma chere sœur,

COMTE DU BARRY.

CXXII. LETTRE.

Au Comte Guillaume Du Barry.

TOUTE la belle histoire que vous nous faites, a bien l'air d'un conte, que vous avez inventé pour excuser votre retour ici, malgré vos promesses & les ordres que vous avez reçus. (b) Si je consens à fermer les yeux sur cette démarche, sachez que ce n'est que sous la condition qu'on n'entendra pas parler de vous; sans quoi vous me forcerez à n'avoir plus aucun ménagement.

COMTESSE DU BARRY.

CXXIII. LET-

(a) Le Roi s'en est effectivement mêlé. Il a donné en dot 500000 livres au Chevalier Du Barry pour dégager de toutes dettes les biens-fonds de 60000 livres de rentes, que le pere de Mlle. de Fumel donnoit à sa fille en mariage. On a encore donné au marié la survivance du gouvernement du Château-Trompette qu'avoit Mr. de Fumel. Le Chevalier se fit alors nommer le Marquis du Barry.

(4) Il avoit donné pour raison une histoire qu'il avoit en effet fabriquée. Il disoit avoir reçu un brûlot, dans

CXXIII. LETTRE.

De Mr. de Voltaire.

Fernéy, 3 Janvier 1774.

Madame,

MONSIEUR de la Borde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part :

Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie !

Quel passeport vous daignez m'envoyer !

Deux, c'en est trop ! Adorable Egérie ; (a)

Je serois mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait ; ne vous fâchez pas, Madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers :

Vous ne pouvez empêcher cet hommage.

Foible tribut de quiconque a des yeux.

C'est aux mortels d'adorer votre image,

L'original étoit fait pour les Dieux.

lequel on lui marquoit de faire déposer 50000 livres à un endroit indiqué ; que n'ayant d'abord tenu aucun compte de cette menace, on lui avoit envoyé des injonctions plus pressantes & plus caractérisées ; ce qui l'empêchoit de rester à Toulouse.

(a) La Nymphé Egérie inspiroit Numa, le sage législateur des Romains ; & par une adulation qui ne peut se qualifier, M. de Voltaire donne à entendre que M^{de}. Du Barry avoit aussi inspiré le Roi dans toutes les opérations qu'il venoit de faire sur la Législation.

J'ai entendu plusieurs morceaux de *Pandore* de Mr. de la Borde. Ils m'ont paru dignes de votre protection. (a) La faveur donnée aux talents est la seule chose qui puisse augmenter l'éclat dont vous brillez.

Daignez, Madame, agréer le profond respect d'un vieux solitaire, dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnoissance.

CXXIV. LETTRE.

A Mr. de Voltaire.

RIEN n'est, Monsieur, plus galant & plus agréable que la lettre que je viens de recevoir de vous. Je comptois bien que la commission dont j'avois chargé Mr. de la Borde me procureroit de votre part cet hommage flatteur: je veux le faire mettre à la suite de l'apothéose du Roi Pétau. (b)

(a) Mr. de la Borde, le valet de chambre du Roi, & dont il est parlé dans cette Lettre, avoit fait une musique pour les paroles de l'Opéra de *Pandora* de Mr. de Voltaire, qui, toujours avide d'occuper la scène, vouloit je faire jouer sous les auspices de Madame Du Barry.

(b) Il faut savoir que, dans les commencemens de l'élévation de Mde. Du Barry, Mr. de Voltaire fit une pièce de vers, qui portoit ce titre, & dans laquelle il par-

Ces deux pieces réunies serviront à vous justifier aux yeux du public & de la postérité du reproche qu'on vous fait généralement d'être partial & de vous contredire. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

CXXV. LETTRE.

A Mr. de Maupeou.

JE suis très surprise, Monsieur le Chancelier, que le brevet de Zamore (a) ne soit

loit dans les termes les plus satyriques & les plus indé-cens du Roi & de sa Favorite. Après cela, il a dû être humilié de la lettre, que la plus basse flatterie lui dicta pour Mde. Du Barry, & de la réponse qu'elle lui fit.

(a) Ce Zamore étoit un petit Negre que Mde. Du Barry aimoit beaucoup. Les familiarités que les caresses excessives de sa maîtresse le mettoient dans le cas de prendre avec elle, avoient fait dire à quelques méchans qu'il lui servoit à plus d'un usage. Quoi qu'il en soit, ce Negre amusoit souvent le Roi, qui, pour plaire à sa Maîtresse, étoit assez complaisant pour folâtrer avec lui. La Favorite profita d'un moment de gaieté pour lui dire qu'il devoit accorder quelque grace à cet enfant, en faveur du plaisir qu'il lui avoit donné : „ Va, répondit il, je le crée „ Gouverneur du Château & Pavillon de Lucienne, avec „ 600 livres d'appointemens. ” Sa Majesté en fit aussitôt expédier le brevet, & ce qui amusa le plus Mde. Du Barry, ce fut la nécessité où se trouva le Chancelier d'y apposer son sceau. Elle profita d'ailleurs de son retard à remplir cette formalité, pour lui faire sentir toute l'humour qu'elle avoit contre lui.

pas encore scellé depuis hier qu'il est dans vos bureaux. Cette négligence est-elle un effet du zèle dont vous faites parade pour le service du Roi? Je vous aurois cru plus empressé à saisir les occasions de faire votre cour à votre Maître. Je compte, Monsieur, que cette affaire sera terminée aujourd'hui, sans quoi vous m'obligerez d'en porter mes plaintes au Roi. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

CXXVI. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

POUR cette fois, mon cher Duc, c'est tout de bon que le Marquis de Monteynard est renvoyé. (a) La Lettre de cachet est signée & il doit la recevoir dans ce moment: ainsi nous n'avons plus de retour à craindre. Vous allez être bien satisfait, & je le suis beaucoup moi-même, d'avoir pu réussir dans une affaire que vous aviez si fort à cœur. Il

(a) On a été surpris que ce Ministre ait tenu si longtemps. „ Il faudra bien qu'il succombe, dit un jour le Roi, il n'y a que moi qui le soutienne.”

Mr. le Duc d'Aiguillon fut nommé aussitôt après Ministre de la Guerre.

ne nous reste plus que le Chancelier à expulser ; mais cela sera plus difficile. Le Roi est si content de n'être plus assailli par des robes noires , qu'il s'est attaché plus que je ne le voudrois à celui qui l'a débarrassé de leurs remontrances. Tracez-moi , mon cher Duc , le plan que je dois suivre pour faire revenir le Roi de sa prévention , & je suivrai aveuglement vos avis. Mais avant il faut nous occuper de quelque chose de plus pressé & de plus important , c'est le Ministère de la Guerre que je veux absolument que vous ayez & pour lequel je vais employer tous les moyens possibles. En attendant , je vous embrasse & suis toute à vous.

COMTESSE DU BARRY.

CXXVII. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon,

JE vois , ma chere Comtesse , qu'il est inutile de nous obstiner à persuader le Roi du vice de la besogne du Chancelier ; nous n'y réussirons pas. Il faut prendre une autre tournure , par laquelle nous pouvons également arriver à notre but. Feignez insensiblement de revenir à l'avis de S. M. ; mais

tâchez de lui insinuer peu à peu qu'elle ne jouira jamais de tous les avantages qu'elle pourroit retirer des opérations de M. de Maupeou, tant qu'il restera en place. Vous pouvez en donner une raison, dont la vérité est évidente; c'est la haine marquée qu'ont pour cet homme tous les Princes, les Pairs & le Public. De mon côté, je saisirai toutes les occasions de vous seconder. J'épierai d'ailleurs si bien sa conduite, & je lui tendrai tant de pièges, que je ne doute pas que bientôt il ne nous donne encore de nouvelles armes contre lui. (a) Je suis, &c.

DUC D'AIGUILLON.

(a) L'Abbé Terray agissoit de concert pour faire sauter le Chancelier. En attendant l'occasion de l'écraser, il le dépouilloit insensiblement de ses créatures & frappoit sur tout ce qui l'entouroit. Il avoit déjà fait supprimer par un Arrêt du Conseil une commission d'Inspecteur des Domaines que le Chancelier avoit obtenue pour le Brun, son confident & son Secrétaire. L'humeur de M. de Maupeou contre ces deux Ministres le fit éclater de manière que personne ne pût douter de la mesintelligence qui les divisoit; il cherchoit à faire tomber sur eux tout l'odieux de la révolution qu'il avoit opérée; quand on alloit lui demander la liberté ou le rappel de quelques exilés, il paroissoit prendre la plus grande part à leur sort, & il assuroit que son avis étoit qu'on levât les lettres de cachet; enfin il disoit qu'il falloit attribuer les malheurs dont on se plaignoit à l'Abbé Terray, ce Mandrin, qui mettrait volontiers le pistolet sur la gorge pour accablée

CXXVIII. LETTRE.

A Mr. de Byones.

Vous m'obligerez, Monsieur, d'écouter favorablement la demande que doit vous faire M. d'Abbadie, porteur de ce billet. (a) Vous avez fait donner la croix de St. Louis

les Finances, & au Duc d'Aiguillon, ce Despote qui vouloit tout tuer & tout manger. Voyant qu'il lui étoit impossible de pouvoir se rapprocher d'eux & de la Favorite, il essaya de se concilier la famille Royale. Il lui fallut pour cela prendre les dehors d'un honnête homme, & quelquefois agir en conséquence. Il soutint assez bien ce rôle, quoi qu'il lui fût étranger, & il poussa l'hypocrisie jusqu'à faire le dévot pour se ménager un accès près de Madame Louise. Enfin il déclama contre la corruption de tous ceux qui rampoient basement sous une femme sans honneur & sans mœurs, &, par ses tracasseries continuelles, il parvint à aggraver plus que jamais les Enfants du Roi contre la Favorite & ceux qui l'entouraient. Les choses furent poussées au point que le Roi, touché de leur mépris, s'écria douloureusement : „ je le vois bien, mes enfants, sans ne m'aiment plus ! ”

(a) Le Sr. d'Abbadie, Commissaire de la Marine, qui n'avoit jamais fait aucun service sur mer, se mit dans la tête, comme tant d'autres, de se servir du crédit de la Favorite pour obtenir des faveurs. Il vint donc à Paris avec une perruche, qu'il trouva le moyen de présenter à Mde. Du Barry: elle trouva que l'oiseau étoit joli & valoit bien une Croix de Saint Louis. La facilité du Ministre à accorder cette grâce, prouve dans quelle dépendance la Favorite savoit le tenir.

à deux de ses confreres: il desireroit obtenir la même faveur, & je vous saurai bon gré de l'accorder à ma recommandation. Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

CXXIX^e. LETTRE.

Du Duc d'Aiguillon.

JE ne fais, ma chere Comtesse, quelles raisons peuvent à présent vous engager à prendre si chaudement les intérêts du Prince de Condé. Cependant, puisque vous le desirez, je ne m'opposerai point à ce que le Roi crée en sa faveur la charge de Grand-Maitre de l'Artillerie, & même je vous seconderai près de S. M. si vous le croyez nécessaire. Je vous avoue néanmoins que je doute que vous puissiez réussir dans cette négociation, parceque je fais que la même grace est sollicitée par M. le Comte de Provence. (a) Je suis, &c.

DUC D'AIGUILLON.

CXXX^e. LET-

(a) Le Duc d'Aiguillon n'avoit pas plus d'envie que le Marquis de Monteynard de laisser échapper l'Artillerie de

CXXX^e. LETTRE.*De Mr. Dorat.*

Madame,

J'APPRENDS avec douleur qu'on m'a attribué des vers que je ne puis trop m'empres-
fer de désavouer. L'on m'affure qu'une piece
qui a pour titre, *Epitre à Margot*, vous
est parvenue, & qu'on a eu la noirceur de
m'accuser près de vous d'en être l'auteur.
(a) Quel qu'il soit, Madame, il mérite
toute votre indignation. Si ma qualité
d'homme de lettres me donnoit quelque tri-
tue pour prétendre à vos bontés, je vous

son Département. Mais, plus fin que son prédécesseur,
& pour ne point indisposer contre lui le Prince ni la Fa-
vorite, il avoit fait engager M. le Comte de Provence à
soliciter cette place. Il connoissoit assez le caractère in-
décis du Roi pour être sûr que dans l'embarras où le
mettroient ces deux concurrens, il finiroit par ne donner
la place à personne. La chose arriva comme le Duc l'a-
voit prévu & sans que le Prince ni M^{de}. Du Barry pus-
sent s'en prendre à lui.

(a) Mr. Dorat est réellement l'auteur de cette *Epitre*,
que nous ne rapporterons pas ici, parcequ'elle a déjà été
imprimée dans plusieurs recueils de poésies. Il craignit
la Bastille, & fit une réfutation qui ne valoit pas l'ori-
ginal.

supplerois de faire faire toutes les démarches nécessaires pour connoître le coupable: vous seriez bientôt vengée & ma justification seroit complete. Je suis, &c.

DORAT.

CXXXI. LETTRE.

Du Chevalier de Morande.

Madame,

VIVANT dans un pays où les hommes n'ont point renoncé à la faculté de penser, & où ils peuvent, sans aucun risque, l'exercer de la maniere qui leur plaît le plus, je puis avec confiance vous avouer que je suis auteur d'une petite brochure qui a pour titre *le Gazettier Cuirassé*. Si ce livre, qui vous est sûrement parvenu, a pu vous procurer quelques instans de plaisir, je ne puis que m'applaudir de l'avoir mis au jour: votre suffrage est un de ceux qui doivent le plus me flatter. Je suis sur le point de faire imprimer un autre ouvrage, intitulé: *Mémoires secrets d'une femme publique, ou Essais sur les aventures de Mde. la Comtesse Du Barry, depuis son berceau jusqu'au lit*

d'honneur. J'imagine, Madame, que quand même je n'aurois pas ajouté la seconde partie de ce titre, vous vous seriez facilement reconnue à la première. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir vous faire part de mon projet avant de l'exécuter, parcequ'ayant montré en plusieurs occasions un goût décidé pour les arts & les sciences, il seroit possible que vous desirassiez posséder seule un manuscrit que j'ai tâché de rendre intéressant, & qui pourroit vous paroître précieux. Cette fantaisie ne vous coûteroit que 50000 livres. Ce prix, qui vous paroîtra peut-être un peu fort, est cependant très modéré. Vous ne sauriez croire, Madame, toutes les dépenses que j'ai été obligé de faire pour me procurer les matériaux dont j'ai eu besoin. Les dernières anecdotes de votre vie surtout, m'ont coûté infiniment. J'ai été obligé de payer au poids de l'or les détails sur vos passe-temps les plus secrets avec S. M. Très-Christienne; sur l'adresse avec laquelle vous savez éloigner ou tromper vos surveillans pour vous dédommager de l'épuisement du Roi avec votre bon ami le Duc d'Aiguillon, & , à son défaut, avec le petit Zamore, qui vous a servi à mettre en pratique le traité de l'Arétin, & même à renchérir encore sur l'esprit.

inventif de cet Italien. Enfin, Madame, soyez persuadée que cet ouvrage est très-complet & qu'il a toutes les qualités nécessaires pour en assurer le débit. Si vous voulez en faire l'acquisition, j'en remettrai le manuscrit à celui qui me donnera de votre part la somme ci-dessus; mais si votre projet n'est pas de faire cette emplette, permettez-moi au moins, Madame, de le faire paroître sous vos auspices: je serois alors certain de l'accueil favorable qu'il recevroit du public à qui vous avez appartenu. Je crois mériter que vous m'accordiez au moins cette dernière grace, en faveur du désir que j'ai de vous immortaliser, & de l'attention scrupuleuse avec laquelle je me suis conformé à la plus exacte vérité. Je suis avec le plus profond respect, &c.

LE CHEVALIER DE MORAND.

CXXXII. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

Je viens, Monsieur le Duc, de recevoir de Londres une lettre infernale. Vous en jugerez: je la joins ici. Ne perdez pas un instant à employer tous les moyens possibles

pour empêcher l'impression du libelle exécrable dont on nous menace. Vous y êtes autant intéressé que moi. Outre ce que l'auteur me marque dans sa lettre, je suis persuadée que, s'il a le moindre soupçon de votre liaison avec la Vicomtesse Du Barry, il ne manquera pas d'en faire mention, comme d'un article qui n'est point le moins intéressant de votre vie. Je suis, Monsieur le Duc, votre, &c.

COMTESSE DU BARRY.

CXXXIII. LETTRE

Du Duc d'Aiguillon.

J'AVOIS engagé, ma chere Comtesse, l'Ambassadeur d'Angleterre à écrire à sa Cour au sujet de Morande: mais il m'a répondu que cela étoit inutile, & que le Roi ne permettroit sûrement rien qui fût contraire aux droits de la Nation Angloise. D'ailleurs, il m'a fort bien observé que cet homme ressemble à un chien affamé, qu'on ne peut appaiser qu'en lui jettant un os. Cependant je me suis déterminé à un parti un peu différent, & je viens de faire partir avec quelques aides de la police un homme

que je crois propre à remplir mes vues. Je désire qu'il réussisse. (a) Je crois, ma chère Comtesse, que depuis notre dernière explication vous n'avez aucun reproche à me faire. Soyez persuadée que ce que vous ap-

(a) Le Duc d'Aiguillon avoit envoyé à Londres le Sieur Bellanger, un de ces aventuriers qui risquent tout parce qu'ils n'ont rien à perdre, & connu dans tous les tripots pour tenir la banque au pharaon. Il avoit pour associés des suppôts de Police, tels que Receveur, Cambert, Finet, &c. Ces intriguans chercherent à se lier avec Morande, pour tâcher de se saisir de lui par adresse, & le transférer ensuite en France. Celui-ci, plus fin qu'eux & les connoissant, feignit de ne pas pénétrer leur dessein; il leur fit amitié, & leur emprunta à chacun 30 Louis. Ensuite il sonna le tocsin contre eux, & ces espions véhémentement suspectés par le peuple Anglois, furent obligés de se cacher soigneusement, en attendant l'occasion la plus prompte de repasser la mer.

M. le Duc d'Aiguillon envoya ensuite M. Prévandau de Chémilli, Trésorier des Marchandises, sous le prétexte d'aller acheter des chevaux en Angleterre. Il étoit chargé d'offrir du manuscrit 40000 livres; mais cette négociation ne réussit pas.

Enfin, Caron de Beaumarchais s'en chargea; il en vint à bout à force d'argent. Il donna à Morande 50000 livres comptant, & lui assura de la part du gouvernement François, sous le cautionnement du Chevalier de Vaucl, Banquier à Londres, une pension de 200 livres Sterling, dont moitié réversible après sa mort sur la tête de sa femme.

Par ce moyen, cet ouvrage n'a pas paru; on assure même qu'il n'avoit jamais été entièrement imprimé.

peliez mes affiduités près de la jeune Vicomtesse, se réduira toujours aux honnêtetés & aux prévenances que je dois au rang qu'elle occupe ici, à l'alliance qu'elle vient de contracter, & à la faveur dont le Roi l'honore. Je suis toujours, &c.

DUC D'AIGUILLON.

CXXXIV. LETTRE.

De Mr. de Beaumont, Archevêque de Paris.

15 Janvier 1774.

Madame,

C'EST un devoir de mon Ministère d'éclairer les personnes confiées à mon zèle & d'employer tous les moyens que peut inspirer une charité réglée par la prudence, pour ramener dans le chemin de la vérité ceux qui se sont égarés. Vous ne pouvez croire, Madame, que j'ignore seul un scandale qui n'est malheureusement que trop public. Si les égaremens d'un particulier me paroissent affligeans, jugez quelle doit être ma douleur en songeant à ceux dans lesquels vous entraînez un Prince recommandable à tant d'égards par les qualités les plus

éminentes. Votre triomphe aux yeux du monde est, sans doute, bien flatteur; je conviens même qu'il est peu de personnes d'une vertu assez solide pour n'en être pas éblouies & d'un courage assez héroïque pour y renoncer volontairement. Mais dois-je penser, Madame, que cet effort sublime soit au-dessus de vos forces? Si votre attachement pour le Roi étoit sincère, ne lui en donneriez-vous pas une preuve bien éclatante en employant votre ascendant sur lui à le remettre dans la voie du salut, & en l'y encourageant par votre exemple? Pourriez-vous regarder comme un exil humiliant une retraite volontaire, qui, en vous réconciliant avec le ciel, vous feroit jouir de tous les plaisirs les plus purs que l'on puisse goûter ici-bas, de la paix avec vous-même & de l'estime de tous les gens de bien? Vous la mériteriez à bien juste titre, puisque vous auriez rendu à l'Etat son Roi, & à la Religion un Chrétien & un Protecteur. Quelle que soit la corruption du tourbillon dont vous êtes environnée, je ne puis croire, Madame, qu'il ait pu étouffer totalement tout sentiment de religion dans votre cœur. Descendez-y un instant, & si vous n'êtes pas sourde à la voix qui doit s'y faire entendre, je ne doute pas que bientôt

mes vœux ne soient remplis, & que je ne puisse proposer pour modele à son peuple un Roi qui ne peut douter de mon respect & de mon attachement à sa personne.

Je suis, &c.

✠ CH. DE BEAUMONT.

CXXXV. LETTRE.

A M. l'Archevêque de Paris.

16 Janvier 1774.

Monseigneur,

JE vois avec plaisir votre attachement pour le Roi; mais, malgré ce que vous me dites, je crois le mien aussi réel. Il est vrai que je le lui prouve d'une maniere différente, & peut-être plus propre à le persuader. Je n'aurois jamais imaginé que vous vous fussiez adressé à moi pour opérer la révolution que vous désirez. Votre zele mériteroit, sans doute, les plus grands éloges, s'il n'y entroit aucun motif humain: mais je suis d'autant mieux fondée à ne pas le croire tout-à-fait desintéressé, que je suis instruite du projet que vous avez de marier le Roi avec une Archiduchesse; & je fais que si cette alliance réussissoit par votre entremise,

elle vous procureroit sûrement les plus grands avantages. Si je n'ai pas encore le courage nécessaire pour seconder vos pieuses intentions, je vous avouerai du moins, Monseigneur, que votre Lettre a fait une forte impression sur moi, quoiqu'ayent pu m'en dire quelques personnes auxquelles je l'ai communiquée. Pour rassurer ma conscience allarmée & me persuader que je ne suis pas aussi criminelle que je crains de l'être, on veut me faire croire que mes fautes les plus graves n'auroient été que des peccadilles, si j'avois, comme vous, Monseigneur, l'avantage d'être dirigée par un de ces théologiens sublimes (a), qui par le moyen d'une certaine direction d'intention ont su vous faire pécher le plus joliment du monde avec Madame de Moiran, sans que pour cela votre ame apostolique participât en rien aux souillures du corps. Enfin, Monseigneur, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que j'aye compris tout ce qu'on m'a dit à ce sujet, j'ai cependant cru y appercevoir qu'il est, pour entrer dans la voye du salut, un moyen plus facile & plus conforme à ma faiblesse que celui que vous me proposez. Si cela est, vous m'obligerez de vouloir

(a) Les Jésuites.

bien m'en faire part, & vous me verrez
m'occuper sérieusement de ma conversion.
Je suis avec respect, Monseigneur, votre,
&c. (a)

COMTESSE DU BARRY.

CXXXVI. LETTRE.

De Mr. de Maupeou.

Paris, 1 Février 1774.

Madame la Comtesse,

QUOIQUE j'aye toujours eu pour vous
tout le respect possible, la plus grande esti-
me & l'attachement le plus sincere; que,
bien loin d'avoir jamais rien tenté contre

(a) Les personnes à qui Mde. Du Barry dit avoir com-
munié la Lettre de Mr. l'Archevêque de Paris, sont ap-
paremment celles qui lui ont fourni les matériaux pour
sa réponse. Nous sommes très convaincus qu'il ne s'est
jamais rien passé que d'honnête dans la liaison intime qui
a effectivement existé entre Mr. de Beaumont & Mde. de
Moiran, Supérieure de l'hôpital de la Salpêtrière. Il est
vrai que le monde est bien méchant, & qu'il en a jugé
différemment. Mais, quand même il auroit eu raison, il
y a si longtemps qu'on auroit dû l'oublier ! La Lettre
de la Grandeur ne méritoit sûrement pas une réponse
aussi piquante, & nous avons su que ce saint homme en
avoit été fort affligé.

vos intérêts, je me suis, au contraire, fait un devoir de prévenir vos desirs en toutes occasions; cependant on est parvenu à me noircir dans votre esprit au point de vous engager à me regarder comme un ennemi dangereux, & de vous faire faire des tentatives pour obtenir du Roi qu'il me retirât la confiance dont il m'honore. Je le fais, Madame, & ne vous en veux point, parce que vous avez été trompée: mais ce qui me fait une peine sensible, c'est de voir que vous avez donné aveuglement votre confiance & votre estime à des personnes qui en sont indignes. Le Duc d'Aiguillon qui vous doit tout, vous trahit; il veut vous déplacer, & vous faire succéder Mde. la Baronne de Neukerque: (a) pour affermir cette Dame dans la place qu'il lui destine, il a formé le projet de l'unir au Roi par un mariage secret. Instruit de toute cette intrigue, & imaginant que vous ne pourriez ajouter foi à une trahison aussi noire, si je ne joignois à mes avertissemens une preuve

(a) Cette Baronne de Neukerque est la même que Mde. Pater, dont il a été déjà parlé dans la X^e. Lettre de ce Recueil. Pour pouvoir la faire épouser au Roi, Mr. le Duc de Duras, de concert avec le Duc d'Aiguillon, avoit fait casser son mariage suivant le Rit Protestant.

sans réplique, j'ai tout mis en œuvre pour m'en procurer une, & j'ai été assez heureux pour y réussir. La Lettre du Duc d'Aiguillon que vous trouverez dans celle-ci, vous en apprendra plus que vous n'en voudriez savoir. Je désire, Madame, que vous puissiez trouver des amis plus fideles. Je suis, &c.

DE MAUPEOU.

LETTRE incluse dans la précédente, du Duc d'Aiguillon à la Baronne de Neukerque.

Vous me permettez, Madame, de vous donner des conseils, vous m'en demandez même. Flatté de la confiance que vous me marquez, je vais y répondre avec toute la sincérité dont je suis capable.

Le sort d'une Maîtresse du Roi est sans doute très-brillant; mais quelles qu'en soient les douceurs, croyez, Madame, qu'il n'est pas exempt de peines, & qu'il est toujours plus ou moins exposé aux plus tristes revers. Je suis persuadé qu'honorée de la faveur du Roi, autant que vous l'êtes, les obstacles que vous aurez à vaincre pour obtenir qu'il se lie à vous par un mariage se-

cret, ne seront peut-être pas plus forts que ceux qui se présenteroient pour supplanter simplement la Favorite actuelle. Supposé même que vous rencontriez les difficultés les plus multipliées, la différence de ces deux situations ne vous permet pas de balancer. Formez-vous donc un plan de conduite qui tende à ce but, & ne vous en écarterez pas. Je suis fâché que vous ayez eu trop de complaisance pour le Roi dans l'entrevue secrète d'hier; une jouissance obtenue trop facilement peut dans ce Prince épuisé par la débauche affoiblir le goût même le plus vif. Pour fixer son inconstance naturelle, il est essentiel d'irriter ses desirs par une résistance ménagée avec assez d'art pour ne pas le rebuter. Je le crois même dans le cas de ces vieux libertins, qui sur leurs vieux jours deviennent dévots, s'alarment facilement, & ont quelquefois des inquiétudes & des scrupules sur lesquels ils ont besoin qu'on les tranquillise. Vous pouvez, Madame, avec assez de succès faire usage de cette dernière découverte. Que votre ame soit, pour ainsi dire, calquée sur la sienne; feignez d'avoir les mêmes craintes, les mêmes remords qu'il a sûrement; c'est un moyen presque infailible de réussir dans votre projet. Je vous verrai de-

main à cinq heures: j'ai avant chez le Roi: peut-être y ferez-vous le sujet de la conversation. Si cela arrive, je ne vous nuirai certainement pas. Je suis, &c.

DU C D'AIGUILLON.

CXXXVII^e. LETTRE.

Au Duc d'Aiguillon.

2 Février 1774.

QUOI! c'est à vous, Monsieur le Duc, qu'il faut que je fasse les reproches les plus sanglans! vous, que j'ai sauvé de la main du bourreau! vous, dont j'ai eu la foiblesse d'écouter la passion! vous, que j'ai comblé de biens, d'honneurs & de dignités! vous, qui devriez baiser les traces de mes pas, vous avez eu l'indignité de me tromper, & vous présentez vous-même au Roi une femme pour supplanter votre bienfaitrice! Je le fais, j'en ai la preuve écrite de votre main, & je ne puis encore me le persuader, tant ce trait me paroît inouï! Le monstre qui du fond de son antre me déchire & me calomnie à Londres, est un Dieu en comparaison de vous. Le desespoir, la fureur s'emparent de mon ame!... je ne brûle que de

l'ardeur de la vengeance... Je suis si troublée dans ce moment que je ne fais encore quelles armes employer. Dans l'excès de ma colere, je vais voler chez le Roi, lui avouer votre crime & le mien, lui montrer votre lettre à la Baronne de Neukerque, & le supplier de nous punir tous deux. Je vous poursuivrai jusqu'aux enfers; & s'il est des Furies pour les monstres, je vous livrerai à leur rage. Enfin imaginez tout ce dont une femme outragée peut être capable, je l'emploierai. (a)

COMTESSE DU BARRY.

(a) Le Duc d'Aiguillon sentant les suites terribles que pouvoit avoir la colere de Mde. Du Barry, courut chez elle; se jeta à ses pieds, avoua ses torts dont il ne pouvoit disconvenir, s'en excusa le mieux qu'il pût, & fut encore assez heureux pour calmer celle qu'il avoit si cruellement offensée. Enfin il obtint son pardon, en promettant d'abandonner Mde. de Neukerque, & de ne plus se mêler de ses affaires. Il tint effectivement parole.

CXXXVIII. LETTRE.

À Mr. l'Abbé de Beauvais, alors Chanoine
de Noyon, Prédicateur du Roi, actuel-
lement Evêque de Senes.

Du Jeudi Saint au soir 1774.

Vous venez, Mr. l'Abbé, de prêcher avec une insolence extrême. Au lieu d'employer dans votre sermon la douceur, la charité, la modération, vous avez eu la hardiesse de noircir la vie de notre Monarque aux yeux de son peuple; vous n'avez attaqué que lui, quoiqu'il fût le seul que vous deviez ménager, & dont vous deviez en quelque sorte excuser les foiblesses devant ses sujets. Ce n'est point, croyez-moi, la charité chrétienne qui vous a inspiré, c'est l'ambition & le desir de vous élever, qui ont été les seuls mobiles de votre conduite. A la place de S. M. je vous exilerois dans quelque village éloigné pour y apprendre à être plus circonspect & à ne plus chercher à soulever les peuples contre les Princes que Dieu leur a donnés pour les gouverner. Je ne fais ce qu'Elle fera, mais vous avez trop compté sur sa

bonté. Vous ne vous attendiez pas à recevoir de moi des regles pour vous conduire, puisées dans le Christianisme & la Morale: mais, pour votre bien, tâchez d'en faire votre profit. Voilà mon sermon; je souhaite qu'il puisse vous être utile. (a)

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

(a) L'Abbé de Beauvais, d'une naissance obscure, avoit résolu de faire fortune pendant la station, d'avoir un Evêché, ou d'être mis à la Bastille. Il prit à cet effet une route très-extraordinaire, il osa tonner en chaire contre la vie scandaleuse de Louis XV; il caractérisa spécialement la passion pour Mde. Du Barry, dans une peinture énergique des mœurs de Salomon, dont la comparaison étoit sensible. „ Ce Monarque, disoit-il, rassasié de „ voluptés, las d'avoir épuisé, pour réveiller ses sens „ flétris, tous les genres de plaisirs qui entourent le trône, „ ne, finit par en chercher d'une espece nouvelle dans „ les vils restes de la corruption publique.”

Mde. Du Barry se reconnut trop bien dans ce portrait, pour n'en être pas piquée. Elle écrivit le soir même cette Lettre au Prédicateur? Elle voulut ensuite indisposer le Roi contre lui. Mais Louis XV. étoit bon, il ne se fâcha pas, il l'excusa même, en disant qu'il avoit fait son métier.

On raconte qu'un jour, où cet Abbé avoit parlé avec véhémence contre les vieillards vicieux qui conservent au milieu des glaces de l'âge les feux impurs de la concupiscence, S. M. après le sermon, apostrophant le Maréchal de Richelieu, lui dit: „ hé bien! Richelieu, il me „ semble que le Prédicateur a jeté bien des pierres dans

CXXXIX. LETTRE.

De Dauberval, Danseur de l'Opéra.

Paris, 10 Avril 1774.

Madame, (a)

QUELLES obligations ne vous ai-je pas & comment les reconnoître! Investi, couvert, accablé de vos bienfaits, je viens d'éprouver de votre part une faveur unique, & dont il n'est aucun exemple en France à l'égard d'un simple homme à talens. J'étois abîmé

„ votre jardin.” — „ Oui, SIRE, répondit le Maréchal,
„ il les a jetté si fortement, qu'il en est réjailli jusques
„ dans le Parc de Versailles.”

Cet Abbé obtint ce qu'il desiroit. L'Evêché de Senés étoit vacant; il y fut nommé.

(a) Dauberval qui étoit ruiné, menaçoit ses créanciers & le public de passer en Russie. Mde. Du Barry se mit en tête de ne point perdre un sujet aussi utile. Elle lui demanda combien il falloit pour faire honneur à ses affaires? Il dit qu'il avoit besoin de 50000 livres. En conséquence elle fit dresser un état de cotisation pour la Cour, & fit elle-même la quête proportionnellement aux facultés de chacun. On ne pouvoit offrir moins de cinq louis; mais elle en exigeoit quelquefois dix, quinze, vingt & même vingt-cinq. Au moyen de cette tournure, la somme fut bientôt complète, & les regrets des Amateurs se calmerent.

de dettes; l'inconduite trop ordinaire dans notre état, la dissipation dans laquelle nous vivons, le luxe où nous entraîne la société brillante qui nous recherche, le gros jeu devenu un besoin général, étoient les causes naturelles de mon dérangement. Cela me donnoit peu de droit à l'indulgence publique: aussi tourmenté par mes créanciers, & ne sachant comment les satisfaire, j'avois pris le parti de m'expatrier, en allant en Russie où l'on m'appelloit, & dont le ciel, tout rigoureux qu'il soit, auroit eu pour moi moins d'inclemence. Vous n'avez point voulu, Madame, qu'une terre étrangère s'enrichît d'une perte, bien foible sans doute, mais que vous avez daigné exagérer. Vous avez prétendu qu'il seroit honteux que pour 50000 livres on laissât partir un Danseur aussi précieux. (Ce sont vos termes, & je rougirois de les rapporter si l'on pouvoit être modeste, honoré d'un suffrage comme le vôtre.) Mais ce qui seroit tourner une tête plus forte que la mienne, c'est votre empressement à faire contribuer la cour entière au rétablissement de ma fortune. Assurément vous pouviez seule me sauver du naufrage; c'eût été un filet d'eau échappé d'un grand fleuve: il eut été plus doux pour mon

cœur de n'avoir qu'une protectrice. Que dis-je? Je n'en ai qu'une en effet, & c'est à vous que je dois rapporter les bontés de tant d'illustres personnages. Vous avez prétendu que tous étant mes admirateurs, tous devoient concourir à me conserver. Vous avez établi une souscription, & vous semblez n'ouvrir vos portes qu'en proportion du zèle qu'on mettoit à s'y inscrire; c'étoit une taxe véritable dont vous gréviez tous ceux qui venoient vous rendre leurs hommages. Autrefois Madame la Marquise de Pompadour, cette femme charmante qui vous a devancé dans la carrière brillante où vous entrez, que les Arts ont rendue immortelle, parcequ'elle les a toujours accueillis & soutenus, fit faire une Loterie pour Géliotte (a); on a donné des Bals pour Granval (b); une Répresentation pour Molé (c); grands hommes, infiniment supérieurs à moi, & par leurs talents & par l'excellence à laquelle ils les ont portés. Il vous étoit réservé, Madame, d'envisager ma perte comme une calamité générale & d'avoir recours pour me retenir à un de ces

(a) Ancien chanteur de l'Opéra.

(b) Ancien acteur de la Comédie Française.

(c) Acteur actuel de la Comédie Française.

impôts extraordinaires que le patriotisme alarmé s'empresse de payer à l'envi. Mon dévouement plus absolu que jamais à vos amusemens est la seule manière dont je puisse vous témoigner ma reconnaissance. C'est aux gens de lettres, c'est aux artistes, de vous célébrer plus dignement. Qu'est-ce que le génie ne doit pas attendre d'une divinité aussi tutélaire, si vous daignez faire tant de choses à l'égard d'un simple homme à talens, uniquement recommandable par le bonheur qu'il a de contribuer à vos plaisirs ! Déjà la Peinture, la Sculpture & la Gravure se sont disputé la gloire de transmettre à l'Europe étonnée les grâces séduisantes de votre figure ; déjà les Muses vous ont couronné de leurs guirlandes ; déjà le Patriarche de la Littérature, le Prince de nos Poëtes & de nos Philosophes, le Vieillard de Ferney, s'est abaissé à vos genoux, & vous a donné en sa personne les adorations & du Parnasse & du Portique : puisse son exemple encourager ceux dont le respect captivoit la langue ! qu'il s'éleve un concert général de vos louanges ! & que le sceptre des Arts & de la Philosophie tombé des mains de la Marquise adorable qu'ils pleurent encore, passe dans les vôtres & leur

rende en vous une autre Minerve! Je suis
avec le plus profond respect, &c.

DAUBERVAL.

CXL. LETTRE.

Du Duc de Nivernois.

Paris, 12 Avril 1774.

MADAME la Comtesse, je n'ai pu re-
fer à vos instances les vingt-cinq Louis que
vous m'aviez demandés pour fournir ma
part à la quête dont vous vous étiez char-
gée pour Dauberval. Cependant je ne puis
vous cacher que cette petite somme étoit
destinée à un pauvre Gentilhomme, Offi-
cier réformé, chargé de famille & qui
sollicite depuis plusieurs années une modi-
que pension. Comme vous l'avez privé
du petit soulagement que je lui avois ré-
servé, c'est à vous, Madame, à l'en dé-
dommager. Je joins son Mémoire à ma
Lettre; je ne doute point que vous n'en
fussiez émue, & que l'humanité dont vous
avez donné des preuves en tant d'occasions

ne vous engage à l'appuyer & à lui procu-
rer un plein succès. (a) Je suis, &c.

DAUBERVILLE DUC DE NIVERNOIS.

CXLI. LETTRE.

A la Marquise de Montrable.

Je ne pourrai pas, ma chere Maman, vous aller voir demain, comme je vous l'avois promis. La situation du Roi ne me permet pas de le quitter. Depuis la mort du Marquis de Chauvelin & celle du Maréchal d'Armentieres, il est d'une mélancolie qui m'inquiete beaucoup. Elle a été encore augmentée par ce maudit sermon de l'Abbé de Beauvais, dont il n'a pas tenu à moi que S. M. n'ait puni l'insolence. Je viens de proposer un voyage à Trianon. (b) Nous

(a) Mde. Du Barry sentant toute la force d'une demande de cette nature en pareille occasion, s'est chargée de bonne grace du Mémoire. Ce Gentilhomme, qui, sans la tournure ingénieuse de son bienfaiteur, auroit sollicité en vain, est retourné dans le sein de sa famille, où il a porté la joie & un peu plus d'aisance.

(b) Ce fut ce malheureux voyage de Trianon qui occasionna la mort du Roi. Il avoit vu avec admiration & concupiscence la fille d'un Menuisier. Mde. Du Barry

nous efforcerons de rétablir la tranquillité dans l'esprit du Roi, & de lui rendre un peu de gaieté. Je vous verrai, ma chère Maman, aussitôt que je le pourrai. Vous savez tout le plaisir que j'ai à vous renouveler les assurances de mon parfait attachement.

COMTESSE DU BARRY.

CXLII. LETTRE.

A la Marquise de Montrable.

LE Roi, ma chère Maman, a bien décemment la petite verole. J'avois fait mon

crut qu'en lui fournissant le moyen de satisfaire ses desirs, on réussiroit peut-être à dissiper sa mélancolie. En conséquence on fit venir cette jeune fille, qu'on ne put engager à partager la couche du Monarque qu'en l'intimidant par des menaces & en lui donnant l'espérance d'une grande fortune. S. M. n'auroit pu jouir complètement du plaisir qu'on lui avoit préparé, si on ne l'eut aidé par des confortatifs violens. Cette jouissance leur fut funeste à tous deux: l'enfant étoit déjà malade de la petite vérole sans qu'elle le sût, & les symptômes de cette maladie se déclarèrent chez elle le lendemain de la manière la plus violente, au point qu'elle en mourût le troisième jour. Le venin s'étant communiqué au Roi, il se trouva incommodé, sans qu'on pût prévoir encore quel étoit le genre de sa maladie.

possible pour l'engager à rester à Trianon; mais la Martiniere profitant de l'ascendant que lui donnoit la foiblesse de ce Prince, l'a déterminé à retourner à Versailles. Je ne quitte pas le chevet de son lit. Son état ne me paroît pas encore dangereux, parcequ'il n'en est pas affecté. Mais à son âge les choses peuvent changer d'un instant à l'autre, surtout dans une maladie de cette nature. J'ai eu le bonheur de lui inspirer de la confiance dans Bordeu, mon Médecin; c'est lui qui le soigne en chef avec le Monnier. On vouloit d'abord le faire administrer; j'avois le plus grand intérêt que cela ne fût pas. Bordeu s'y est opposé fortement, & il a eu le bonheur de l'empêcher, en disant que cet appareil devenoit souvent funeste aux malades. Adieu, ma chere Maman; je vous quitte, pour retourner près du Roi.

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

CXLIII. LETTRE

A la Marquise de Montrable.

Le coup vient d'être porté, ma chere Maman. Le Roi se sentant fort mal, a fait dire à Mde. la Duchesse d'Anguillon

qu'elle lui feroit plaisir de m'emmener chez elle. En conséquence nous venons de partir pour Ruel, d'où je vous écris. S. M., avant de recevoir le Viatique, a déclaré par l'organe de son Grand-Aumônier, qu'elle étoit fâchée d'avoir donné du scandale à ses sujets, qu'elle ne vouloit vivre désormais que pour le soutien de la foi, de la religion & le bonheur de ses peuples. Les promesses d'un mourant ne doivent pas inquiéter : ils sont tous les mêmes, jusqu'à ce qu'ils soient revenus en santé. Si le Roi a ce bonheur, je suis persuadée que ma situation ne changera pas. Adieu, ma chere Maman.

Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

P. S. Comme j'allois faire partir cette Lettre, j'apprends que l'état du malade est moins dangereux.

CXLIV. LETTRE.

A la même.

Je commence à augurer mal, ma chere Maman, de la situation du Roi. Hier les visites se sont succédé sans interruption pendant tout le jour : aujourd'hui à peine en ai-je reçu

deux. Outre cela, l'Abbé Terray, à qui j'ai fait demander 30000 livres, a éludé de me satisfaire. Si le Roi en revient, j'aurai raison de cette impertinence..... J'entends un équipage, je vais voir ce que c'est.

C'en est fait! ma chere Maman: le Roi n'est plus. C'est ce vilain Duc de la Vrilliere qui est venu me l'annoncer, en me signifiant une Lettre de cachet pour me rendre au couvent de Pont-aux-Dames près Meaux. (a) Je l'ai traité avec la plus grande hauteur. Cet insolent, qui rampoit hier devant moi, semble aujourd'hui triompher de ma disgrâce. Je suis indignée de la retraite à laquelle je suis condamnée, & plus encore de la maniere dont je dois y vivre.

(a) Mde. Du Barry fut frappée de la lette de cachet comme d'un coup de foudre. Elle s'écria avec son énergie naturelle: „ Le beau F.... Regne qui commence „ par une Lettre de cachet! “ Elle fit au Duc de la Vrilliere les reproches les plus sanglans, de ce qu'il s'étoit chargé de cette commission, & le traita avec le dernier mépris. La Lettre de cachet n'étoit cependant pas dure. Mde. Du Barry avoit le secret de l'Etat, & il étoit prudent d'empêcher une femme aussi légère de le divulguer. Le Roi disoit par cette Lettre que des raisons d'Etat l'obligeoient de lui ordonner de se rendre au couvent; qu'il n'ignoroit pas combien elle avoit été honorée de la faveur de son Ayeul, & qu'au premier moment on penseroit à adoucir sa retraite, & lui fournir une pension honnête, si sa situation en avoit besoin.

On ne me permet d'avoir qu'une seule femme-de-chambre; il m'est défendu de voir personne, & d'envoyer ou de recevoir aucune lettre que la Supérieure n'ait vue. Je viens d'envoyer chercher mon homme d'affaires; je lui donnerai des ordres dont il vous rendra compte. Veillez, je vous prie, à ce qu'il les exécute, & à ce que l'on ne me pille que le moins possible. Je vous écrirai, si je le puis, dès que je serai arrivée dans cette prison. Adieu, ma chere Maman; j'ai tant d'arrangemens à prendre, & je suis si en colere, que je crains de partir sans avoir pu songer à rien.

COMTESSE DU BARRY.

N. B. C'est ici que nous bornons le Recueil des Lettres de Madame Du Barry. Il nous en a été remis quelques-unes depuis son exil; mais, comme elles ne traitent que d'affaires domestiques, nous croyons inutile d'en faire part au Public.

F I N.

On the first of June, the Duke of Burgundy
was at the battle of Tewkesbury, where
he was killed. His body was found
under a tree, and was taken to
London, where it was buried in
Westminster Abbey. The Duke's
son, the Duke of Burgundy, was
also killed at the battle of Tewkesbury.

8 00 69

The Duke of Burgundy was a
valiant warrior, and a great
leader of men. He was killed
at the battle of Tewkesbury, which
was the last battle of the
Hundred Years War. The Duke's
son, the Duke of Burgundy, was
also killed at the battle of Tewkesbury.

The Duke of Burgundy was a
valiant warrior, and a great
leader of men. He was killed
at the battle of Tewkesbury, which
was the last battle of the
Hundred Years War. The Duke's
son, the Duke of Burgundy, was
also killed at the battle of Tewkesbury.

The Duke of Burgundy was a
valiant warrior, and a great
leader of men. He was killed
at the battle of Tewkesbury, which
was the last battle of the
Hundred Years War. The Duke's
son, the Duke of Burgundy, was
also killed at the battle of Tewkesbury.

